

Lumières, n^o 7 : « Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières : Europe-Amériques », CIBEL, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, 220 p.

Jacques Fabry

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2007/1 n^o 39 , PAGES 639ZT À 728ZT
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707152947

DOI 10.3917/dhs.039.0639zt

Date de mise en ligne : 01/07/2007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2007-1-page-639zt?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

ÉTUDES CRITIQUES

Nathalie ALZAS, *La Liberté ou la mort. L'effort de guerre dans l'Hérault pendant la Révolution*, préface de Christine PEYRARD, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, 296 pages.

Le poids de la guerre en matière économique, sociale, politique et culturelle, n'a jamais été aussi bien précisé que dans l'ouvrage de Nathalie Alzas, qui plus est sur la base d'un espace géographique particulièrement contrasté, l'Hérault. À l'inverse d'une vision de la guerre réduite à des affrontements violents et localisés dans un climat de guerre civile et de lutte contre les armées étrangères, l'impact de la guerre s'avère ici décisif pour comprendre l'ancrage des institutions et des nouvelles valeurs dans la conscience collective jusqu'au point où les rumeurs d'invasion réactivent des peurs ancrées en profondeur dans l'inconscient collectif. De même apparaissent, par contraste, des formes d'action orientées par la guerre vers toutes sortes de sujets de contestations, de solidarités, voire de résistances. N. Alzas montre également que les visages multiformes de l'ennemi mis en place dès 1792 dans des formulations diversifiées s'unifient en l'an II dans l'acte de « faire perdre sa vie » à l'ennemi, réduit ordinairement à la volonté terroriste et pourtant présent dans la quotidienneté des mots et des attitudes. Nous retiendrons aussi la figure inverse du héros, chargé de « donner sa vie », à la lecture du passage fort bien documenté dans le chapitre VII sur la fabrication du héros au travers de la personne du député Beauvais victime des fédéralistes. Certes, il s'agit là d'une héroïsation en partie manquée au plan national, mais qui prend régionalement valeur d'exemple en matière de diffusion de la parole des sociétés populaires. Notons d'ailleurs que, si la préoccupation initiale de N. Alzas est d'insister sur l'action des administrations révolutionnaires locales dans l'effort de guerre, ce sont en fin de compte les sociétés populaires qui apparaissent en l'an II comme le vecteur principal de la dynamique de guerre, tout particulièrement au travers de la mobilisation et des prises de parole en faveur de la patrie. Les femmes y trouvent ainsi leur place en favorisant l'organisation des besoins les plus immédiats en temps de guerre. Soulignons enfin que l'examen minutieux des textes concernés, et tout particulièrement de leur vocabulaire, contribue à donner encore plus d'épaisseur au propos de l'historienne dont Christine Peyrard souligne dans l'introduction qu'il contribue à faire de la guerre un acteur fondamental de la compréhension du fait révolutionnaire.

Jacques GUILHAUMOU

Christelle BAHIER-PORTE, *La Poétique d'Alain-René Lesage*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les dix-huitième siècles »), 2006, 779 p.

La thèse de C. Bahier-Porte se propose d'envisager Lesage comme écrivain, et d'étudier toute son œuvre littéraire, tant narrative ou moraliste que dramatique. Vaste programme, qui intègre une lecture chronologique et génétique, et qui s'ordonne selon une *thèse*, celle d'une littérature « critique » d'elle-même autant que du monde — et cette littérature se révèle alors « totale ». Une grande attention est portée aux corrections, réécritures et paratextes, en tant qu'ils traduisent un

vrai projet poétique et non pas simplement des opérations éditoriales commerciales. Les œuvres mineures sont lues avec la même attention que les « chefs-d'œuvre », les choix génériques et leurs interférences sont examinés avec discernement. Cette thèse a les défauts d'une thèse : elle est trop longue, parfois laborieuse ; à vouloir tout traiter, elle s'expose à pécher sur l'une ou l'autre spécialité (par exemple, elle passe à côté des ouvrages italiens sur le théâtre mineur de Lesage, Vinti, Spaziani, Guardenti, et ne connaît pas du tout la thèse allemande d'Andrea Grewe — voir *DHS* 22), tandis que la bibliographie, trop morcelée, semble artificiellement gonflée, si l'on en croit l'index. Plus grave : peut-on parler de distanciation comme le fait l'auteur sans aucune référence au concept et à la pratique brechtienne ? Autre défaut, véniel et bien moderne : le chaos dans l'emploi des majuscules (la Comédie Française : Cf, cF, cf, et seulement parfois CF). Mais c'est une belle thèse, et importante, le premier grand ouvrage consacré à l'œuvre de Lesage, et qui sera très longtemps incontournable.

Martine DE ROUGEMONT

Joaquín Álvarez BARRIENTOS, *Los Hombres de letras en la España del siglo XVIII. Apóstoles y arribistas (Les Hommes de lettres dans l'Espagne du 18^e. Apôtres et arrivistes)*, Madrid, Castalia, 2006, 398 p.

Le nouveau livre de l'auteur nous montre, sur la base d'une interprétation aussi pointue qu'adroite de la documentation, les changements que subit l'essence même de l'homme de lettres, à l'aube d'une nouvelle conception de la littérature, face aux modèles déjà anciens, qui dépendent maintenant des seules attentes des lecteurs et de leur manière de comprendre le monde. Une conception bien ancrée, donc, dans un nouveau fonctionnement social du fait littéraire, avec d'autres formats, d'autres supports, d'autres canaux, et une nouvelle sociologie de la littérature, ce qui débouche sur l'apparition de certains genres et de nouveaux types de textes. Ainsi, à travers quatre grandes sections — « El escritor y la sociedad », « Representación del escritor », « La economía del escritor » et « Política cultural y hombres de letras » —, et toujours dans un style qui concilie la facilité d'accès avec la qualité de la vulgarisation académique, l'auteur parvient à nous convaincre de son hypothèse de travail, qui n'est autre que souligner l'importance et les implications de la professionnalisation de l'écrivain en tant que personnage public et politique dans l'Espagne agitée de l'*Ilustración*. Un personnage public, relevant d'un exercice professionnel de l'écriture complètement révolutionnaire, qui arrive jusqu'à nous, qui n'a rien à voir avec l'Ancien Régime, avec lequel il est en totale rupture, et qui n'a joui jusqu'à présent ni de l'attention ni de l'analyse nécessaires : vide critique que vient combler ce livre. Cette radiographie du monde de l'écrivain au 18^e siècle emprunte ainsi des chemins décidément fort intéressants, parmi lesquels il convient de relever tout ce qui concerne ses modèles de représentation, tant de son public que de son propre groupe, celui des « hommes de lettres », souvent vus, et leurs œuvres mêmes le manifestent, comme de « piètres poètes, pédants et sans le sou » et « d'ignorants poétéraux », « érudits boursouflés », « pauvres diables », par rapport à des représentations beaucoup plus dignes d'hommes savants et de référents moraux. Nous voilà donc face à un livre qui se propose — et y parvient — de discerner certains des éléments les plus importants du monde de la littérature au 18^e s., un siècle qui, dans de nombreux domaines, s'était engagé en faveur des lettres comme moyen de communication, grâce à la professionnalisation de l'écrivain qui devient alors un actif social, culturel et intellectuel de premier ordre dans les sociétés modernes. Ni Cervantès (qui en avait pourtant eu l'intuition), ni Lope, ni Gongora, ni Calderon, ni Quevedo n'avaient rempli de telles fonctions, de même que leur présence dans la vie publique n'avait pas été d'une importance particulière, car l'exercice de l'écriture était alors bien loin des nouvelles fonctions

qu'il assume à partir du Siècle des Lumières. L'approche de ce monde qui nous est ici proposée aide à comprendre une littérature souvent incomprise, par une argumentation qui explique et souligne ce que l'on peut considérer comme l'apport le plus significatif du 18^e s. à l'histoire littéraire : la professionnalisation de l'écriture et la transformation de l'écrivain en référent public, social, éthique et intellectuel, au sein d'une société qui change, à la recherche d'autres modèles dans lesquels projeter ses nouveaux élans et préoccupations.

Alberto ROMERO FERRER

Élisabeth BELMAS, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Seyssel, Champ Vallon (Coll. « Époques »), 2006, 447 p.

Si le thème du jeu sous l'Ancien Régime n'est pas totalement ignoré des historiens, il n'est cependant pas des plus fréquentés. Il suffit pourtant d'ouvrir n'importe quel roman ou n'importe quels mémoires pour se rendre compte de l'importance du phénomène. L'ouvrage d'E. Belmas, qui vient à la suite de ceux d'O. Grussi (*La Vie quotidienne des joueurs sous l'Ancien Régime à Paris et à la Cour*, 1985) et de F. Freundlich (*Le Monde du jeu à Paris, 1715-1800*, 1995), est donc particulièrement bienvenu. Très complet, il prend grand soin d'aborder le phénomène ludique dans ses différentes dimensions. Il examine d'abord les discours qui sont tenus sur le jeu par les théologiens, par les moralistes, les philosophes et les savants, par les écrivains qui sur les planches ou dans les romans inventent le personnage du joueur, et par le législateur qui construit peu à peu une politique des jeux, entre interdictions, tolérances, et ponctions fiscales. Il examine ensuite les pratiques ludiques, dans toutes leurs variétés et dans leurs évolutions : les jeux d'exercice, ainsi, sont peu à peu supplantés, d'abord dans la société de cour puis dans toute la société urbaine, par les jeux de hasard et les cartes. La périodisation adoptée permet de suivre la faveur grandissante de la paume, puis son déclin inexorable, les jeux de paumes étant alors réutilisés pour d'autres activités ludiques (billard, jeux d'argent) ou non (théâtre). Elle permet aussi de voir la constitution progressive d'une police des jeux. Enfin, l'ouvrage consacre une large place à l'économie du jeu, dans ses différents aspects, licites et illicites : la production des outils du jeu (fabrication des cartes à jouer ou des instruments du jeu de paume), la fiscalité du jeu lorsque l'État tâche de tirer profit des passions ludiques, maladroitement (les taxes sur les cartes à jouer) ou avec beaucoup plus de succès (les loteries), et la redistribution clandestine engendrée par le jeu (fraudes et jeux d'argent). En ne laissant de côté aucun aspect du phénomène ludique sous l'Ancien Régime, cette somme permet d'en avoir une vue d'ensemble et de comprendre comment ces différentes facettes s'articulent. Espérons que ce livre très complet suscitera des vocations.

Colas DUFLO

Gisèle BERKMAN, *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé de Rétif de la Bretonne*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les dix-huitièmes siècles »), 2006, 567 p.

Ce livre magistral déplie et replie dans tous les sens ce que Rétif a si longuement, si obsessionnellement plié et déplié dans *Monsieur Nicolas*. Le mode de lecture est surtout psychanalytique, mais la richesse des méthodes et des connaissances invoquées en fait une somme. Révéléateur, le sommaire de la bibliographie des « Instruments d'analyse » : 1. Contexte historique — 2. Anthropologie, ethnologie, droit — 3. Psychanalyse — 4. Esthétique, analyse de l'image — 5. Temporalité, mémoire, oubli — 6. Philosophie — 7. Sur l'écriture de soi et la question du sujet — 8. Sémiologie-sémiotique, linguistique. Or tous ces « instruments » sont utilisés en effet dans l'ouvrage. L'auteur nous livre ainsi un travail archi-savant, mais toujours lisible et souvent d'un vrai bonheur

d'écriture. La plupart des questions que pose au lecteur le texte de *Monsieur Nicolas* trouvent réponse — et prolongements. (Il m'en reste une : pourquoi Rétif n'engendre-t-il aucun garçon ?) L'auteur intègre la *Physique de Monsieur Nicolas*, elle utilise aussi les autres œuvres de Rétif, et tisse un réseau serré de comparaisons avec les autres écrivains (savants, philosophes ou autobiographes) de son temps — et du nôtre, même si Rousseau est privilégié : il y a aussi dans cet ouvrage des « Dialogues entre Jean-Jacques et Nicolas ». Issu d'une thèse dirigée par Georges Benrekassa, le livre est très abouti et bien présenté. (En cherchant, on peut trouver quelques accidents, imputables à la machine, dans l'index (des auteurs cités), mais bien peu !) La curiosité, l'intelligence et la sensibilité nourrissent cette importante contribution, *via* Rétif et son « œuvre-monstre », à l'analyse de l'auto-analyse.

Martine DE ROUGEMONT

Christiane BERKVENNS-STEVELINCK, Hans BOTS et Jens HÄSELER (éds.), *Les Grands Intermédiaires culturels de la République des lettres. Études de réseaux de correspondances du XVI^e au XVIII^e siècles*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les dix-huitième siècles»), 2005, 454 p.

Écrivains, journalistes, philosophes et savants se côtoient dans ce volume qui s'attache à décrire, quantifier et analyser leurs échanges. On y voit les réseaux construits par des personnes aussi diverses qu'Erasmus, les frères Dupuy, Fabri de Peiresc, Grotius, Mersenne, Henry Oldenburg, Huygens, Mencke, Leibniz, Bayle, l'abbé Bignon, Prosper Marchand, Gottsched et Formey. La pensée européenne s'y lit dans son élaboration et apparaît comme étant bien souvent le fruit d'une élaboration collective, chacun de ces réseaux en croisant bien souvent d'autres et recouvrant de nombreuses pratiques : envois de renseignements bibliographiques, de manuscrits, de tableaux (la circulation des objets, comme les portraits de savants, les plantes, les médailles, etc. est un élément intéressant), échange d'expériences et de nouvelles, querelles de paternité scientifique, vulgarisation des savoirs (qui ne va pas sans quelques distorsions, par exemple, les théories de Galilée par Mersenne ou de Spinoza par Bayle), mais aussi liens personnels, familiaux, intergénérationnels internationaux et interconfessionnels. On y voit les conditions des échanges : extrême variété des moyens employés par les frères Dupuy, place croissante du journalisme et des journalistes (Hans Bots, J.-P. Vittu). Les Académies et sociétés savantes y jouent un rôle de premier plan et les chapitres consacrés à l'abbé Bignon, Henry Oldenburg ou Formey sont très éclairants sur ce point. Au delà des aspects purement factuels (de nombreux chapitres proposent des tableaux de correspondances, avec des listes de correspondants, leurs répartitions socio-culturelles, géographiques — de nombreuses cartes font apparaître une « toile » européenne extrêmement dense), cet ouvrage ouvre des perspectives extrêmement intéressantes sur le contenu de ces lettres. Ainsi les lettres d'Erasmus (C. Berkvens-Stevelinck) esquissent non seulement un portrait de leur auteur aux différentes étapes de sa vie mais aussi le rapport qu'il construit avec le personnage d'homme de lettres. Il est donc regrettable que peu de chapitres proposent un assez grand nombre d'extraits de lettres pour donner une idée du ton de ces échanges et mettre en relation correspondance et œuvre : celui de A. Mac Kenna fait exception dans ce domaine et montre tout le parti qu'on peut tirer de ces explorations minutieuses. Enfin, cet ouvrage constitue une somme sur le travail actuel de la recherche sur les correspondances. On y trouve ici exposées ses méthodes, ses buts et une partie de son histoire.

Anne-Marie MERCIER-FAIVRE

Bruno BERNARDI, *La Fabrique des concepts. Recherches sur l'invention conceptuelle chez Rousseau*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Travaux de philosophie »), 2006, 597 p.

Les historiens de la philosophie pourraient se classer à l'aide de ces images animales que Diderot empruntait à Bacon. Il y a les fourmis érudités, qui ramassent en vrac quantités de détails historiques méconnus et parfois utiles ; les araignées, qui s'appuient à peine sur les textes qu'ils commentent mais les reconstituent presque entièrement a priori et parfois de façon lumineuse ; et enfin les abeilles, qui construisent des édifices solides et profonds à partir d'une matière empruntée à un savoir positif. B. Bernardi appartient à cette dernière catégorie. Il a contribué à des éditions importantes de textes connus et moins connus de Rousseau : les *Institutions chimiques* (Fayard, 1999), le *Discours sur l'économie politique* (Vrin, 2001), les *Principes du droit de la guerre* (Droz, 2005), la *Profession de foi du vicaire savoyard* (GF-Flammarion, 1996) et le *Contrat social* (GF-Flammarion, 2001). C'est à la lumière de cette expérience d'éditeur qu'il s'est lancé dans cette entreprise, qui présente le cas de figure assez rare d'un livre capable de mobiliser à la fois le savoir de l'érudit (la comparaison des brouillons des différents états d'un même texte, les renvois précis à la chimie de Rouelle) et la compréhension philosophique des textes, le premier n'étant jamais simple recollection de détails mais étant toujours mis au service de la seconde qui, pour sa part, appuie toujours ses déductions sur un savoir positif et sans faille. Comment un philosophe invente-t-il ses principaux concepts, ceux qui caractérisent en propre sa philosophie ? Fascinante, mais difficile question, pour qui du moins entend la traiter méthodiquement, libéré de l'imaginaire du génie inspiré comme des analyses psychologisant. Aussi, sous la modestie apparente du propos, l'ambition est extrême : la fabrique des concepts, c'est l'atelier du philosophe autant que la façon dont il travaille, élabore ses idées, les remet vingt fois sur le métier. Il s'agit d'étudier les modalités de l'invention conceptuelle chez Rousseau, c'est-à-dire de rendre compte du processus de formation de certains des principaux éléments de sa pensée. En l'occurrence, les notions ici étudiées appartiennent toutes au domaine de la philosophie politique, entendue dans un sens large : association, corps politique, gouvernement mixte, souveraineté, état de guerre, intérêt sont ainsi les concepts étudiés dans les deux premières parties, qui montrent comment Rousseau, que ce soit dans le rapport à la science de son temps, à son héritage philosophique, ou même aux premiers états de sa pensée, élabore toujours ses propres idées par un certain mouvement, délibéré, d'écart. Ces analyses préparent en quelque sorte les deux dernières parties du livre, consacrées à la seule notion, ô combien cruciale, de volonté générale. B. Bernardi reconstitue à l'aide des textes et notamment d'une analyse minutieuse et exemplaire des brouillons du *Discours sur l'économie politique* le moment de l'invention, sa nécessité, et la façon dont, en empruntant les termes de l'article DROIT NATUREL de Diderot, Rousseau en détourne immédiatement le sens. Il revient enfin sur l'idée même de généralité chez Rousseau, s'opposant à la téléologie implicite de l'interprétation qui n'en ferait qu'une préparation inaboutie de l'universalité kantienne. Bref, il s'agit d'un livre important, qui contribue à une meilleure compréhension en profondeur de la pensée de Rousseau et vient donner une contribution de poids à ceux qui décrivent la position de Rousseau comme une autocritique des Lumières.

Colas DUFLO

Mercè BOIXAREU, *Los Cuentos filosóficos de Voltaire*, Madrid, Síntesis, 2006, 207 p.

Cet ouvrage destiné au public espagnol fait honneur à l'esprit de synthèse qui inspire la maison d'édition où il voit le jour. L'auteur entreprend en effet

une mise au point éclairante des 26 contes philosophiques de Voltaire en s'appuyant sur une approche multiple qui combine l'histoire littéraire, l'étude des formes et des genres, la thématique, le comparatisme et la réception. Les deux chapitres introductifs replacent les contes dans leur contexte de production, sur le plan biographique d'abord (« l'auteur et son époque »), et sur le plan générique ensuite. Dans ce deuxième chapitre, l'auteur examine les rapports qu'entretient le conte non seulement avec les formes brèves de la fable et la nouvelle, mais aussi avec les différentes modalités du roman du 18^e siècle (notamment le roman picaresque, le roman sentimental et le roman épistolaire), où dominent les thèmes de l'errance et de l'amour, dont on connaît l'importance dans l'œuvre voltairienne ; en fin de chapitre, l'auteur fournit une typologie des *Contes* (contes orientaux, merveilleux, allégoriques, historiques) d'où ressort l'utilisation que fait Voltaire des genres narratifs en tant que repoussoirs de la vérité ou des vérités propres du conte philosophique — lequel est conçu comme la catégorie générique qui unifie tous ces récits. Le volet central de l'ouvrage (chapitres 3 à 6) s'attache plus précisément aux textes du corpus. Si le chapitre 3 donne pour chacun des 26 récits une brève étude de genèse, le synopsis de l'intrigue et sa signification principale, le chapitre 4 étudie, pour l'ensemble des textes, les solutions formelles et narratives qu'adopte Voltaire vis-à-vis des personnages (c'est le Voltaire « marionnettiste ») et du décor (Voltaire « machiniste »), ce qui permet de mettre en relief l'empirisme fictionnel de l'auteur, situé aux antipodes du registre discursif d'un Rousseau ; ce chapitre se termine par quelques considérations sur l'ironie voltairienne, dont l'un des ressorts principaux serait le mélange de genres (mélange « aimable » et non pas destructeur comme chez Cervantès) en tant que recours servant à bafouer les a priori philosophiques et les préjugés idéologiques du lecteur, ce « croyant naïf » qui deviendrait en fin de parcours un « éclairé intelligent » par la voie du sens commun. Le chapitre 5 aborde les deux thèmes les plus récurrents dans les contes que sont d'une part, le voyage en tant qu'expérience voire allégorie de la vie, et donc en tant qu'expression de la confrontation du héros avec le monde, et, d'autre part, la recherche du bonheur à travers la femme, dont Voltaire brosse un portrait schématique et stéréotypé (à une exception près, M^{lle} de Saint-Yves, héroïne tragique méritant un peu plus de profondeur) qui résulte d'une vision masculine de l'univers féminin — ce qui va à l'encontre non seulement de l'expérience biographique de Voltaire (M^{me} du Châtelet était bien une femme d'« esprit », non plus seulement une femme de « corps et cœur »), mais encore des discours féministes d'un Diderot et du nombre non négligeable de femmes écrivains ou révolutionnaires de l'époque. Dans les chapitres 6 et 7, avant les réflexions finales, l'auteur se consacre à la présence thématique de l'Espagne dans les *Contes*, construit une stimulante comparaison entre *Candide* et *Don Quichotte* et retrace la réception des *Contes*, aussi bien du vivant de Voltaire qu'aux 19^e et 20^e siècles, en France comme en Espagne. Pour ce qui est du premier point, ce qui prédomine dans les *Contes*, c'est l'image d'une Espagne ancrée dans le passé — l'Espagne inquisitoriale et colonisatrice à laquelle doivent faire face Escarmentado lors de son expérience péninsulaire et Candide lors de son expérience américaine —, ceci en dépit de quelques « reflets de l'Espagne illustrée » dans la toute dernière production de Voltaire qui donnent de ce pays, à l'instar des œuvres historiques de l'auteur, une image plus nuancée et plus optimiste. Dans « *Candide* et *Don Quichotte* », l'auteur ouvre une percée nouvelle particulièrement bienvenue sur le terrain du comparatisme : l'Espagne baroque de Cervantès et la France éclairée de Voltaire ont beau être très éloignées l'une de l'autre, *Don Quichotte* et *Candide* n'en sont pas moins deux personnages purs en conflit avec un monde hostile. Il va sans dire que, se détachant sur un fond historique et culturel presque opposé,

le rapport de proximité entre les deux héros et les deux ouvrages gagnent à être mis en relief : si Don Quichotte a affaire à un « problème de perception » (c'est son perspectivisme fantaisiste qui l'empêche d'accepter et de vivre la réalité), Candide a, lui, un « problème d'interprétation » (il fait une interprétation systématiquement optimiste d'un monde injuste qu'il n'a par contre aucune difficulté à percevoir comme tel). Les deux héros sont également des « êtres de discours » qui raisonnent face à leurs interlocuteurs (Sancho, Martin) ; les deux ouvrages enfin appartiennent au genre burlesque, mais alors que dans le *Quichotte* est un genre littéraire mis en question (le roman de chevalerie), dans *Candide* ce qui est tourné en ridicule, c'est la portée métaphysique de la physique (peu importe que celle-ci adopte la forme de la géologie, de la climatologie ou d'une autre science). Dans ses réflexions finales, M. Boixareu salue en Voltaire l'« intellectuel engagé » qui utilise très consciemment les possibilités du conte en vue non seulement de diffuser des idées philosophiques, mais surtout comme arme critique servant à « écraser l'Infâme », que ce soit la superstition, le fanatisme ou l'intolérance — leçon de sagesse toujours vivante et toujours actuelle. En alternant le particulier et le général, selon un va-et-vient soutenu de la partie au tout et de l'analyse à la synthèse, ce livre intéressera le dix-huitiémiste à qui il est destiné.

Carles BESA

Hubert BOST, *Pierre Bayle*, Paris, Fayard, 2006, 684 p.

Ce fort volume est placé sous l'égide d'Elisabeth Labrousse qui, il y a quarantaine d'années, a renouvelé la connaissance de Bayle. Il intègre l'apport des recherches menées depuis par divers spécialistes, et particulièrement les informations rassemblées par les éditeurs de la correspondance de Bayle, dont quatre volumes sont parus à ce jour à la Fondation Voltaire. L'auteur s'est fait reconnaître comme l'un des meilleurs spécialistes du philosophe de Rotterdam par deux ouvrages édités en 1994, sa thèse de doctorat : *Un « intellectuel » avant la lettre : le journaliste Pierre Bayle (1647-1706)*, Amsterdam-Maarsssen, et un petit et remarqué *Pierre Bayle et la religion* dans la collection « Philosophes » aux P.U.F. Il n'a pas cessé depuis de publier articles et livres sur lui, et il collabore à l'édition de sa correspondance. H. Bost se démarque d'entrée de la pratique d'E. Labrousse qui dans son *Pierre Bayle* en 1964 avait consacré le premier tome (« Du pays de Foix à la cité d'Erasmus ») à sa vie et le second à son œuvre (« Hétérodoxie et rigorisme »). La rareté des informations disponibles sur la vie personnelle de Bayle est largement compensée par la diversité des combats qu'il mène avec sa plume. H. Bost adopte la forme du récit pour écrire une biographie intellectuelle qui suit les diverses étapes de son œuvre selon un ordre chronologique, quelquefois assoupli pour la clarté de l'exposé. Il fait une large place aux citations tirées de ses ouvrages ou de sa correspondance. En cette année 2006 qui commémore le tricentenaire de sa mort, l'ouvrage apparaît d'abord comme une somme des connaissances actuelles sur Bayle, une synthèse qui en fait un ouvrage de référence. La documentation en est exemplaire ; elle est exhaustive et passée au crible de la critique ; elle est complétée par une bonne centaine de pages de notes savantes et par une bibliographie fournie. Cette érudition maîtrisée n'est pas pesante. Elle est mise en œuvre avec élégance et clarté, si bien que ce gros ouvrage reste du début à la fin d'une lecture agréable. Peut-être le lecteur ressentira-t-il une certaine lassitude à l'évocation des ultimes polémiques de Bayle avec Jurieu. H. Bost dresse un portrait attachant et cohérent de Bayle. Un « philosophe chrétien » qui souligne inlassablement contre toutes les orthodoxies l'incompatibilité entre la foi et la raison, l'insuffisance des preuves intellectuelles de l'existence de Dieu et la nécessité d'une tolérance universelle sans restriction ni exclusive aucune. Un esprit indépendant, affranchi des contraintes que génèrent l'ambition et les soins d'une carrière, ou le désir de s'enrichir.

Bayle n'est pas pour H. Bost le sceptique ou l'athée dénoncé de son temps et revendiqué comme un prédécesseur par le Siècle des Lumières. H. Bost retrace avec précision cette quête de la vérité et de la justice obstinément menée par « un homme libre, un esprit libre », qui entraîne la sympathie pour une personnalité hors du commun, sévère, exigeante et courageuse, comme pour ses combats. Il n'en gomme pas pour autant quelques faiblesses de son caractère et les difficultés persistantes d'une exacte appréciation de ses écrits. Il éclaire aussi bien des aspects de l'histoire des protestants français sous le règne de Louis XIV dans le royaume de France et dans le « Refuge huguenot ».

Claude LAURIOL

Loïc CHALMEL, *Oberlin, Le pasteur des Lumières*, Strasbourg, La Nuée Bleue, DNA, 2006, 240 p.

Peut-on dire que cet ouvrage brosse le portrait fidèle d'une gloire locale plutôt méconnue ? On pourrait avoir l'impression, sauf à être natif du lieu : Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) est un personnage aussi obscur et effacé que peut l'être le Ban de la Roche (Steintal), cette vallée déshéritée des Vosges alsaciennes dont bien des Français ignorent jusqu'au nom et où régnait, au 18^e siècle et jusque vers la fin du 19^e, une misère ahurissante. L'ouvrage se présente comme une modeste chronique écrite au jour le jour. Elle rend compte dans le détail de l'extrême dénuement des habitants de ces hameaux isolés du monde réussissant tout juste à survivre grâce à un labeur ingrat et peu rémunérateur sur une terre aux maigres ressources. À ce titre, c'est un témoignage extrêmement émouvant et écrit, de surcroît, dans une langue précise, souple et agréable. Mais on s'aperçoit vite que les apparences sont trompeuses. Oberlin est bien plus qu'un pasteur exerçant son modeste ministère, comme beaucoup d'autres, dans l'anonymat. Il s'agit au contraire d'une figure d'exception que l'auteur n'a pas appelé en vain « Le pasteur des Lumières ». Il l'est à un double titre : il porte en lui la lumière d'une foi chrétienne inébranlable et celle, qu'il ne juge pas incompatible avec la première, d'une pensée où prédomine la rationalité de l'esprit français des Lumières et celui de l'Aufklärung allemande. Il saura, toujours à l'écoute des plus humbles et des plus déshérités, leur apporter la consolation de la foi et surtout, comme pour l'asseoir plus sûrement, le secours indispensable de son savoir et de son érudition au service d'un dévouement sans faille. Émule de Zinzendorf et des Frères Moraves, il est animé d'une foi piétiste que sous-tendent une tolérance et un amour désintéressés dont toute polémique religieuse et tout fanatisme sont exclus. Ce n'est pas pour rien qu'il se nomme lui-même un « catholique évangélique ». Cette foi ardente ne va pas sans un mysticisme profond dont les considérations eschatologiques font d'Oberlin un proche parent des théologiens et théosophes d'expression allemande avec lesquels il correspond. C'est ainsi qu'il entretient une correspondance avec le théosophe de Francfort Johann Friedrich von Meyer (1772-1849), qu'il fréquente les poètes Jakob Michael Reinhold Lenz (1751-1792) et Gottlieb Conrad Pfeffel (1736-1809), la prophétesse Julie de Krüdener (1764-1824) au parcours quelque peu agité, et surtout Johann Kaspar Lavater (1741-1801) dont il partage l'engouement pour la physiognomonie. Il tisse également de solides liens d'amitié avec Johann Heinrich Jung-Stilling (1740-1817), le théosophe de Siegen dont le prophétisme apocalyptique se double d'un désir ardent de pénétrer au cœur du monde des esprits invisibles. Oberlin le suit avec délice sur ce terrain tout aussi périlleux que contestable. Fidèle à sa devise « plus bas et plus haut », il a légué à la postérité un curieux schéma théologique joliment coloré qui représente la limite entre le monde d'ici-bas et l'hypothétique au-delà (p.52). De plus, il distribue volontiers à ses ouailles une feuille imprimée aux couleurs chatoyantes représentant l'étagement des « demeures des trépassés » depuis le sombre enfer jusqu'aux célestes contrées

paradisiques (p. 56). Jung-Stilling lui rend visite à plusieurs reprises et Oberlin traduit en français, avec d'autant plus de mérite que l'allemand était sa langue maternelle, les cinq passages les plus importants de ses *Szenen aus dem Geisterreich* (*Scènes extraites du royaume des esprits*) parues en 2 vol. de 1795 à 1801. Cette traduction d'Oberlin, découverte et publiée par Petra Mertens-Thurner, est accompagnée d'intéressantes notes explicatives. Elle porte le titre : *Jean-Frédéric Oberlin et Jean Henri Jung dit Stilling — Les « Scènes de l'Empire des Esprits »* (Siegen, Jung-Stilling-Gesellschaft, 2004). On ne saurait faire grief à l'auteur de n'en pas faire mention car les publications de la Jung-Stilling-Gesellschaft restent le plus souvent, hélas, confidentielles. Mais si Oberlin vise « et plus bas et plus haut », c'est qu'il est conscient du fait qu'il est possible de faire sortir ses ouailles de leur dénuement extrême en leur procurant une éducation de base qui leur fait défaut. En les assistant en permanence dans tous leurs soucis de la vie quotidienne, il les aide à dépasser leur triste condition. Ses innovations en matière pédagogique sont si habiles et si nombreuses qu'il peut passer à juste titre pour l'un des grands précurseurs de la pédagogie moderne. La place manque ici pour énumérer toutes les innovations qui furent les siennes en vue de donner à ses paroissiens une instruction digne d'un citoyen libre, autonome et responsable. Il fait œuvre de pionnier en réalisant un admirable travail didactique d'une telle ampleur qu'il mérite de figurer en bonne place aux côtés des grands maîtres de la pédagogie que furent Jean-Bernard Basedow (1723-1790) et Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827). Notons enfin que, contrairement à Jung-Stilling, qui reste attaché aux valeurs monarchiques, Oberlin croit aux vertus républicaines issues de la Révolution Française parce qu'il les sait porteuses d'un incontestable progrès social qui profitera aux plus humbles. Le révolutionnaire abbé Henri Grégoire (1750-1831) qui, lui aussi, viendra au ban de la Roche, lui en saura gré. Bref, il jette « un pont sur le fil du temps » en mariant les vertus des « lumières profanes » et celles d'en haut qui restent sa préoccupation majeure. Ce faisant, il élève progressivement, patiemment et pas à pas, toujours en partant du bas et pour le plus grand bien de ceux auxquels il a consacré toute sa vie, sa pyramide de lumière. L'auteur, professeur à l'université de Rouen et président du Conseil scientifique du musée Oberlin de Waldersbach (Ban de la Roche) est un orfèvre en la matière. Spécialiste des idées pédagogiques, il a déjà consacré plusieurs ouvrages à Oberlin et à ses prédécesseurs. Construit selon une thématique irréprochable qui, cependant, échappe aux inévitables clivages de chapitres numérotés, son ouvrage instruit et enrichit tout en se montrant distrayant et captivant comme une œuvre romanesque. Un beau travail qui ne décevra pas le lecteur.

Jacques FABRY

Yves CITTON, *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Editions Amsterdam, 2006, 585 p.

Ce livre propose une approche rigoureuse et originale d'une 'fiction' qui montre dans son parcours les interprétations et les rejets que l'œuvre de Spinoza suscite chez les penseurs radicaux des Lumières. Rigoureux parce que le sujet de cet ouvrage est l'invention d'un certain spinozisme forgé au 18^e siècle. Cette invention, Citton l'a suivie à partir de l'étude de textes qui n'ont pas cherché à être complices des affirmations de Spinoza mais, au contraire, il s'agit de lectures qui ont essayé d'aboutir à des conclusions différentes des analyses de l'auteur de l'*Ethique*. Originale, au moins à trois raisons : primo, parce que l'auteur soutient que les Bergier, Boulainviller, Condillac, Deschamps, Diderot, Gaultier, Helvétius, d'Holbach, Maupertuis, Meslier, La Placette, Pluquet, Rousseau, Turgot, Voltaire, etc. n'ont pas pu discuter, voir réfuter Spinoza, sans répandre le 'virus' d'une liberté qui postule moins la capacité pour chacun de décider ce qu'il veut, qu'une liberté qui se construit par et dans un processus

infini : le besoin de reconnaître les effets des circonstances externes, ainsi que la participation de l'individu pour faire un traitement intérieur des représentations ; secondo, Citton a réussi à dégager les imaginaires qu'il a fallu construire pour rendre les thèses de Spinoza, les plus abstraites, tout à fait compréhensibles pour ceux qui se sont occupés de la politique, la morale, l'éthique ; finalement, sans s'attarder dans les argumentations difficiles des textes de Spinoza, Citton a trouvé les références justes pour faire le rapprochement entre ce que discutent les penseurs et les savants du 18^e siècle et ce que Spinoza lui-même voulait soutenir. Un exemple. Il est clair qu'au 18^e siècle, l'individu est conçu comme une existence singulière, séparée des autres, sans avoir besoin de faire appel à aucun Dieu. C'est la possibilité ainsi que la constitution de cette individualité que Citton, parmi d'autres thèmes, a dégagée pour la période. Comment explique-t-on les rapports inéluctables entre ces singularités, tout en respectant le fait d'être un être singulier ? Comment comprendre qu'il peut se faire que le son d'une corde puisse se transmettre aux autres, et, par cela qu'il se produise une consonance harmonique ? Réponses : la résonance, les cordes, le transindividuel. C'est à partir de l'image de clavecin-philosophe (Diderot) que les nerfs des hommes (et leurs pensées) sont mis en parallèle avec les cordes : en tant qu'individu, un homme reçoit un effet vibratoire parce que la résonance d'une autre corde peut l'affecter ; en tant qu'individu qui est dans un ensemble d'autres individus, il ne peut pas s'empêcher d'être affecté par les autres individus (les autres cordes), ou mieux encore c'est le milieu (la résonance) qui l'entoure qui a fait la médiation (le transindividuel) entre eux. En plus d'exposer les effets de l'œuvre de Spinoza dans les Lumières, Citton retrace quelques problématiques actuelles : si le libéralisme postule l'existence « du libre arbitre et, à travers elle, celle du libre choix des consommateurs et du libre choix de l'électeur » (p. 473), Spinoza *avec* (dans le sens que nous a appris Macherey) Citton montrent que les choix personnels sont conditionnés par d'autres sources, des résonances qui nous entourent, et alors on ne peut plus méconnaître que la liberté n'est pas une. Avec Y. Citton, nous pouvons dire qu'elle est une feuille qui a un endroit (dessiné par une volonté infinie et fragile) et un envers (sculpté avec une volonté reconnaissant des conditions extérieures).

Julietta ESPINOSA

Valérie COSSY, *Jane Austen in Switzerland. A Study of the Early French Translations*, Genève, Editions Slatkine (Coll. « Travaux sur la Suisse des Lumières »), 2006, 336 p.

V. Cossy étudie les premières adaptations et traductions de Jane Austen en français : elles sont toutes issues de Suisse romande, et font l'illustration d'un genre romanesque sentimental et moral et de l'idéologie dominante, rousseauiste et paternaliste. La *Bibliothèque Britannique* des Pictet de Genève ouvre le feu dès 1813 avec un « digest » de *Pride and Prejudice* (publié en anglais la même année), puis en 1815 de *Mansfield Park* (publié en 1814). Isabelle de Montolieu, lausannoise, donnera en « traduction libre » *Raison et Sensibilité, ou les deux manières d'aimer* en 1815 (v.o. 1811), puis *La Famille Elliot, ou l'ancienne inclination* en 1821 (d'après *Persuasion*, 1817). Ces versions sont analysées comme révélatrices d'un horizon d'attente précis, mais aussi et peut-être surtout pour ce qu'elles nous disent rétroactivement sur l'originalité assez subversive de Jane Austen, à travers les modifications qu'on apporte à ses textes. Après que cette génération aura sciemment gommé le réalisme vif et ironique d'Austen, il ne restera au 19^e siècle français qu'à la condamner comme sentimentale, et si nous la lisons mieux aujourd'hui nous n'avons pas encore pris, nous dit V. Cossy, la mesure de son féminisme. Un index et une bibliographie très à jour

couronnent ce travail passionné qui allie les analyses les plus minutieuses du mot à mot à des vues larges et bien informées.

Martine de ROUGEMONT

Gilles DARRAS, *L'Ame suspecte, le corps complice. L'anthropologie littéraire dans les premières œuvres de F. Schiller*, Paris, Connaissances et savoirs, 2005, 523 p.

L'œuvre de l'immense poète, dramaturge, et théoricien de l'esthétique que fut Schiller a connu en France d'étranges éclipses : de celui qui fut fait de son vivant citoyen d'honneur de la jeune République française, et dont les premiers drames furent traduits par Lezay-Marnesia, on ne dispose souvent que de traductions faites pour les éditions Montaigne durant l'occupation (ce n'est que dans une telle traduction qu'est accessible ce texte majeur de l'idéalisme allemand que sont les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*). Les choses sont semble-t-il en train de changer, grâce notamment aux travaux de l'auteur (maître de conférence à Paris IV-Sorbonne), à qui l'on doit des traductions modernes de *La Conjuration de Fiesque* et de la trilogie de *Wallenstein* (par ailleurs imitée de Benjamin Constant). La présente recherche prend appui sur les plus récents travaux de l'université allemande, dont elle développe de manière convaincante l'un des axes les plus féconds, celui de la dimension anthropologique de l'œuvre schillérienne. Le propos consiste à relire les premières œuvres tant dramatiques que romanesques de Schiller à la lumière de la formation médicale reçue à la *Carlsschule* et de ses propres dissertations dans le cadre de ces études. Il en ressort une vision rajeunie de l'œuvre du jeune Schiller, celle d'un auteur au fait des débats les plus actuels dans le domaine que les Allemands nomment déjà l'anthropologie, et qui entend faire une littérature moderne, informée de ces mêmes débats. La démonstration est elle-même fort bien conduite dans un style clair et parfaitement accessible au profane. On ne peut qu'espérer qu'elle s'étende un jour aux œuvres de la maturité, et qu'elle en vienne à confronter cet intérêt anthropologique initial avec la double impulsion reçue de la philosophie kantienne et de la rencontre goethéenne.

Pierre HARTMANN

Georges DULAC (éd.), *La Culture française et les archives russes. Une image de l'Europe*, avec la collaboration de Dominique TAURISSON, Monique PIHA, Marina REVERSEAU, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle (Coll. « Archives de l'Est »), 2004, 374 p. + 34 ill. 18 x 16,5 cm.

Issu d'une coopération entre le « Centre d'étude du XVIII^e siècle » de Montpellier (CNRS), la Maison des sciences de l'Homme et l'Académie des sciences de Russie, ce collectif se donne pour objectif de traiter non plus de la culture française en Russie mais, comme le souligne l'introduction signée par G. Dulac, Sergueï Karp, Jochen Schlobach et Piotr Zaborov, de « la complexité des phénomènes d'acculturation » dans une Russie issue de la Prusse cultivée de Pierre le Grand. En fait la Russie était un carrefour culturel et elle sélectionnait dans les apports techniques, scientifiques et philosophiques qui lui arrivaient de l'Occident, les meilleurs d'entre eux. Les quinze articles ici réunis étudient les conditions concrètes de ces « transferts culturels » (hommes, œuvres, projets, attitudes morales et intellectuelles) pour lesquelles les archives constituent le seul recours sérieux. On trouve des études sur des récits de voyageurs, des échanges épistolaires, des médiateurs culturels (Grimm est à l'honneur dans 5 articles), des *Mémoires* (D. Triaire se penche sur leur histoire comme mémoire de l'histoire), Diderot dans une recherche intéressante sur son refus de l'invitation à la cour de Suède (S. Karp), etc. Une bibliographie, un très riche index ainsi

qu'un tableau général des archives dû à G. Dulac, terminent cet ouvrage d'une grande tenue dont une suite est annoncée (*Guide des archives*).

Martine GROULT

Claire FAUVERGUE, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz*, Paris, Honoré Champion, 2006, 278 p.

Les historiens de la philosophie ont souvent accusé les encyclopédistes français d'avoir pris connaissance de la philosophie leibnizienne de seconde main, il est vrai en conformité avec l'opinion des philosophes idéalistes allemands. Ainsi de Diderot qui se serait contenté d'un laborieux recopiage de Brucker, auteur de la fameuse *Historia critica philosophiae* (1742-1744). Analysant avec une grande minutie la convergence métathéorique entre Leibniz et Diderot, tout en marquant l'ancrage textuel de cette convergence dans un travail de traduction (du latin vers le français) et d'interprétation de cinq textes importants de Leibniz, dont la *Monadologie*, dans l'article LEIBZIANISME de l'*Encyclopédie*, Claire Fauvergue montre qu'il n'en est rien. Diderot s'efforce en effet de repenser de façon matérialiste les principes et les concepts de la philosophie leibnizienne. C'est sur la question de l'individualité, formulée au plus près de la monadologie leibnizienne, que l'on perçoit le mieux la continuité et la rupture entre les deux penseurs. Ici se précisent l'ampleur du travail de lecture/traduction par Diderot des textes latins de Leibniz sélectionnés par Brucker, ainsi que l'intérêt des commentaires de l'encyclopédiste. Une fois défini l'individu comme « un centre où tout se rapporte » (article ANIMAL de l'*Encyclopédie*), Diderot, dans la lignée de Leibniz, distingue l'identité réelle, donc la part d'inconscient perceptif propre à chaque individu, de l'identité personnelle, ce qui lui permet de pointer le passage décisif de l'individualité naturelle à la conscience de soi, et plus précisément à l'unité du moi. Mais, situant l'individu hors de toute analogie préétablie entre le réel et l'ordre des sensations, Diderot le conçoit par le seul fait immanent d'une temporalité individuelle actualisant une identité inconsciente. À distance de toute considération sur une préformation divine, donc hors de toute harmonie préétablie telle que la formule Leibniz, Diderot prend bien une position matérialiste. Il considère ainsi que le principe leibnizien d'individuation peut se penser autrement comme autant d'irrégularités biologiques, de variations naturelles, de singularités expliquant l'hétérogénéité de la nature, son altération — ainsi des monstres naturels dont l'existence avérée remet en cause l'idée de perfection et d'ordre préétablis — dans la variété même du mouvement. À partir des différences individuelles — le principe leibnizien des indiscernables est ici conçu comme principe de dissimilitude —, il est alors possible de décrire autant d'altérations singulières que l'observation sociale le permet jusqu'à reconstituer le trajet intégral par lequel l'individu a conscience de lui-même, donc réalise son unité et la situe en devenant. L'inquiétude naturelle, définie comme propriété générale de la matière qui anime et altère l'individualité à tous les niveaux, occupe alors une place centrale dans le processus d'auto-régulation du vivant. Elle est la norme même de l'actualisation continue de la perception individuelle. Et Claire Fauvergue de conclure : « Diderot conçoit une loi individuelle de continuité d'états qu'il compare à la loi leibnizienne de continuité de la substance. La continuité se joue sur les différents degrés constitutifs de l'individualité, allant des perceptions confuses à la réflexion. Elle est acquise par l'actualisation partielle que représente la conscience de soi. L'individualité se reconnaît dans la suite de ses sensations et réalise l'intégrale de son existence. Elle existe par une anticipation continue et exerce une perfectibilité en proportion de l'inquiétude qui l'anime » (p. 248). En fin de compte, il apparaît bien que le matérialisme de Diderot puise largement dans la métaphysique pour en redéfinir les termes, à condition de s'en tenir à une saisie expérimentale des opérations de l'art et de la nature. À vrai dire, art

et nature s'équivalent dans ce travail de requalification de la métaphysique au plus près de la connaissance que Diderot propose et que d'autres penseurs tels que d'Alembert, Condillac et Sieyès approfondissent.

Jacques GUILHAUMOU

Benoît GARNOT, *Questions de justice. 1667-1789*, Paris, Belin, 2006, 160 p.

Dans ses nombreux travaux consacrés au fonctionnement de la justice criminelle sous l'Ancien Régime, Benoît Garnot s'inspire de quatre idées directrices : d'abord que, malgré les progrès de la recherche depuis quelques années, nous sommes encore assez ignorants de son fonctionnement concret ; ensuite que cette justice, qu'on aurait tendance de nos jours à juger trop vite expéditive et cruelle, a sa logique propre, sa rationalité et ses scrupules ; que pour entrer dans ce système de pensée bien éloigné du nôtre, rien ne vaut tant que de s'attacher aux affaires ordinaires, au train-train des procès criminels ; qu'enfin les *factums* ou mémoires rédigés par les avocats pour éclairer la décision des juges sont une source à la fois abondante, extrêmement instructive et encore trop peu exploitée. Fort de ces convictions et à partir de cas représentatifs clairement exposés, l'auteur revient sur quelques grands classiques de la littérature criminelle : l'établissement de la preuve, l'erreur judiciaire, l'intime conviction, thèmes récurrents dont il nous est pourtant montré qu'ils évoluent au fil du temps, avec en particulier une irrésistible tendance à la laïcisation qui dessaisit presque complètement la justice ecclésiastique de ses anciennes attributions ; et aussi le poids croissant d'une opinion publique que les *factums*, de plus en plus nombreux, visent à établir en juge des juges. En bref, un petit livre lumineux qui se lit avec le plus grand intérêt et le plus grand profit.

Henri DURANTON

Françoise GEVREY, Julie BOCH, Jean-Louis HAQUETTE (dir.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (Coll. « Lettres Françaises »), 2006, 408 p.

L'abbé Pluche fait partie des auteurs souvent cités mais rarement lus de nos jours. Son *Spectacle de la nature* (1732-1750), paru pendant la période qui sépare, *grosso modo*, la publication des *Lettres philosophiques* et les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, a enchanté toute une génération avant Buffon, avant de susciter les critiques, cependant fort nuancées, des encyclopédistes. Véritable *best-seller* des Lumières dont le succès excède largement son siècle, l'ouvrage — et son auteur — connaissent depuis quelques années un regain d'intérêt, en particulier grâce aux récentes recherches portant sur la physico-théologie, la vulgarisation scientifique et la perception esthétique de la nature au 18^e siècle. Plus de vingt contributions, regroupées en cinq chapitres, suivent l'évolution de l'interprétation utilitariste chrétienne de la nature, héritée de la théologie naturelle anglaise, à son interprétation rationnelle popularisée par Buffon, étudient le contexte moral, théologique et esthétique du *Spectacle* avant de se pencher sur des imitations et réécritures plus ou moins fidèles à ses enjeux idéologiques ou scientifiques. Souvent qualifié d'« encyclopédiste chrétien », l'abbé Pluche était tout sauf un adversaire borné des Lumières : moqué par Voltaire il fut en revanche apprécié par Rousseau pour la qualité pédagogique de son œuvre, sans compter que l'expérience du « spectacle de la nature » a accompagné l'auteur de l'*Émile* tout au long de sa vie. La dernière partie de l'ouvrage est centrée sur les autres œuvres de l'abbé savant : l'*Histoire du ciel* (1739), où Newton apparaît comme un « physicien fréquentable », et *La Mécanique des langues* (1751), qui défend une conception sensualiste et empirique de la grammaire. La bibliographie exhaustive placée en tête de ce passionnant

ouvrage pluridisciplinaire fait de l'ensemble une pièce de choix dans l'histoire des idées, des sciences et de la littérature.

Gerhardt STENGER

Jean-Luc GUICHET, *Rousseau, l'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Les éditions du Cerf, 2006, 464 p.

La pensée de Rousseau est d'une richesse et d'une cohérence incomparables. On s'en rend compte d'emblée à travers cet ouvrage qui l'aborde sous un angle oblique qui n'en constitue pas moins, comme l'auteur le démontre brillamment, un excellent poste d'observation de la philosophie rousseauiste. Cette investigation serrée du statut de l'animal dans la pensée rousseauiste parvient en effet à le situer au carrefour des questions métaphysiques, religieuses, anthropologiques et morales qui furent celles de Rousseau. Par là se découvre un moyen d'accès inattendu à cette pensée, si bien que ce livre, d'une information très sûre, peut être lu avec profit indépendamment de tout intérêt particulier pour l'animal. Après une ample exposition des thèses sur l'animalité qui courent tout au long du 18^e siècle, en continuité ou en opposition avec la doctrine cartésienne de l'animal-machine (finement nuancée par l'auteur), l'ouvrage explore le statut métaphysique de l'animal à partir de la voie d'accès privilégiée que constitue la théorie rousseauiste de la pitié ; puis son rôle de modèle ou de contre-modèle dans la formation de l'anthropologie rousseauiste ; enfin la façon dont l'animal sert à penser la question du droit et des valeurs. Un ultime chapitre explore sans y insister outre mesure et en fuyant tout aspect anecdotique, les implications épistémologiques, axiologiques et esthétiques du rapport personnel entretenu par Rousseau avec les animaux. À la suite de l'ample ouvrage synthétique d'Elisabeth de Fontenay sur la question animale, ce livre mûrement réfléchi et d'une grande sûreté de jugement enrichit de façon notable une approche originale des questions philosophiques et des systèmes de pensée.

Pierre HARTMANN

Anja Victorine HARTMANN, *Reflexive Politik im sozialen Raum. Politische Eliten in Genf zwischen 1760 und 1841*, Mayence, Philippe von Zabern (Coll. « Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte Mainz ; Abteilung für Universalgeschichte »), 2003, 610 pages.

L'auteur livre là une contribution « sociologique » majeure aux études de philosophie politique de l'Ancien Régime à propos du cas particulier, combien à part et singulier, de la République de Genève. Il se révèle que les natifs et citoyens réels de cette Cité francophone ne cessent de réfléchir sur les institutions et de réclamer des réformes. L'ouvrage réussit le tour de force de se passer de l'éclairage du Genevois exilé le plus illustre (Rousseau). Son point de vue est bien connu. L'étude de A. V. Hartmann porte sur le dépouillement minutieux de documents fondamentaux : les écrits et prises de parole de véritables Genevois de toutes tendances qui sont impliqués dans la « modernisation » du débat politique (l'index final des noms propres occupe près de 40 p.). Une première partie étudie la dispute sur les règles politiques chez les élites engagées successivement durant le crépuscule de l'« Ancienne République », pendant les années révolutionnaires et, plus tard, alors que Genève est la capitale du « Département du Léman » napoléonien ; enfin, à partir de 1814, alors qu'elle jouit du nouveau statut de canton de la Confédération helvétique. Une seconde partie étudie les protagonistes des débats à la croisée de cercles sociaux constitués : les élites politiques sont rattachées aux divers champs de réalités sociales. À travers la transmission des générations, les types d'engagement politique au sein des familles se révèlent attendus et convenus. Enfin une dernière partie consiste en une étude de mœurs concrète. Que ce soit à propos de l'image de soi et de sa famille à composer

et à offrir ou des différents points de vue portés sur la vie politique, les élites sont ici réduites à leurs composantes réelles et étudiées dans leur univers de vie concret. Il convient de saluer l'immense apport du travail fourni par cette chercheuse dont le point de vue était à l'origine complètement extérieur à Genève.

Jacques BERCHTOLD

Roland KREBS, *Helvétius en Allemagne ou la tentation du matérialisme*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Histoire Culturelle de l'Europe »), Paris, 2006, 393 p.

Longtemps, la formule brutale de Goethe dans *Dichtung und Wahrheit* rejetant le *Système de la nature* de d'Holbach comme « gris, crépusculaire, mortifère » passa pour vérité, si l'on peut dire, d'évangile, et l'on assura après lui que les « secondes lumières » françaises dans leur version radicale et matérialiste n'avaient pas trouvé d'oreilles favorables en Allemagne. Ses poètes et penseurs auraient bénéficié (?) d'une sorte d'immunité philosophique spontanée, les empêchant de céder aux sirènes d'une pensée française glissant rapidement vers l'immoralité, l'athéisme et finalement c'est ce qui fut dit après 89, la Révolution. La réalité fut beaucoup plus nuancée, beaucoup plus contrastée. L'étude précise, approfondie, subtile, étendue de la fortune/réception d'Helvétius en Allemagne, de ses deux ouvrages, *De l'Esprit* et *De l'Homme*, conduite par R. Krebs, éclaire d'un jour souvent nouveau et toujours passionnant la discussion qui se développa alors et dont on devait percevoir les dernières lueurs à la fin du 19^e siècle chez l'auteur de *Humain, trop humain*. Gottsched, le premier, traduit *De l'Esprit* (en 1760) et le fait connaître en Allemagne en s'entourant de quelques précautions, mais en le présentant de manière globalement favorable au point qu'Helvétius utilisera sa préface pour attester l'honorabilité de son ouvrage dénoncé comme scandaleux en France. Mais le premier qui se fit l'adepte d'Helvétius fut Wieland. Il fut tellement conquis par les thèses helvétienne que dans son premier roman de formation ou roman anthropologique paru en 1767, *Agathon*, salué par Lessing, il prêta les idées du philosophe parisien à l'un de ses personnages, Hippias. Wieland s'est-il rallié totalement à la philosophie d'Helvétius ? Probablement pas, mais son dialogue avec sa philosophie va se prolonger bien au-delà. Il fait l'objet d'une correspondance « serrée » avec Jacobi au moment de la réédition de l'œuvre en 1773. Wieland remanie encore le roman dans l'édition de 1794 mais sans remettre en cause l'ensemble des thèses d'Helvétius. En 1800 enfin, il propose un dialogue, hors roman, d'Agathon et d'Hippias. Mais les effets de l'anthropologie helvétienne se font connaître aussi sur les auteurs du *Sturm und Drang*. Elle n'a pas été rejetée sans débat ni combat, notamment par deux figures centrales du groupe, Herder et Lenz. R. Krebs parle d'un « dialogue critique » avec la nouvelle philosophie française. Sans doute le « matérialisme » sera-t-il pour finir « surmonté », mais il restera à l'arrière-plan de la réflexion, et le sensualisme des Lumières françaises imprégnera toutes les discussions anthropologiques, mais aussi esthétiques et pour finir religieuses et politiques. On ne se débarrasse pas aisément du réalisme anthropologique d'Helvétius dont La Rochefoucauld avait fourni les prémisses. On le retrouve également chez des auteurs aussi différents que Helferich Peter Sturz, Lichtenberg et Johannes von Müller. Il alimente les discussions sur le roman qui vont se développer en particulier avec la théorie de Friedrich von Blankenburg. L'idée d'un roman décrivant la constitution progressive d'un personnage, son évolution et sa formation liée aux circonstances et aux influences extérieures s'inscrit bien dans la perspective helvétienne. L'étude des rapports de Schiller et d'Helvétius auquel un long chapitre est consacré renouvelle aussi et éclaire les options anthropologiques de l'auteur des *Räuber*. On savait l'influence qu'avait eue à la Carlsschule sur le jeune « élève » Schiller son professeur de philosophie Jacob Friedrich

Abel. Or il avait été un lecteur très attentif d'Helvétius. Schiller éprouvera le besoin de réfuter cette philosophie matérialiste qui le trouble, l'inquiète mais aussi la tente. Son œuvre de jeunesse, les *Lettres philosophiques*, roman par lettres qui reconstitue la crise que provoque dans l'esprit du personnage Julius le contact avec le matérialisme illustre parfaitement ce trouble. Une autre œuvre de fiction *Le Visionnaire* mettra en scène une crise existentielle du même type. Il faut noter que ces interrogations sur le fondement de la morale et les dangers d'un désenchantement sans rivages sont en phase avec la crise que traversent les Lumières allemandes dans les années 80 lorsqu'elles s'interrogent sur leurs limites. L'idéalisme allemand de la première Aufklärung peut-il résister au désillusionnement des secondes Lumières ? Peut-être la recherche d'une synthèse entre moralité et sensibilité dans et par l'éducation esthétique telle que Schiller la proposera dans ses *Lettres* en 1795 après l'échec de la Révolution française est-elle, comme le dit R. Krebs, « l'aboutissement logique de cette double influence idéaliste et matérialiste, allemande et française » ? L'écho de la pensée d'Helvétius est également très perceptible dans l'œuvre romanesque de Johann Karl Wezel, auteur entre autres de *Belphegor*. Pour R. Krebs, c'est chez Wezel que la réception d'Helvétius atteint son sommet. Car il a bien compris la version sociale de l'intérêt individuel exposée par Helvétius. À la fin du siècle, la présence d'Helvétius se fait plus discrète même si l'on peut la suivre encore chez des auteurs aussi importants que Jean-Paul et Klüger. Avant de quitter ce siècle, il est significatif de constater que, chez les Illuminés de Bavière, Helvétius avait fait partie de la liste des auteurs à faire lire seulement par les dignitaires des hauts grades. L'aspect subversif de sa philosophie ne leur avait pas échappé. Au 19^e siècle, Helvétius sera encore cité et sa philosophie adoptée par des auteurs comme Stendhal en France, mais aussi Heine, Büchner et surtout Schopenhauer qui l'intégrera à sa philosophie. Nietzsche enfin lui rendra expressément hommage au paragraphe 216 de *Humain, trop humain*. La nécessaire brièveté de ce compte-rendu ne rend qu'imparfaitement et incomplètement compte de la richesse et de l'intelligence des analyses de l'ouvrage présenté. Étudier la réception d'Helvétius en Allemagne conduisait à étudier plus largement la réception des Lumières françaises radicales et amenait à faire ressortir l'intensité du dialogue entre pensée française et pensée allemande. On découvre alors à la fois la grande porosité de cette dernière et l'homogénéisation de l'espace intellectuel et philosophique européen. En même temps, on comprend mieux pourquoi une certaine historiographie traditionnelle avait longtemps tenté d'occulter, d'escamoter ou de laisser dans l'ombre cette part pourtant constitutive de l'évolution et de l'histoire de la pensée allemande. Le débat sur le radicalisme des Lumières, relancé depuis quelques années notamment par la recherche anglo-saxonne, peut s'appuyer désormais en ce qui concerne le domaine franco-allemand sur une présentation juste, précise, fouillée, irréprochable des positions en présence. Voilà donc un grand et bel ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture et qui, à n'en pas douter, fera date.

Jean MONDOT

Jean-Pascal LE GOFF, *Robinson Cruséo ou l'invention d'autrui*, Paris, Klincksieck (Coll. « Klincksieck Études »), 2003, 232 p.

Une première partie est consacrée aux formes très variées de la réception de *Robinson*, du 18^e s. au 20^e s. (s'agit-il plutôt d'un roman... pour enfants ? réaliste ? des Lumières ? rousseauiste ? impérialiste ? colonialiste ? économique ? ou d'une autobiographie spirituelle ?) sans oublier la suggestion de Marthe Robert sollicitant ce roman et le *Quichotte* pour instaurer la dichotomie théorique entre enfant bâtard et enfant trouvé, à ses yeux fondatrice des deux voies majeures du genre romanesque. La seconde partie interroge de façon originale les diverses

modulations des *apports extérieurs* (diversement « étrangers » au sujet) dans le parcours de formation de Robinson (influence paternelle préalable, empreinte de la culture biblique, corne d'abondance de l'épave, compagnie du chien ou du perroquet, importance de l'horizon marin, profit trouvé dans la rédaction et la relecture du journal intime, expérience décisive de la découverte de l'empreinte, confrontation à l'altérité des cannibales, arrivée ultime des sauveteurs). La dernière partie revient de façon plus approfondie sur l'apparition de Vendredi et sur la place grandissante que celui-ci occupe dès lors dans l'existence de Robinson. Ce volume intelligent et synthétique se clôt sur les conclusions d'une étude intertextuelle interne : des thèmes saillants du *Robinson* peuvent être mieux mis en évidence grâce au bénéfice retiré d'une étude comparative avec le *Journal de l'année de peste* du même auteur. Le roman insulaire de Defoe a donné lieu, on le sait, à de très nombreuses réécritures, transpositions ou adaptations : une précieuse annexe en établit le passionnant répertoire.

Jacques BERCHTOLD

Antoine LILTI, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, 569 p.

Le livre apporte un éclairage radicalement nouveau sur les salons du 18^e siècle, une réalité sur laquelle on aurait pu penser que tout avait été dit, tant les ombres de Madame du Deffand, de Madame Geoffrin et de Mademoiselle de Lespinasse ont hanté les histoires littéraires et les anthologies consacrées au siècle des Lumières. L'auteur, un ancien élève de Daniel Roche, place d'emblée son analyse dans la continuité des travaux de sociologie littéraire et intellectuelle qui ont mis à jour les réseaux de convivialité de l'Europe du 18^e siècle. Il commence par s'attaquer aux clichés, forgés au 19^e siècle aussi bien par les mémorialistes que par des écrivains comme Sainte-Beuve ou les frères Goncourt, qui ont fait du 18^e siècle le siècle par excellence de la conversation et de la douceur de vivre et dont les salons auraient été le symbole. Son propos est tout autre : pour A. Lilti, les salons sont avant tout des enjeux de pouvoir et des lieux d'exercice de la mondanité, « des interfaces entre la vie littéraire et le divertissement des élites, entre la Cour et la Ville, entre les débats savants et les intrigues politiques ». On apprend dans cet ouvrage comment fonctionnaient les salons dans la pratique, le rythme des petits et des grands soupers, les règles présidant aux visites qu'on se rendait les uns aux autres, les divertissements qui s'y donnaient — jeux de hasard, spectacles de société et joutes poétiques. On découvre aussi quel était le montant de revenu nécessaire pour tenir salon, ce qui signifiait bien souvent aussi avoir table ouverte une fois par semaine : à moins de 40.000 livres de rentes annuelles, chiffre énorme, il ne fallait pas y compter. C'étaient donc les plus fortunés qui recevaient leur cercle d'habitues, comme Madame Geoffrin, la principale actionnaire de la manufacture de Saint-Gobain, ou le fermier général Grimod de La Reynière. Soit dit en passant, le portrait de Madame Geoffrin qui apparaît ici est loin de celui qu'en a laissé Sainte-Beuve dans *Portraits de femmes*, la décrivant comme une maîtresse de maison exquise. à la fois assoiffée d'honneurs et femme d'affaires redoutable, elle distribue les pensions à ses obligés pour mieux les assujettir et préfigure, à certains égards, Madame Verdurin. Une étude très précise de ceux qui fréquentaient les salons montre à quel point ces lieux de convivialité sont proches de la Cour. C'est en effet la haute aristocratie, les princes du sang, la duchesse du Maine, la maréchale de Luxembourg, et, parmi les étrangers, les diplomates de haut rang et les ambassadeurs qui fréquentent en majorité les salons. Selon A. Lilti, il n'est donc pas juste d'opposer dans ce domaine la Cour et la Ville, pas plus qu'il n'est exact de distinguer des salons éclairés et des salons conservateurs, des salons littéraires et des salons aristocratiques parce que ce sont toujours les

mêmes gens qui vont d'une maison à l'autre. On comprend mieux alors quelle est la place des hommes de lettres dans un tel univers. Les salons sont des appuis importants pour les écrivains car ils leur permettent d'étendre leur réseau de relations à un monde beaucoup plus large que celui de la République des Lettres, et d'obtenir pensions et protections, nominations à l'Académie, publicité pour les œuvres en cours. En échange, les hommes de lettres apportent à ceux qui les reçoivent une sorte de caution intellectuelle et, surtout, ils leur offrent, en écrivant poèmes et pièces de théâtre, un remède à l'ennui, principal ennemi de la société mondaine. Un aspect passionnant de cet ouvrage est de montrer quelles stratégies différentes ont choisi les hommes de lettres fréquentant les salons au 18^e siècle, depuis Voltaire qui voulait gagner les « honnêtes gens » à la cause philosophique, jusqu'à Rousseau rompant avec fracas avec la société mondaine et servant de modèle aux écrivains des dernières années de l'Ancien Régime. Utilisant à la fois les correspondances, les Mémoires, les journaux, les sources littéraires mais aussi les archives policières du fonds du Contrôle des étrangers, ce livre remarquable fera date et constitue un ouvrage de référence, intelligent et exhaustif, sur le monde des salons.

Lise ANDRIES

Florence LOTTERIE, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, 203 p.

Cet ouvrage, issu d'une thèse préparée sous la direction de M. Delon, est une contribution importante à l'histoire intellectuelle des Lumières. L'auteur rappelle d'abord que la notion de perfectibilité est un néologisme forgé par J.-J. Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, un de ces néologismes comme il y en eut beaucoup d'autres renvoyant à l'imaginaire scientifique et philosophique du siècle et privilégiant des processus en gestation plutôt que la fixité. L'auteur montre surtout, de façon convaincante, que la confrontation des deux termes de perfectibilité et progrès est au cœur des débats intellectuels de la fin du 18^e siècle. Loin d'être synonymes ils révèlent en réalité la part d'ombre de la pensée des Lumières et même un pessimisme fondamental quant à la nature de l'homme. La conception de Rousseau selon laquelle, toute civilisation est vouée à la décadence parce qu'elle s'éloigne progressivement de la nature, joue ici un rôle central. Même si ces réflexions ont été combattues par la plupart des penseurs des Lumières, du baron d'Holbach à Charles Bonnet, laissant Rousseau dans un relatif isolement philosophique, le livre insiste sur le fait que l'idée de progrès n'est pas associée d'emblée au 18^e siècle à une sorte d'optimisme triomphaliste et messianique comme on s'est souvent plu à le dire. C'est un des aspects les plus intéressants et novateurs de l'ouvrage de souligner combien le progrès est lié au contraire à la notion d'inquiétude et même à une forme de mélancolie, surtout perceptible à la fin du siècle après la césure traumatique de la Révolution. Pour Madame de Staël par exemple, la perfectibilité de l'homme est inscrite dans un processus de progrès des civilisations, mais cette perfectibilité ne peut se développer que dans une lutte contre les passions destructrices et dans la capacité au repli sur soi. Chez Senancour et Chateaubriand, ce type de réflexion est poussé plus loin encore et mène à une poétique de l'intériorité, à une solitude sur fond de ruines, de vertiges et de gouffres. Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794) a certes dit sa foi dans un progrès construit sur l'accumulation des acquis des siècles antérieurs, mais, comme l'écrit F. Lotterie, « l'époque n'a cessé de s'interroger, même au plus fort de l'enthousiasme révolutionnaire, sur les limites de ses propres modèles du progrès humain ». L'analyse des notions de progrès et de perfectibilité est donc placée dans une perspective historique qui se légitime pleinement. L'ensemble est clair, intelligent, mené avec fermeté et finesse et

ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur une période dans laquelle le 19^e siècle a puisé une grande partie de ses modèles politiques et intellectuels.

Lise ANDRIES

Capel MARTÍNEZ, Rosa M y CEPEDA GÓMEZ, *El Siglo de las Luces. Política y sociedad*, Madrid, Síntesis, 2006, 382 p.

Le siècle qui commence, la commémoration de plusieurs centaines et aussi l'imminence de profonds changements dans les plans d'étude universitaires constituent des circonstances propices à la réflexion historiographique, renouvelant les points de vue et intégrant des questions jusque là éclipsées tandis que d'autres persistent par leur solidité scientifique ou par inertie. Un livre comme celui-ci, à la fois rigoureux et didactique, ouvre de nouvelles perspectives, sans négliger la base que représentent les opinions établies, ce qui mérite d'être remarqué. Il rassemble toutes les caractéristiques nécessaires pour devenir un livre de référence sur le 18^e siècle espagnol, mais aussi pour élargir ses perspectives, que ce soit au niveau des interprétations ou des lectures plus spécialisées. Il est structuré en trois parties, dont la première est consacrée à la Guerre de Succession, qui introduit les nouveaux enjeux du siècle ; la deuxième, aux Espagnols, et la troisième, aux dirigeants, c'est-à-dire aux acteurs du Despotisme éclairé. L'ouvrage se propose de combiner la longue durée et la conjoncture, grâce à l'analyse des structures socio-économiques et à la segmentation des événements politiques et institutionnels selon les règnes. La part d'exposé s'achève sur un débat historiographique toujours vivace, celui de l'existence ou non de la bourgeoisie en Espagne et de son caractère, pour faire place ensuite à une sélection soignée de textes d'époque ainsi qu'à une bibliographie minutieuse. Comme l'indique le sous-titre, société et politique sont les deux grands paramètres et fils conducteurs qui donnent une cohérence aux questions abordées. La première évoque la réalité d'une population qui croît modérément, stratifiée selon les schémas de l'époque et dans le développement quantitatif et qualitatif de la partie consacrée au tiers état. On remarquera aussi la nuance de ces classifications inévitables grâce à deux chapitres transversaux : celui intitulé « Kaléidoscope social », où la famille, le mariage, les conflits de cohabitation, la situation des femmes et les relations de genre font l'objet d'une attention singulière, et celui consacré aux minorités ethnique ou socioreligieuse. Les pages consacrées au gouvernement des différents monarques montrent que tout n'a pas encore été dit sur le despotisme espagnol. L'attention portée aux réformes en Aragon et dans l'administration centrale mérite d'être relevée car elles amorcent les mesures prises par le gouvernement tout au long du siècle. Les comparaisons avec d'autres monarchies européennes, particulièrement avec l'Angleterre, éclairent le contexte dans lequel elles évoluent ainsi que les points de convergence et de divergence entre les modèles. On ne peut qu'approuver la place donnée au débat et à la réflexion dans un ouvrage de ce type. Ce livre fournit une vision d'ensemble ambitieuse, réfléchie et partant attentive à l'équilibre entre les différents problèmes à traiter. La rédaction est agréable et narrative, mais rigoureuse, et n'hésite pas à interrompre le récit pour introduire citations et textes d'époque, dans le but de présenter au lecteur l'univers social et l'action politique qui ont caractérisé la monarchie espagnole du 18^e siècle.

Victoria LÓPEZ-CORDÓN CORTEZO

Valérie MOLERO, *Magie et sorcellerie en Espagne au siècle des Lumières. 1700-1820*, préface de Jacques SOUBEYROUX, Paris, L'Harmattan, 2006, 276 p.

La première partie de cette étude met rapidement en perspective les spécificités espagnoles de la sorcellerie et de sa répression, et plus généralement des

pratiques magiques, par rapport à ce que représenta le phénomène, ou à ce que l'on peut en savoir, en France et dans le reste de l'Europe, à partir du Moyen Âge. Ce survol, toujours de seconde main, et qui débouche *in fine* sur la très contestable reprise du cliché simpliste d'un cheminement « des ténèbres du Moyen Âge aux Lumières du 18^e siècle », ne constitue évidemment pas le principal intérêt de ce livre. On y relève même la reprise de quelques grossières erreurs, comme l'affirmation de l'apparition du sabbat lors d'un procès toulousain en 1330-1340, procès dont Norman Cohn a démontré, dans son ouvrage fondamental *Europe's inners demons* (Frogmore, St Albane, éd. Paladin, 1976) qu'il s'agissait d'un faux fabriqué par un polygraphe du 19^e siècle, Etienne de Lamoignon-Langon, auteur entre autres d'une *Histoire de l'Inquisition* hautement fantaisiste, et une appréciation un peu superficielle du jugement sur les femmes prétendues sorcières dans le *Formicarius* de Nider, pourtant récemment publié (Grenoble, éd. Jérôme Millon, 2005). En revanche plus instructive est l'approche détaillée de la sorcellerie espagnole : est précisée d'abord, à partir des études statistiques de Gustav Henningsen sur les tribunaux du Saint-Office, et contre un certain nombre de préjugés encore trop souvent acceptés, la nature du rôle de l'Inquisition, chargée en Espagne au 16^e et jusqu'au 18^e s. de la répression. Alors que les tribunaux du reste de l'Europe, partagés entre juridictions séculières et religieuses, locales ou centralisées, n'eurent guère de ligne directrice, et une politique répressive souvent contrastée, la sorcellerie espagnole reste le plus souvent « délit mineur », punit beaucoup moins gravement que « l'hérésie protestante », les « apostasies judaïsantes ou musulmanes », et cesse de conduire au bûcher à partir de 1614. Si l'on met à part le cas des procès basques de Logroño en 1610, la croyance dans le sabbat n'y apparaît pas. Dès le 16^e s., la prudence, voire l'incrédulité, domine le plus souvent chez les magistrats de « La Suprême », qui modèrent la passion répressive des tribunaux de district, et développent en revanche une dénonciation des « superstitions », et même la critique des grands manuels démonologiques. Le résumé de l'analyse par Henningsen (*The Witches' advocate. Basque witchcraft and the Spanish Inquisition (1609-1614)*, Reno, University of Nevada Press, 1980), du rôle joué à Logroño par Alonso de Salazar y Frías, alors même que, côté français, sévissait le magistrat bordelais Pierre de Lancre, fait apparaître à la fois la volonté de lutter contre une répression aveugle, et le caractère impressionnant des autodafés qui, même s'ils ne débouchent pas sur des bûchers, contribuent à impressionner jusqu'au 18^e s. un imaginaire collectif dont on trouve les échos dans l'œuvre de Goya, où se croisent aussi par ailleurs de nombreuses sources livresques. Qualifiés de « mensonges et illusions », par les Inquisiteurs qui insistent sur l'absence des preuves, les prétendus méfaits sorciers n'en continuèrent pas moins à faire l'objet de vengeances particulières. Mais c'est la seconde partie, consacrée aux pratiques magiques en Espagne au 18^e s. (santé, argent, divination, sexualité etc.) qui fait le véritable intérêt de cette étude. D'emblée, l'auteur y rappelle que les croyances magiques sont partagées par l'ensemble de la société, du peuple à la cour. Elle en montre le syncrétisme, la proximité du monde quotidien et du religieux dans les ingrédients utilisés, la proximité souvent très grande entre les remèdes des médecins officiels et des guérisseurs, les *saluderos*, les *saludadores*, persuadés de détenir un don divin, et remédiant souvent à l'absence de praticiens officiels, tandis que les *curanderos*, à la fois guérisseurs et jeteurs de sorts, mais aussi celles qu'on continue à nommer *heciceras* et *maléficas* apparaissent les ultimes recours en cas de malheurs inexplicables, et sont poursuivis par les autorités, comme le sont les *sabios*, à la fois guérisseurs et devins. En dépit d'une regrettable incertitude méthodologique (si elle évoque parfois les ethnologues et les historiens récents qui ont étudié l'importance symbolique et socio-économique de ces pratiques et de leurs réinscriptions dans

des champs culturels nouveaux, l'auteur s'en tient encore trop souvent à l'idée d'une « permanence » ou d'une « survivance » — qu'est-ce que « la tradition de la sorcellerie la plus authentique » ? — et à une position dénonciatrice un peu courte : malhonnêteté des « praticiens », « naïveté » et « crédulité » des victimes), Valérie Molero rappelle la diversité des croyances et des pratiques de l'Espagne des Lumières, et l'inscription des poursuites dans le cadre des « campagnes de réformes dirigées contre les vagabonds et les mendiants, un des objectifs clefs de la *Ilustración* ». Elle marque l'importance des légendes et rituels divers, chrétiens ou musulmans, en particulier dans le cas des recherches de trésors, et offre une galerie de personnages très intéressants, qu'ils agissent seuls ou en petits groupes, hommes ou femmes, soldats, prêtres, enfants, mauresques ou gitans.

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Robert MUCHEMBLED, *Le Temps des supplices. De l'obéissance sous les rois absolus. XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, Pocket (Coll. « Agora »), 2006, 383 p.

« Loin d'être un simple appendice de l'administration des rois absolus, la justice criminelle constitue la véritable clé de voûte du système culturel, politique, économique et social de l'État moderne » (p. 271). La citation dit tout. Reproduction intégrale en format poche d'une étude parue en 1992, elle-même extraite d'une thèse ancien régime, ce passionnant petit livre propose une hypothèse globale d'anthropologie historique. Celle-ci postule un rapport direct entre criminalité, répression et conception du pouvoir, en distinguant deux grands types de gouvernement qui regroupent partiellement la fameuse opposition jadis établie par Max Weber : ici, les cités libres, commerçantes, capitalistes ; là, les pouvoirs monarchiques et autocratiques qui assoient leur autorité et la paix sociale sur une terreur d'État, l'exposé d'ensemble s'appuyant sur un cas particulier : la ville d'Arras. Étendue sur quatre siècles, l'analyse décrit l'implacable avancée de la justice royale, qui se révèle la seule capable de répondre au besoin de sécurité que réclament les « honnêtes gens ». Mais le prix à payer sera très élevé. à une justice à l'ancienne, relativement clémente, qui privilégie la concertation, se substitue une nouvelle forme de répression, expéditive et impitoyable, qui trouve dans le *prévôt des maréchaux* une effrayante incarnation. Ce représentant direct de la puissance centrale, efficace et d'une terrible sévérité, manie la peine de mort avec régularité. Moyennant quoi, le respect de la propriété, la sacralisation du travail, la bonne réputation de l'honnête sujet, l'obéissance aveugle au souverain peuvent triompher. On ne saurait entrer dans le détail de la démonstration et des conséquences parfois inattendues qu'on en peut tirer. On se contentera d'en citer deux, particulièrement frappantes. D'une part, la remise en cause de la théorie qui a largement acquis force de loi, qui pose une mutation de la criminalité à l'époque classique, celle-ci passant de la brutalité individuelle à l'agression sur les biens, bref de la violence au vol ; de l'autre une image neuve de la sorcellerie, qui serait en profondeur traduction de la progressive emprise de la justice royale sur un monde rural qui longtemps eut ses modes spécifiques de régulation sociale. En bref, un livre fort, démonstratif, qui bouscule les idées reçues et qui pour finir invite à réfléchir sur les formes modernes de la justice en qui, sans doute, désormais inaperçues, se dissimuleraient encore des souvenirs de cette maîtrise du pouvoir absolutiste imposant aux déviants sa conception de l'ordre social.

Henri DURANTON

John O'NEAL, Ourida MOSTEFAI (éds.), *Approaches to Teaching Rousseau's 'Confessions' and 'Reveries of the Solitary Walker'*, New York, The Modern Language Association of America (Coll. « Approaches to Teaching World Literature »), 2003, 162 p.

Dans cet ouvrage collectif destiné en premier lieu aux enseignants et aux étudiants d'expression anglophone, les éditeurs ont choisi de traiter l'écriture autobiographique de Rousseau à travers ses deux chefs d'œuvre majeurs, les *Confessions* et les *Rêveries*. Les deux responsables du volume se sont chargés de rédiger ensemble une première partie de présentation de prolegomènes et de « matériaux ». La seconde partie regroupe en revanche des études de signataires différents sur des aspects très variés. Il s'agit de contributions de dix-neuf spécialistes de Rousseau. Se mêlent aux autorités du vieux continent comme Jean Starobinski ou Raymond Trousson, les études américaines inédites à la faveur desquelles les meilleurs chercheurs des États-Unis font le point sur des questions d'importance centrale. Les sujets traités sont par exemple la caractérisation du mode de l'écriture autobiographique tel que le banc d'essai d'études comparatives permet de mieux le dégager, l'approche rhétorique, le problème de la vérité annoncée, celui de l'intention d'exhaustivité, la réception auprès des différents lectorats de la fin du 18^e s., la question du destinataire et de la place de l'autre dans le texte lui-même, la duplicité de l'identité sexuelle de la voix, les métamorphoses du sujet de la perception, l'influence de ces deux textes majeurs sur les romantisme et post-romantisme du 19^e s. — et des questionnements proprement modernes sur la folie et le diagnostic à poser aujourd'hui sur le point de vue pathologiquement dérangé de l'auteur ou encore de la lecture entreprise à partir d'une perspective « féministe ». Très réussi, l'ouvrage rendra les plus grands services au public auquel il s'adresse.

Jacques BERCHTOLD

Florence ORWAT, *L'Invention de la rêverie. Une conquête pacifique du Grand Siècle*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Lumière classique »), 2006, 421 p.

Inscrite dans le sillage des travaux consacrés à l'imaginaire classique et située à la frontière entre l'histoire littéraire et l'histoire des mentalités, cette étude pousse plus loin les postulations épistémologiques de R. Mornissay sur les origines de *rêver* et *rêverie*, pour conférer au 17^e siècle français le mérite de « l'invention de la rêverie ». Sans omettre une reconstruction préliminaire de l'histoire des mots *rêver* et *rêverie* du 12^e au 16^e siècles, l'auteur propose une analyse suivie (polyvalence des mots, relative indétermination, ouverture sémantique) de ces notions au Grand Siècle, période pendant laquelle aurait pu se former leur sens actuel. L'auteur constate l'abondance d'occurrences qui affectent plusieurs genres littéraires (roman, poésie, théâtre, traité, préface, essai, correspondance) et qui investissent le champ de la littérature, de la morale, de la philosophie et de la spiritualité. La définition du nouveau statut de la rêverie, véritable « conquête pacifique » d'une ère nouvelle et reflet de l'institution de l'« homme moderne », passe par la réhabilitation des rêveurs du Grand Siècle. Un groupe d'ouvrages et d'écrivains apparaît particulièrement révélateur des changements qui s'opèrent dans les structures sociales, culturelles et esthétiques de l'époque : d'une part, l'*Astrée* (1607-1619) d'Honoré d'Urfé et *Le page disgracié* (1642) de Tristan l'Hermitte ; d'autre part, la production littéraire féminine, codifiée dans la poétique des Précieuses (Madeleine de Scudéry, M^{me} de Lafayette, etc.). Un résultat important se dégage alors de cette étude : l'institution de la rêverie fut contemporaine de l'avènement de la conscience moderne. Ce qui revient à dire qu'à l'heure de l'émergence du moi, les notions de rêve, rêverie, songerie ressortissent à une anthropologie nouvelle, favorisant la construction d'un espace privé et valorisant la sphère de l'intimité. Le 18^e siècle sera largement tributaire du

« régime nocturne de l'image », fixé à jamais par les dramaturges, les écrivains, les musiciens et les peintres du Grand Siècle. Un exemple paradigmatique de cet héritage est celui des *Rêveries* de Jean-Jacques Rousseau, grand lecteur de l'*Astrée* et de Madeleine de Scudéry. Espace intime et protégé, lieu de consolation et d'évasion, à l'abri de toute persécution, « la songerie » deviendra le refuge imaginaire du philosophe, qui empruntera à ces devanciers (sans pourtant s'y réclamer) non seulement l'inspiration littéraire de l'œuvre mais également l'expression : « rêver à mon aise », évoquée dans la *Cinquième promenade*. Une bibliographie très fournie complète cette étude riche de remarques précieuses et d'utiles informations.

Luigi DELIA

Carol L. SHERMAN, *The Family Crucible in Eighteenth century Literature*, The University of North Carolina, Chapel Hill, Aldershot, Ashgate, 2005, 219 p.

Ce volume regroupe une série d'études consacrées à la représentation des relations familiales, dans le sillage plus ou moins lointain des travaux de Lynn Hunt (*Le Roman familial de la Révolution française*, 1995, pour la traduction) qui, en vertu des liens d'analogie entre structures familiales et structures sociales, a appliqué à l'histoire culturelle de la société française les grilles interprétatives freudiennes. Cherchant, pour sa part, à définir précisément « les nouvelles qualités de la famille permettant l'émergence de la personne privée », l'auteur saisit la famille comme « creuset » (« crucible ») dans une série d'œuvres à prédominance féminine : théâtre (Catherine Bernard, Graffigny, Diderot), romans (Graffigny, Charrière, M^{me} de Duras), mémoires (Olympe de Gouges, Manon Roland). Ces images se distribuent autour de chaque pôle de l'entité familiale : père, mère, enfants, frères et sœurs, déclinés par les quatre premiers chapitres ; tandis que le dernier, « Le soi, pour et contre », s'achève sur deux exemples de la « naissance graduelle de l'individualisme affectif » (Lawrence Stone), avec l'itinéraire de découverte de soi ou d'auto-crédation de deux femmes, Zilia et Ourika, mis en scène par les romans de M^{me} de Graffigny et M^{me} de Duras ; si la première échappe aux codes romanesques en vigueur et aux destins féminins conventionnels, la seconde, malgré les préjugés raciaux persistants, accède au moins au droit d'être entendue, via la confession recueillie par un médecin. L'autorité (du père, de la mère, de l'aîné) et la soumission (de l'enfant, du cadet), encore vivaces dans le canon littéraire, comme le montre en particulier les exemples convoqués au ch. 2 (Chasles, Fielding, Rousseau, Laclot, Diderot), sont ainsi relayées par la bienveillance paternelle, l'amitié mère-fille, et la coopération des pairs (*Laodamie, Edouard, Octave*), là où la rivalité, notamment entre femmes, est le ressort ordinaire des intrigues. Moins largement documenté que le livre de Lynn Hunt, ou que le récent livre de Ruth Perry, *Novel Relations : The Transformations of Kinship in English Literature and Culture, 1748-1818*, Cambridge, 2004 (466 p), ce livre se veut un panorama suggestif et engagé : les images parfois ignorées ou oubliées sur lesquelles il met l'accent, dans une optique typiquement *gender*, ont valeur de « modèle pour un développement psychologique qui est la condition d'un comportement vraiment éthique », comme le souligne l'introduction. L'*ethics of care*, définie par les philosophes féministes américains, permet de donner un nouveau relief aux pères de Diderot ou aux mères attentives et positives de Graffigny ou Charrière. L'auteur jette un éclairage diversifié sur les textes ; psychologie et psychanalyse, pour apprécier les figures de mère et la transmission de la maternité ; ethnologie et histoire ; médecine, pour le dernier chapitre, la description clinique de la mélancolie par Pinel permettant d'éclairer la maladie d'Ourika. Si l'on peut apprécier la relative variété des approches mises en œuvre, notamment à propos des drames bourgeois, ou du succès de *Célie*, on est parfois déçu par la rapidité de l'analyse ou son aspect

un peu trop « politiquement correcte » : sur les figures maternelles, par exemple, chez Marivaux ou Charrière, unanimement montrées comme positives. Un lecteur français peut en particulier être arrêté par les références allusives à différents concepts critiques des *gender* : « *marriage plot* », « *hero plot* », (empruntés à Carol Heilbrunn), le « *mother-daughter plot* », (Marianne Hirsch)... L'impression reste du coup celle d'un ouvrage qui ne renouvelle pas vraiment, ni sur le plan spéculatif et théorique, ni toujours sur le plan du contenu, le sujet abordé, prolongeant le sillon de livres comme celui de Charlotte Daniels, *Subverting the family romance, Women writers, kinship structures and the early French Novel* (Lewisburg, Bucknell University Press, London, 2000).

Laurence VANOFLEN

Jürgen STIEST (dir.), *Qu'est-ce que la tolérance ? Perspectives sur Voltaire*, Centre international d'étude du 18^e siècle, Ferney Voltaire, 2002, 171 p.

Cet ouvrage, comme nous l'explique Jürgen Stiess, dans son introduction, « a été conçu à partir des communications présentées au colloque de Jérusalem intitulé « Qu'est-ce que la tolérance ? ». Notion fort complexe qui interroge à la fois les historiens, les littéraires et les linguistes et qui dépasse le travail acharné mené par Voltaire puisque ce recueil comprend deux études sur Leibniz et l'abbé de Saint-Pierre. Question aussi d'actualité puisque devant la montée des intégrismes religieux et de la xénophobie, nous sommes toujours confrontés au paradoxe de la tolérance : être tolérant envers l'intolérance. Ce recueil est divisé en quatre parties dont chacune interroge la problématique de la tolérance, l'histoire de la tolérance et la question du rapport entre tolérance et religion, non seulement chez Voltaire mais chez d'autres auteurs de son époque comme Leibniz. Le contenu de cette notion dans les textes de Voltaire et surtout les formes discursives, la place de l'auteur à l'intérieur des textes et les modalités d'écriture constituent la part la plus importante de cette réflexion. Le travail des historiens sur les origines protestantes de la tolérance ou sur le projet de paix de l'abbé de Saint-Pierre montrent que la question de la tolérance, bien avant la forme que lui a donnée Voltaire avec l'affaire Calas, préoccupe dès le 17^e siècle un grand nombre de penseurs comme John Locke ou Pierre Bayle qui défendent l'idée que la tolérance ou la liberté de conscience constituent les « critères de la véritable Eglise chrétienne ». Leibniz et l'abbé de Saint-Pierre se sont efforcés de mettre en pratique, sur un plan concret, politique et juridique, la notion de tolérance pour construire une nouvelle Europe pacifiée. Dans la seconde partie de ce recueil, Dominique Bourel revient sur le rapport de Voltaire aux Juifs et au judaïsme que l'écrivain découvre principalement lors de son séjour en Allemagne et conclut que « Voltaire s'inscrit résolument dans la tradition catholique ». Plus original le travail d'Isabelle Martin sur les métaphores animalières et la place non négligeable des animaux et des brutes dans l'œuvre de Voltaire. On y redécouvre que ce dernier, sous l'influence, entre autres, du sensualisme, a dénoncé les mauvais traitements infligés aux animaux. La partie la plus importante de ce recueil est consacrée aux formes argumentatives et stylistiques de la question de la tolérance dans l'œuvre de Voltaire. En partant de l'idée que Voltaire n'a rien apporté sur le plan théorique à la conception de la tolérance, les auteurs essaient de mettre en lumière le fait que les procédés rhétoriques employés très largement par Voltaire, mise à distance, ironie, dérision, sont indissociables « de la façon dont il envisage la question de la tolérance. » Voltaire se déploie dans la multiplicité de ses voix et de ses positions de locuteur, celle de l'impartialité, celle de la modestie et de la sensibilité. Il faut remonter, écrit André Magnan, « aux fictions d'énonciation et des scénographies de voix ». La fin du recueil interroge l'actualité de la notion de tolérance, notamment à travers la question d'une possible pédagogie de cette dernière. On ne peut que conseiller la lecture

de ce recueil qui renouvelle de façon originale la place de la tolérance chez Voltaire et en interroge la modernité.

Pascale PELLERIN

Céline SPECTOR, *Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, Paris, Honoré Champion (Coll. « Les dix-huitièmes siècles »), 2006, 498 p.

Quoique venant à la suite de plusieurs publications relativement récentes consacrées à la pensée économique de Montesquieu (Claude Morilhat, *Montesquieu. Politique et richesses*, PUF, 1996 et Céline Spector elle-même, *Montesquieu. Pouvoirs, richesses et sociétés*, PUF, 2004), cet ouvrage d'une taille impressionnante est sans doute destiné à rester la référence de base sur la question. Il propose un parcours aussi systématique que possible au sein du labyrinthe multidimensionnel laissé par le philosophe : après avoir mis en place les grands repères du rapport entre économie et politique à travers la conception de la propriété (ch. 1) et de la liberté (ch. 2), on passe en revue les positions de Montesquieu sur le luxe (ch. 3), le « doux commerce » et la liberté des échanges (ch. 4), la monnaie (ch. 5), la démographie (ch. 6), le travail et la fiscalité (ch. 7), ainsi que l'impérialisme et la colonisation (ch. 8). À chaque fois, un précieux florilège de citations se voit très clairement resitué sur l'arrière-fond des débats en cours avant et autour de Montesquieu, faisant de chacun de ces chapitres une excellente introduction à chacune des questions évoquées. C. Spector ne se cache pas la difficulté de la tâche qui consiste à vouloir reconstituer le système économique d'un écrivain qui ne reconnaît pas d'autonomie aux réalités économiques et qui ne donne pas forme systématique à sa pensée. Elle parvient néanmoins à s'appuyer sur ces difficultés mêmes pour dégager quelques grandes lignes de force : à partir de prémisses indissociablement anti-mercantilistes et anti-despotiques, l'auteur de *L'Esprit des lois* échoue à produire une doctrine économique systématique (comparable à celle des physiocrates) parce que sa leçon principale consiste justement à affirmer le tissage inextricable de l'économie au sein de la morale, du social, du juridique et du politique : « l'intérêt de la pensée de Montesquieu pour une réflexion sur l'économie contemporaine tient précisément en ceci : l'économie est *enchâssée* dans le social et dans le politique » (p. 16). Le nœud entre le social, l'économique et le politique est pensé à partir de questions d'utilité et d'efficacité plutôt que de légitimité, entraînant « l'autolimitation de la rationalité gouvernementale » soulignée ici à la suite de Foucault. En essayant de rendre compte de cette autolimitation de fait, Montesquieu « place le phénomène de déterritorialisation des richesses au cœur de sa réflexion sur la modernité commerçante » (462), et cela sans pour autant renoncer complètement à l'optique nationale. C. Spector donne ainsi le portrait très fin et très complet d'un penseur qui se situe dans *l'entre-deux* des grandes dichotomies à travers lesquelles nous tentons habituellement de saisir l'économie politique : l'intérêt principal de Montesquieu semble être de proposer une pensée « plurielle et nuancée », dont le pluralisme débouche sur un impératif constant de *modération*. Cela donne parfois aux citations présentées par le livre des airs d'évidences vagues et de banalités molles, là où notre époque préfère le tranchant de positions radicalisées. C'est que C. Spector, comme Montesquieu, préfère le scalpel à la hache. Faute de réduire le foisonnement de son objet à une thèse unique et audacieuse, elle met à jour une grande richesse de trouvailles sur telle ou telle question particulière, comme l'articulation économique entre sécurité et confiance, l'affleurement de la notion d'impôt progressif, ou la relation quasi axiomatique entre liberté et taxabilité (« Règle générale : on peut lever des tributs plus forts à proportion de la liberté des sujets ; et l'on est forcé de les modérer à mesure que la servitude augmente », 381). Pluralisme, nuance et modération apparaissent alors comme le tribut à payer à *la complexité* des réalités socio-historiques dont

Montesquieu a été l'un des premiers théoriciens d'ensemble. À travers une étude très serrée de la contribution de ce penseur « à l'économie politique comme science », ce livre entend aussi « analyser le statut de l'harmonie des intérêts au sein du discours de justification de l'économie naissante » (15). Sa prudence est ici salutaire en ce qu'elle invite à rejeter les façons simplistes dont les polémiques de notre époque agitent la catégorie du « libéralisme » : « la critique du mercantilisme ne conduit pas à l'éloge du *laissez-faire* » ; « l'ordre des échanges envisagé par *L'Esprit des lois* ne peut être dit autorégulé » (451/3) ; tout en définissant (à l'instar des « libéraux ») la liberté « comme protection contre l'arbitraire et non comme participation au pouvoir » (96), Montesquieu incarne une position qui rejette toutefois les bases de l'individualisme possessif sur lequel se fonde le « libéralisme », puisque la théorie de la propriété y est à la fois sociologique et « proprement politique, subordonnée à la typologie des gouvernements » (75). Le travail riche et précis de C. Spector nous rappelle très opportunément que « l'émergence de l'économie politique » fut (et demeure) avant tout l'émergence de problématiques complexes et multidimensionnelles, plutôt que de solutions simples et tranchées.

Yves CITTON

Tristram STUART, *The Bloodless Revolution. Radical Vegetarians and the Discovery of India*. London, Harper Collins, 2006, xxvi + 628 p. + 80 ill.

Maints ouvrages de ces dernières décennies soulignent la place importante qu'occupent l'histoire de l'alimentation et celle des mœurs de table à l'époque des Lumières. Il manquait pourtant une étude ciblant ce qu'on allait nommer végétarisme ou végétalisme par la suite. Ce manque est à présent comblé par le livre amplement documenté et joliment illustré de T. Stuart, journaliste et « globe trotter » par excellence. La gamme entière du sujet est pris en compte, depuis ses débuts lointains en Inde jusqu'au végétarisme de Gandhi, en passant par les Pythagoriciens et l'avènement en Occident de ce système alimentaire. C'est toutefois le tournant clef du « long Eighteenth Century » qui occupe la belle part du livre, en particulier la partie intitulée « Meatless Medicine ». Si le contexte anglais est en tête de liste, la France est elle aussi très présente. Comme l'indique son sous-titre, l'étude de T. Stuart s'appuie sur une série de portraits dont certains ne manquent pas de surprendre et attribue à l'impact culturel et religieux de l'Inde sur les voyageurs venus d'Europe l'épanouissement du mouvement végétarien. La philosophie brahmanique de l'abstinence ayant à son cœur la doctrine de l'*ahimsa* (non violence à l'égard de tout être vivant) suscitera des exégèses bibliques et déclanchera au 17^e siècle des tentatives de recréer des sociétés édeniques. L'argument théologique se métamorphose chemin faisant en radicalisme politique (critique du christianisme et ses présupposés ; égalitarisme) et cède progressivement la place aux arguments empiriques de type diététique. Philosophes et scientifiques se penchent sur l'anatomie et la physiologie comparées des hommes et des animaux pour déterminer si l'homme fut à l'origine carnivore, herbivore ou omnivore (à ce propos il est regrettable que l'auteur ne tienne pas compte de l'article CARNACIER — ni de ses renvois — dû à l'encyclopédiste Pierre Tarin qui synthétise ce débat et souligne l'influence des médecins anglais). Si les noms les plus connus sont du côté anglais (Thomas Tryon, George Cheyne, James Lind...) ceux qui se réclament du mouvement ou prêchent ses vertus alimentaires en France ne manquent pas. Citons les cas de Philippe Hecquet, médecin des religieuses de Port-Royal et sa *Médecine théologique* puis, à l'époque révolutionnaire, celui de Marquis de Valady, jeune idéaliste anti-monarchiste et membre de la Société des amis des Noirs, qui fut guillotiné en tant que Girondin. Entre ces pôles de ferveur chrétienne et de ferveur révolutionnaire l'argument

empirique de type diététique se taillera une part généreuse dans les milieux éclairés français. L'auteur nous fournit un bel exemple de l'histoire des mentalités.

Béatrice FINK

Yves VARGAS (éd.), *Penser Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Le temps des cerises (Coll. « Dossiers de la pensée »), 2005, 181 p.

Il faut tout d'abord saluer l'entreprise éditoriale qui est à l'origine de cette publication : La revue *La Pensée*, créée en 1939, s'est associée à la maison d'édition « Le temps des cerises » pour créer une collection, les « Dossiers de la pensée », qui réunit des articles publiés antérieurement dans cette revue à des époques différentes sur un même thème. Le premier titre est consacré à Jean-Jacques Rousseau et propose huit textes sur la vingtaine des textes parus (la liste intégrale des articles et une invitation à se les procurer auprès de la revue diminue les regrets que l'on pourrait avoir de l'absence de tel ou tel. Le choix des textes a sans doute été conduit par une volonté de donner à cet ensemble d'articles écrits pour des livraisons différentes (entre le n° 179 et le 337) une cohérence au moins thématique. Une première section est consacrée à la réception de Rousseau et propose un article récent de Tanguy-Laminot qui fait le point sur la recherche présente et donne un éclairage intéressant sur des travaux parfois mal connus. Un article de Roger Barny revient sur les lectures de Rousseau faites par les révolutionnaires à propos de l'éducation, lectures contradictoires qui ne sont pas sans évoquer les mêmes malentendus qui règnent aujourd'hui sur la question de la place des savoirs (les sciences et les arts) dans l'éducation. Ce texte est fort bien complété par celui de Didier Willemot sur la lecture de Rousseau faite par Bonaparte et l'inflexion donnée à cette lecture par les événements. La deuxième section, intitulée « Sur la théorie (visées, cohérences, polémiques) » aurait pu se limiter au sous-titre de « cohérence », tant la question des apparentes contradictions de Rousseau y est centrale. Seul un texte un peu ancien de Marie-Adine Lesternin et Pierre-François Moreau est à l'écart de cette thématique. Il est cependant d'une lecture très stimulante, s'insurgeant contre la faiblesse de l'histoire de la philosophie à l'époque où il est écrit et proposant un exemple de ce que pourrait être cette histoire en inscrivant la pensée politique de Rousseau dans le système cartésien (où comment les notions de sujet, d'entendement, de volonté y sont à l'œuvre). Sur la recherche des cohérences, Guy Besse développe à propos de la rencontre du politique et de l'humain la question de la sociabilité et de la liberté. Yves Vargas montre comment on peut reconstruire une unité de pensée et de système entre toutes les œuvres de Rousseau, aussi disparates soient-elles à travers une unité théorique et une permanence du sujet, en rendant compte des paradoxes avec d'autres paradoxes (de beaux passages sur le déséquilibre général corrigé par un déséquilibre particulier). Paul Tolila évoque les contradictions apparentes de Rousseau sur l'opposition matérialisme/fidéalisme en invitant à les reconsidérer à travers le modèle de la science botanique dont la connaissance fait que celui-ci est bien en avance sur Diderot quant à la pensée de la matière. Le texte de Jean-Luc Guichet clôt le volume en reprenant les deux thématiques : réception par la critique du *Discours sur l'économie politique* et réévaluation de ce texte en levant les apparentes contradictions qu'il contient avec la pensée de Rousseau. De toutes ces approches, il résulte une confrontation quasi permanente entre la pensée de Rousseau et celle des encyclopédistes, et une invitation à considérer la pensée de Rousseau dans son ensemble et dans toute sa complexité.

Anne-Marie MERCIER-FAIVRE

Annales Historiques de la Révolution française n° 344, « La prise de parole publique des femmes », présentation par Christine FAURÉ, avril/juin 2006, 288 p.

Prendre au sérieux les modes et les lieux de la prise de parole politique des femmes : tel est l'objectif que s'est fixé la courageuse éditrice de ce numéro spécial des AHRF. Spécialiste reconnue des œuvres de l'abbé Sieyès dont elle publie depuis plusieurs années les manuscrits retrouvés, Ch. Fauré, directrice de recherche au CNRS, a réuni les participants d'une journée d'étude qui s'est tenue en décembre 2004 à la Sorbonne : Suzanne Desan, Martine Lapiéd, Olivier Blanc, Martin Nadeau, Annie Geffroy, Maïté Bouyssy, Claude Guillon, Marie-Odile Bernez et Anna Maria Rao. L'ensemble, composé de dix articles et d'autant de comptes rendus d'ouvrages parus récemment sur la participation des femmes à la Révolution, forme un volume de presque 300 pages. L'ouvrage collectif vient opportunément s'ajouter à la liste encore trop peu fournie des travaux francophones sur la situation politique des femmes à l'époque révolutionnaire. L'ensemble des articles aurait mérité un compte rendu détaillé ; faute de place, retenons le travail de Ch. Fauré sur les « Doléances, déclarations et pétitions » de femmes, qui établit une utile typographie des formes d'interventions publiques féminines ; celui de S. Desan qui, dans la continuité logique et historique de ce travail de mise en ordre de la diversité langagière féminine, nous donne à voir l'un des champs lexicaux les plus prolifiques de la parole féminine : celui du familial. Reprenant l'essentiel de la matière qui a formé son ouvrage *The Family on Trial in revolutionary France*, à savoir les pétitions de femmes, l'historienne montre comment les femmes se sont vu reconnaître de nouveaux « droits civiques, de nouvelles formes d'accès à l'État, tout en créant un langage et des pratiques propres à critiquer les inégalités de genre » ; l'étude d'Olivier Blanc sur les salons de la période 1789-1793 ; de M. Lapiéd sur la conflictualité ; de M. Nadeau sur la pièce *Paméla* ; enfin, les articles sur les écrits et discours de Louise de Kéralio, Thérèse Cabarrus, Pauline Léon, Catherine Macaulay et Mary Wollstonecraft, et Eleonora de Fonseca Pimental. Nul doute que le développement des travaux sur la présence et les formes de participation féminines au débat public contribue à redonner aux femmes du 18^e siècle, dont « l'univers symbolique entrecroise public-privé [...] comme les brins d'une trame », leur spécificité et par là, leur historicité.

Anne VERJUS

Élisabeth BADINTER, Danielle MUZERELLE (dir.), *Madame Du Châtelet. La femme des Lumières*, Paris, BnF, 2006, 121 p.

L'exposition et son catalogue apparaissent comme des prolongements de la réédition de l'ouvrage d'E. Badinter (voir la note dans ce numéro) : « Trois raisons expliquent ce parcours féminin sans pareil : les dons, l'ambition et le travail » (p. 85). Entre « l'aristocrate », la « femme de passion » et la « femme de science », le catalogue suit logiquement la tripartition d'un parcours d'exposition qui a su nous montrer l'effet d'un milieu, l'énergie d'une curiosité et les conditions concrètes de la gloire (par exemple, les instruments de travail). Sa belle maquette fait volontairement écho à celle du catalogue de l'exposition parallèle (et plus controversée) *Lumières!* et situe ainsi d'emblée Madame du Châtelet et son œuvre au cœur des grandes figures et des grands débats de la « philosophie » du 18^e siècle, ce qui n'est évidemment que justice.

Florence LOTTERIE

Cahiers Isabelle de Charrière — Belle de Zuylen Papers « Ouvrages de dames : Isabelle de Charrière et autres brodeuses de romans », Genootschap Belle van Zuylen Universiteit Utrecht, 2006, 1, 79 p.

On peut saluer ici le changement de titre, de forme (brochée en petit format), de formule, et la réorganisation de la publication, qui traduit l'élargissement des ambitions des Associations suisses et néerlandaises dédiées à la romancière et épistolière francophone Isabelle de Charrière (1745-1805). Succédant à la *Lettre de Zuylen et du Pontet*, les *Cahiers Isabelle de Charrière* se rapprochent ainsi des revues diffusées par les différentes sociétés savantes dédiées à un auteur, en proposant des notes de lecture, mais aussi l'exploration d'un thème : ici, les « ouvrages de dame » ; avant les *Lieux et les Hommes* en 2008 et 2009. Rappel malicieux et involontaire du qualificatif choisi par Laurent Versini (*Le Roman épistolaire*, PUF, 1979) pour qualifier les romans épistolaires féminins, « Travaux de dames », le thème est aussi l'occasion d'une réflexion plus large sur le contexte socio-historique dans lequel s'insère l'écriture des femmes. La présentation, collective, assurée par le comité de rédaction, fait le point sur les liens entre roman et travaux d'aiguille, et pointe les enjeux esthétiques, sociologiques, de leur association chez les femmes de lettres du 18^e s., entre conformisme (Souza) et rébellion (Graffigny). Il est suivi par trois articles, un en français (Suzan Van Dijk, « Belle de Zuylen et son reprisoir »), et deux en anglais, dont celui de Lotte Jensen, sur le rôle joué par la broderie dans le développement de la presse féminine en Hollande au 19^e s. Plus décevante en revanche est la dernière contribution, de Lotte van de Pool, sans relation directe avec le thème : elle contextualise le pamphlet d'Isabelle de Charrière à Wilhelmine de Prusse, épouse du Prince d'Orange, les *Réflexions sur la générosité et sur les princes* (1787). La livraison de cette année illustre ainsi les orientations interculturelles, mais aussi interdisciplinaires de la revue, adossée sur un projet financé par l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche scientifique, « *The International Reception of Women's Writing* ». Sur un corpus qui souffre encore de l'éclatement géographique et linguistique des études (pensons aux travaux fondateurs jamais traduits du néerlandais de Paul et Simone Dubois, à l'origine de l'édition des *Œuvres Complètes* de l'auteur), ce périodique joue pleinement le rôle de « plate-forme internationale ». Le remplacement du néerlandais par l'anglais dans la nouvelle formule bilingue devrait y aider.

Laurence VANOFLEN

Cuadernos Dieciochistas, Sociedad Española de Estudios del Siglo XVIII, n° 2 (2001), 307 p., n° 3 (2002), 239 p.

Désormais consacrée comme une des références incontournables du dix-huitiémisme hispanique, cette revue présente dans son n° 2 une section monographique sur l'étude des institutions bourbonniennes. Y sont analysés les critères de nomination au Conseil de Castille, le profil psychologique et professionnel des alcades majeurs du *corregimiento* de Lérida, le système bénéficiaire dans l'Espagne du 18^e siècle, les titres de noblesse nés du commerce avec l'Amérique, l'écrivain (Nicolas F. de Moratin) face aux institutions. On y édite également la relation d'une réunion académique dans la Valence de 1763. Dans la section *Varia* on trouve une réflexion sur la rhétorique des discours politico-philosophiques du 18^e s., une étude sur l'évolution de la notion de « droit naturel » en Espagne, ainsi que l'examen du processus par lequel le réformisme et la raison critique fissurent la consistance théorique de la Théologie au Portugal.

Le n°3, qui ne présente pas de section monographique cette fois, contient des articles suggestifs sur la France. On y étudie les raisons de l'échec de la

« démocratie sociale » prônée par la Constitution française de 1793, la fonction et le concept de « machine » dans le roman français du 18^e s., la traduction de *Zaïre* de Voltaire par García de la Huerta, dans un article à vocation révélsive qui revendique cette figure en tant que traducteur et théoricien de la littérature. On analyse par ailleurs dans le volume le contrôle des idées, la censure exercée par l'Inquisition de Valladolid, la manipulation des événements dans la *Gazeta de Madrid* pendant la Guerre de Succession, l'adhésion de Floridablanca aux principes du *Ius Gentium Europaeum* et aux fondements de l'ordre international de l'époque et la fortune du conte pendant le 18^e siècle. On y trouve également une ébauche de catalogue des sources littéraires générées par les Cortès de Cadix. La plupart des travaux sont d'une qualité remarquable, apportant de nouveaux éléments de discussion à l'historiographie connue et recouvrant les domaines de recherches les plus variés : politiques, philosophiques, littéraires, religieux, scientifiques. La revue se complète, dans les deux numéros, par un intéressant chapitre de comptes rendus.

José CHECA BELTRÁN

Eighteenth-Century Fiction, vol. 18, n° 1 (Fall 2005) p. 1-156 ; n° 2 (Winter 2005-6) p. 157-280 ; n° 3 (Spring 2006) p. 281-404.

Sous l'élégante jaquette qui est sa marque la revue propose 14 articles également répartis entre ses trois numéros. Comme il est de règle, l'attention se porte presque à égalité sur les productions françaises et anglo-saxonnes. On y trouvera (premier numéro) une présentation de l'individualité romanesque à la lumière des théories de Michel Foucault ; le thème de la *reconnaissance* dans la *Vie de Marianne* ; *hominulus economicus*, entendons une interprétation des romans de Laurence Sterne sous un angle inattendu ; une lecture stimulante de *Cecilia or Memoirs of an Heiress* (1782) lu comme une illustration de la pratique du don. Le deuxième volume propose une réflexion sur le titre crypté de *Paméla*, donné par Voltaire à sa nièce, lettres de Prusse comme on sait entièrement recomposées ; une mise en parallèle des célèbres *Lettres d'une Péruvienne* de M^{me} de Graffigny et d'une suite peu connue, les *Lettres taïtiennes* [sic] de M^{me} de Montbart ; une présentation du roman de Charlotte Lennox, *The Female Quixote* (1752) récemment réédité, et pour finir *The Expedition of Humphry Clinker*, dernier roman de Tobias Smollett. La troisième publication propose à son tour une série d'analyses sur des romans particuliers. Le manque de place interdit d'en dépasser la simple liste. Sont donc successivement étudiés : *The History of Miss Betsy Thoughtless* d'Eliza Haywood ; *Memoirs of Modern Philosophers* d'Elisabeth Hamilton ; *The Natural Daughter* (1799) de Mary Robinson ; *Sandition* (1817) de Jane Austen. Fait exception dans cette série de romans l'étude portant sur Gilles Auguste Bazin, entomologiste distingué. Mais il avait pris soin de dire que ses ouvrages de vulgarisation visaient un public féminin et pouvaient se lire comme un roman ! S'il est permis de s'élever un instant au-dessus de cette simple nomenclature, on dira peut-être que les études sur le roman, telles qu'elles se révèlent d'après ce bon observatoire qu'est la revue qui lui est consacrée, traduisent une tendance lourde, marquée par la quasi-disparition de l'histoire littéraire au sens classique du terme, l'absence également des approches comparatistes et de toute étude de bibliographie, matérielle ou non. En revanche le concept même de roman est interrogé sans relâche. Qu'est-ce que le roman ? La question est ici récurrente, même si elle est presque toujours posée à partir d'un cas particulier.

Henri DURANTON

Eighteenth-Century Fiction, vol. 18, n° 4, McMaster University, Hamilton, Ontario, Canada, 2006, p. 405-556.

On trouve dans ce numéro quatre articles proprement dits : 1. « The moral in Phutatoriusd's Breeches : *Tristram Shandy* and the limits of stoic ethics » par

Brian Michael Norton : ce dernier part d'un incident survenu à un personnage secondaire pour rappeler le projet narratif, de Sterne : « the novel persistently reminds the reader that what it offers is not immediated reality but a subjective response to it » ; 2. *Uncivil tongues : slander and honour in Susanna Rowson's Trials of the human heart* par Joseph Fichtelberg : ce roman parut à Philadelphie en 1795 ; 3. « Where the bodies are hidden : Ann Radcliffe's delicate 'gothic' » par Yael Shapira ; 4. « Filming tourism, portraying Pemberley » par Linda V. Troost. L'épisode du roman *Pride and Prejudice* de Jane Austen auquel il est fait allusion est celui où Elizabeth Bennet fait une excursion dans le Derbyshire et visite la maison des ancêtres de Darcy. Cet article compare donc la manière dont les trois films réalisés d'après le roman ont traité cet épisode et utilisé un moment de tourisme à une réflexion sur le passé et la mémoire. Il est accompagné de nombreuses illustrations. Ces quatre articles sont complétés par un conte de fées inédit de M^{me} de Murat « L'aigle au beau bec » qui se trouve avec son journal et d'autres contes inédits dans un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l' Arsenal. Ellen Welch, qui en est l'éditrice, rappelle l'importance de conte de fées dans la littérature de l'époque et particulièrement dans l'œuvre de M^{me} de Murat. Ajoutons que la rédaction de la revue sollicite des articles pour un numéro spécial consacré à la mort au 18^e siècle : les manuscrits doivent parvenir à la rédaction avant le 30 juillet 2007.

Françoise WEIL

Eighteenth-Century Studies, vol. 39, American Society for Eighteenth-Century Studies, The John Hopkins University Press, n° 1 (Fall 2005), p. 1-152 ; n° 2 (Winter 2005), p. 153-288 ; n° 3 (Spring 2006), p. 289-420.

Prétendre faire en peu de mots un compte rendu satisfaisant d'une année de cette revue est *a priori* voué à l'échec. Les 17 articles qui remplissent ces trois numéros sont en effet d'une décourageante variété. Pas tellement sur le plan politico-géographique, centré majoritairement sur France et Angleterre, mais bien pour les thèmes et les angles d'attaque. On se demande par exemple : pourquoi rit-on des infirmes au 18^e siècle ? (Roger Lund) ; ou bien : qu'ont à nous apprendre les cuisinières poètes ? (Carolyn Steedman) ; ou encore : Pourquoi se fait-on des couvents du Canada français une image tout à fait contraire à la réalité ? (Ann M. Little). Ce qui fait le désespoir du recenseur renvoie au bonheur du lecteur. Tant qu'à essayer quand même de dégager une vue d'ensemble, une ligne directrice paraît s'imposer. Est-ce dû au fait que trois auteurs sur quatre sont des auteurs ? Toujours est-il que la place de la femme, l'image de la féminité est ici omniprésente. Soit explicite, concernant la lesbienne Mary Delany (Lisa L. Moore), ou l'opposition entre le sublime, prétendu masculin, et le beau qui appartiendrait à la sensibilité féminine (Ian Balfour), ou encore à propos de l'affaire Girard / La Cadière, où le corps de l'héroïne se découvre comme le lieu métaphorique du conflit opposant jésuites et jansénistes (Mita Choudhury), voire, jouant le même rôle, la prostituée selon *Thérèse Philosophe* (Natania Meeker). Parfois plus dissimulée — elle serait « the Absent-Minded Heroine » de Susan C. Greenfield — mais toujours présente, par exemple dans les paysages d'Ann Radcliffe (Jayne Lewis) ou les conceptions esthétiques de Margaret Cavendish (Gabrielle Starr) et d'Eliza Haywood (Kathleen Luby). Peut-être d'ailleurs cette recherche obsessionnelle de la femme dans la société du 18^e siècle doit-elle s'interpréter, à un degré supérieur de généralité, par une quête de l'identité de l'individu occidental, ce qui permet d'y inclure l'image de l'enfant dans la littérature à lui destinée (Gilliam Brown), ou les réactions contrastées nées du contact avec l'autre, qu'il soit juif (Dana Rabin), Canadien français ou natif de l'Inde (Troy Bickham, Natasha Eaton). Si la psychanalyse brille ici par son absence, la socio-linguistique, l'histoire économique et, un peu curieusement, —

mais ce n'est peut-être qu'un hasard — souvent l'esthétique paraissent des outils adéquats pour explorer ces nouveaux territoires.

Henri DURANTON

Eighteenth-Century Studies, vol. 40, American Society for Eighteenth-Century Studies, The John Hopkins University Press, n° 1, 2006, 176 p.

Ce numéro de l'élégante revue américaine *Eighteenth-Century Studies* propose une intéressante sélection d'articles ayant tous trait à la littérature féminine du 18^e siècle. Alison E. Hurley (« A Conversation of their own : Watering Places Correspondence Among the Bluestockings ») se penche sur les villes d'eau anglaises et montre qu'en dehors de leur fonction comme lieu d'arrangements matrimoniaux, celles-ci remplissaient un rôle important dans les rapports entre les femmes elles-mêmes, comme en témoignent les échanges épistolaires entre bas-bleus. Julie Park (« Pains and Pleasures of the Automaton : Frances Burney's *Machanics of Coming Out* ») étudie pour sa part la stratégie d'entrée dans la société des jeunes filles dans les romans de Frances Burney. Elle montre avec finesse que ce processus d'une grande acuité sociale et psychologique trouve un parallèle dans le projet littéraire même de Burney, qui est tiraillé entre sa nécessité vitale d'écrire et sa réticence extrême à devenir une personne publique. C'est également à Frances Burney que s'intéresse Emma E. Pink (« Frances Burney's *Camilla* : 'to print my Grand Work... by subscription' ») qui étudie les débuts de la carrière de la romancière à la lumière de la théorie de champ culturel de Bourdieu, en montrant en quoi le désir de publier *Camilla* par souscription modifiait nécessairement sa place et son influence dans le champ de la production culturelle. J. A. Downie (« Who says She's a Bourgeois Writer? Reconsidering the Social and Political Contexts of Jane Austen's Novels ») propose pour sa part une réflexion pertinente sur la statut social de Jane Austen et de ses personnages et conteste la validité des termes « bourgeois » ou « classe moyenne » à leur égard. Susan Dalton (« Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability, and Taste in Isabelle Teotochi Albrizzi's *Ritratti* »), enfin, analyse les liens entre sociabilité et physionomie dans les portraits littéraires (*Ritratti*) de Teotochi Albrizzi, qui témoignent de tensions entre goût et civilité, le texte servant de clé de lecture aux images proposées. Le numéro contient également des comptes rendus de lecture et d'expositions et un forum de discussion. Il convient de souligner la qualité éditoriale et celle des articles proposés.

Pierre DUBOIS

Europe, n° 930, « Jean-Jacques Rousseau », octobre 2006, 213 p.

Sur les seize textes ici réunis, où s'expriment quelques-uns des meilleurs spécialistes de J.-J. Rousseau, quatre sont des expressions d'écrivains, allant du meilleur (l'approche subtile et sensible de Pierre Bergougnoux) au pire (on s'étonne de lire sous la plume de Bernard Fauconnier que Rousseau préparait « les dictatures modernes » et « les enfermements et liquidations d'opposants » (!) ou que, dans le second *Discours* il « écarte prudemment les faits pour garder intacte la croyance en la Révélation et ne pas liquider trop vite le dogme du péché originel »...). Les deux entretiens avec Bronislaw Baczko (qui réfléchit sur le double statut sacré du corps et du texte de Jean-Jacques jusqu'aux années révolutionnaires) et Jean Starobinski permettent une meilleure appréhension de quelques-unes des modalités de lecture de ces deux éminents rousseauistes. Des études des dix chercheurs enfin on retiendra quelques pépites. L'ingénieur parcoure de Michel Delon sur les traces du « castrat de Rousseau », la lecture par Erik Leborgne du « fantasme de l'artiste et sa dramaturgie » dans le *Pygmalion*, « spectacle total » mettant en scène un « mythe de la création » et rapproché des créations de Schumann, Berg ou Zimmermann, et la passionnante et alerte varia-

tion d'Alain Grosrichard sur la passion de la langue chez Rousseau, *via* son rapport aux « fautes », où est entre autre interrogé l'étrange statut de quelques vers de la *Henriade* et de leur reprise dans les *Confessions*. Le « recours à la fiction » comme « outil d'une libre pensée », une fiction définie comme « l'espace dans lequel une pensée n'a plus de compte à rendre qu'à elle-même », analysée par Yannick Séité dans le très complexe dispositif énonciatif du *Vicaire savoyard*, permet de comprendre comment Rousseau — et Sade à sa suite, tous deux à haut risque — « produit implicitement des concepts que la théorie littéraire formulera en clair deux siècles plus tard », tandis que Barbara de Negroni, analysant « le recours à la fiction dans l'écriture de l'*Émile* » voit dans la rêverie « un instrument de transformation de la pédagogie » propre à « faire sourdre chez le lecteur une inquiétude interprétative l'empêchant de retomber dans ses préjugés ». Jacques Berchtold propose une enquête sur les termes de la devise de Rousseau et leurs réinscriptions dans l'œuvre, Jean-François Perrin sur la « structure de circuit discursif » dans les *Réveries*, la réflexion politique de Rousseau sur les fragments de rumeur, et Yves Citton sur « le chantier de la vérité ». En laissant « résonner les extraits » des textes du philosophe dans des « Notes pour un entretien » qui n'aura jamais lieu, Gisèle Berkman enfin propose une fructueuse interrogation sur « une certaine *préoccupation de Rousseau* chez Derrida » et sa conception d'une « étrange unité », d'un « entrelac », d'une « constellation » nommés Rousseau...

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Lessing Yearbook/Jahrbuch, Vol. XXXIV, édité par H. ROWLAND et R.E. SCHADE, Wallstein Verlag pour la Lessing Society, Wayne State University Press, 2002, 264 p.

Ce volume rassemble neuf articles variés, six en allemand et trois en anglais, sur Lessing (le chaos dans son idéal théâtral ; l'imaginaire tatar) ou sur d'autres auteurs du 18^e siècle (l'idéal du théâtre chez Gottsched ; la subjectivité discursive chez Lichtenberg ; le thème du viol chez l'auteur richardsonienne Sophie von La Roche ou encore le principe d'autorité féminin chez ce même auteur et chez Goethe). Une large place est réservée à l'intertexte, que ce soit aux sources de Lessing ou à son influence sur des artistes (l'illustration que donne J.C. Frisch à *Nathan le sage*) ou sur les écrits d'auteurs postérieurs (20^e siècle : C. Strenheim). Les romanistes apprécieront spécialement l'étude consacrée à l'influence exercée par Diderot et Voltaire sur Lessing — considéré par beaucoup comme « le Voltaire allemand » : son goût des fables philosophiques peut être apprécié à partir d'une adaptation en allemand des *Bijoux indiscrets*.

Jacques BERCHTOLD

Lumen, vol. XXI (2002), éd. par J. BAIRD, C. LAVOIE, A. MOTSCH, 240 p. et vol. XXII (2003), éd. par P. HYNES, K. JAMES-CAVEN, 154 p., Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, Edmonton (Alberta), Academic Printing & Publishing.

Le volume 21 rassemble douze articles, huit en anglais et quatre en français sur le thème « Mémoire et identité, passé et présent » (Congrès de Toronto d'octobre 2000). R. Ouellet s'interroge sur l'invention de l'identité du (Français-) canadien. Les philosophes anglais Locke, Berkeley, Hume, Burns font l'objet d'études. Le *Gulliver* de Swift est considéré en sa traduction française par Desfontaines, André Chénier est étudié à travers ses *Bucoliques*, tandis que l'article de N. Lee traite le sujet, ô combien pertinent, de l'amnésie dans *La Nouvelle Héloïse*.

Le volume 22 rassemble neuf articles, cinq en français et quatre en anglais sur le thème « Le spectacle au 18^e siècle » (Congrès de Saskatoon de 2001). À côté de thèmes généraux, des sujets français spécifiques font l'objet de contributions : *La Religieuse* de Diderot (P. Berthiaume), la correspondance de M^{me} de Graffigny, la fortune de Marivaux sous la Terreur et le théâtre révolutionnaire allégorique.

Jacques BERCHTOLD

Lumières, n° 5 (1^{er} semestre 2005), « Esthétique et poétique de l'objet au 18^e siècle », n° 6 (2^e semestre 2005), « Lisbonne 1755 : un tremblement de terre et de ciel », Centre interdisciplinaire bordelais d'étude des Lumières (CIBEL), Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 218 p. et 153 p.

Dans une superbe typographie, avec une belle iconographie, la revue bordelaise (qui publie aussi des recensions étendues et une intéressante rubrique « forum ») dirigée par C. Larrère et J. Mondot, présente ici deux recueils thématiques particulièrement denses. Le 1^{er}, sous la responsabilité de Christophe Martin et Catherine Ramond, offre d'abord une très nécessaire bibliographie de la critique (et non pas critique, comme il est imprimé), puis une série variée d'articles sur la perception esthétique des objets chez Hume et Adam Smith (F. Brugère), sur l'oiseau et sa cage dans la peinture (R. Démoris), sur les choses dans quelques « fictions pédagogiques » (Chr. Martin), sur quelques « machines » fameuses (A. Gaillard), sur *La Giphantie* de Tiphaigne de La Roche (F. Boulerie), sur l'Histoire de M^{me} de Montbrillant (C. Cavillac), sur le « mobilier libertin » (A. Sebbah), sur les « objets volés » (H. Lafon), sur l'objet dans les contes de fées (J.-P. Sermain et A. Defrance), sur les « objets d'écriture » chez Marivaux (C. Ramond), sur quelques « objets encyclopédiques » (C. Jacot-Grapa), enfin sur les montres chez Rousseau et dans *Jacques le fataliste* (J. Berchtold). Si certains articles tournent un peu au catalogue hétéroclite, si d'autres tombent un peu trop vite dans l'abîme des artifices verbaux — tentants, il est vrai — et perdent un peu de vue leur objet — qu'on nous pardonne ! —, les points de vue rassemblés sont en général très éclairants. On soulignera l'ampleur magistrale de l'étude de R. Démoris et les quelques pages aiguës du regretté H. Lafon, deux maîtres dont les travaux antérieurs sont présents, en filigrane, dans la plupart des contributions. Le 2^e recueil, rassemblé par J. Mondot, célèbre à sa manière un désastre qui provoqua un traumatisme immense parmi les contemporains. Son principal mérite est de ne pas s'en tenir aux échos de la catastrophe dans la littérature et la pensée françaises. On y trouve ainsi des articles sur « le séisme pombalin » (M.H. Carvalho dos Santos), sur les publications espagnoles de circonstance (Ph. Loupès), sur les réactions des écrivains et théologiens anglais (J.-F. Baillon), sur l'attitude de Kant (E. Weigl), en même temps que les synthèses attendues sur « Voltaire et le désastre de Lisbonne » (Ch. Mervaud) ou sur la presse française de l'époque (F. Boulerie) et même une étude — assez insuffisante — de la *Lettre à Voltaire* de Rousseau (G. Radica). Si certains exposés ne sont — c'est déjà beaucoup — que d'utiles mises au point, d'autres se révèlent extrêmement éclairants, notamment celui de J.-F. Baillon, qui est un travail suggestif d'histoire des idées dont on eût bien aimé pouvoir lire le pendant pour le domaine français.

Jean-Noël PASCAL

Lumières, n° 7 : « Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières : Europe-Amériques », CIBEL, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, 220 p.

Ce septième numéro de *Lumières* publié sous la direction de Cécile Révauger et sous l'égide du Centre interdisciplinaire bordelais d'étude des Lumières (CIBEL) dirigé par Jean Mondot ne présente pas moins de vingt articles signés

d'éminents spécialistes. La première section étudie la franc-maçonnerie face aux Lumières et aux révolutions en Europe et aux Amériques. La deuxième scrute l'attitude de celle-ci face aux mouvements sociaux et réformes de l'époque. La troisième fait pièce des thèses du complot soi-disant ourdi par elle pour renverser les trônes et les autels. Chaque article apporte une série de faits et de constatations dûment exploités qui nourrissent d'autant l'histoire complexe de la franc-maçonnerie. Peut-être vaudrait-il mieux parler « des » franc-maçonneries en considération des éclatements divers qui se sont produits en son sein dès sa création. Si l'implication de la franc-maçonnerie dans la révolution américaine est avérée, la carrière maçonnique de Benjamin Franklin en représentant un paradigme certain, il n'en va pas de même, et de beaucoup, en ce qui concerne la Révolution française. La Grande-Bretagne, berceau de la franc-maçonnerie *spéculative* née de l'*Enlightenment*, a vu se développer chez les maçons des prises de position contrastées. L'exemple du Yorkshire montre qu'à côté des maçons hostiles à la révolution, d'autres groupes, dits radicaux, menaient une action révolutionnaire clandestine et récusait déjà la Bible au profit des Droits de l'homme en train de naître. Les campagnes anti-esclavagistes qui suscitèrent de nombreux courants de sympathie, notamment grâce à William Hutcheston, démontrent assez que l'idée d'égalité entre les hommes, chère aux tenants des Lumières, se frayait un large chemin dans l'opinion anglaise. Que la publication de la bulle du pape Clément XII condamnant la franc-maçonnerie en 1738 ait joué un rôle prépondérant dans la politisation précoce de la franc-maçonnerie italienne semble ne faire aucun doute. Néanmoins, considérer, avec Koselleck et Habermas, que la franc-maçonnerie puisse avoir été l'une des principales formes de contre-pouvoir dans le contexte politique de l'absolutisme reste sans doute une thèse contestable. Deux articles bien menés détaillent les données du célèbre complot attribué par l'intrépide abbé Barruel aux philosophes, francs-maçons et *Illuminés de Bavière*. Ces derniers étaient du reste bien mal nommés à moins qu'on entende cette dénomination au sens des Lumières et non au sens de la *Lumière d'en haut* dont se réclamaient les francs-maçons mystiques en lutte ouverte contre un rationalisme menaçant de toutes parts les bastions conjoints de l'Eglise et de la royauté. Jean Mondot note à juste titre que si les Illuminés de Bavière du temps de Weishaupt exerçaient une activité que l'on peut qualifier de subversive, il n'en allait déjà plus de même lors de la résurgence, avec Bode, de cette organisation paramaçonnique. Un intéressant article montre comment, de maçonnique qu'il était au départ, le complot devint ensuite judéo-maçonnique, ce dont la propagande nazie saura se souvenir. Charles Porset a le mot de la fin lorsqu'il écrit que l'idée de complot occupe la place de ce vide épistémologique provoqué par l'absence de Dieu. À cet égard, on pourrait regretter qu'ait été réservée une place réduite dans ces articles au Grand Architecte de l'univers alors même que la majorité des maçons de l'époque y croyaient encore. Mais le sujet du présent ouvrage se limite à l'engagement politique, et non religieux, des maçons du 18^e s. On ne saurait donc en faire sérieusement grief aux auteurs qui, peut-être, nous présenteront à l'avenir une étude sur « La franc-maçonnerie et la religion au XVIII^e siècle ». À propos de l'engagement politique, les co-auteurs sont unanimes à reconnaître que la thèse selon laquelle la franc-maçonnerie aurait joué un rôle décisif dans le déclenchement de la Révolution française est loin d'être fondée. Que tel ou tel maçon ait pu, à titre personnel, y contribuer largement, cela ne fait pas de doute mais, ce faisant, on ne peut pas dire qu'il engageait l'institution dont il était membre. Il reste que la *sociabilité maçonnique* est bien, par delà son aspect initiatique traditionnel, un phénomène sociétal. Aussi son étude justifie-t-elle pleinement le projet de cet ouvrage de faire entrer, à part entière, le phénomène maçonnique dans une recherche de fond. Le présent volume,

qui augure bien du dictionnaire prosopographique que les auteurs se proposent de publier dans un proche avenir, mérite une lecture attentive.

Jacques FABRY

Revue Fontenelle, n° 3, Publication des Universités de Rouen et du Havre, 2006, 202 p.

Le numéro 3 de la revue *Fontenelle* (2006), est occupé entièrement par un intéressant dossier sur la réception de l'œuvre et de la figure du philosophe. Les critiques de Vauvenargues, Villemain, Sainte-Beuve, Arsène Houssaye, Emile Faguet, Rémy de Gourmont et... Jean Rostand tendent à accréditer, par leur convergence même, la réputation — équitable ou injuste — d'un auteur très distingué, subtil, mais qui, comparé à des géants comme Voltaire et Diderot, n'aurait finalement joué que les seconds rôles et médiocrement contribué aux combats des Lumières. Les reproches adressés à Fontenelle, singulièrement monotones, paraissent copiés sur la caricature de Fontenelle par La Bruyère, qui le raille « comme homme rare et d'une exquise conversation » dans « un certain monde » et sur le témoignage de Madame Geoffrin à propos de son défaut de sensibilité. Que l'auteur de la fiction de la *Pluralité des mondes* ait pris une marquise comme interlocutrice — ce qui ne va pas dans le sens de son insensibilité !- ; qu'il ait considéré le milieu des salons et des femmes savantes comme le premier destinataire de certains de ses ouvrages, suffirait à dévaluer sa pensée comme « mondaine » et visant seulement à plaire. Ces critiques ont en commun d'appliquer certains traits biographiques du personnage (sa longévité, sa fréquentation des Salons, ses fréquentations féminines, sa prudence politique) à l'interprétation des œuvres : « de la philosophie mise en menuet » ; la *Pluralité des mondes*, « ce livre écrit pour les femmes de la pire espèce, pour les femmes savantes » ; et, par une conclusion sexuelle singulière, Fontenelle apparaît finalement comme une femme ! Ces mêmes critiques sont plus convaincants lorsqu'ils oublient leur postulat caractérologique : Sainte-Beuve interroge le texte des *Lettres diverses de M. le Chevalier d'Her*, de façon à caractériser la morale « économe » des gains et des pertes esquissée dans *Du bonheur* ; Villemain reconnaît l'importance de son exposé du système copernicien en langue profane et l'audace de son ironie sur le sujet périlleux des *Oracles*. En ouverture du numéro, Jean Dagen montre, à propos de textes sur la poésie et le génie que « le rationalisme critique » de Fontenelle apparaît « insuffisant et même inexcusable » aux yeux de Vauvenargues, contempteur « à demi avoué de la modernité ». Une traduction d'un chapitre approfondi de l'ouvrage de Carlo Borghero sur « la certitude et l'histoire » clôt heureusement le volume, ainsi qu'un document présenté par Alain Mothu : un hommage en vers à Fontenelle (1751).

Anne DENEYS-TUNNEY

Revue germanique internationale, n° 4 « Esthétiques de l'*Aufklärung* » présentation Stéfanie BUCHENAU, Elisabeth DÉCULTOT, Paris, CNRS Éditions, 2006, 210 p.

L'ambition de ce numéro est de restituer les intentions des premières doctrines esthétiques de l'*Aufklärung*. Les 14 articles qui étudient ce mouvement de pensée qui conduit à l'invention de l'esthétique font appel à des auteurs qui appartiennent à l'Académie de Berlin du côté de Wolff et de Forney et situent la problématique dans l'école wolffienne. De nombreux auteurs sont abordés (Wolff, Sulzer, Mendelssohn, Kant, Leibniz, Baumgarten, Meier, Lessing, Schiller, Reiser) avec leur hétérogénéité et leurs querelles dans le but de transformer leurs déficiences en originalité. Ce numéro à l'édition soignée lance peut-être un débat que le pluriel du mot « esthétiques » marquait dès le titre. Le pluriel annonce aussi l'étendue de ce mouvement de pensée, sans doute un des plus

vastes et des plus fondamentaux de la philosophie après la métaphysique. Le travail commencé dans ce numéro est donc immense et les auteurs le savent qui, d'article en article, tous de grande tenue, s'efforcent de faire resurgir les soubassements philosophiques et de convaincre les lecteurs par une restitution fidèle du contexte historico-philosophique.

Martine GROULT

Studies in Eighteenth-Century Culture, Vol. 35, Edited by Jeffrey S. RAVEL and Linda ZIONKOWSKI, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2006, XII-314 p.

Ce volume publié par la Société américaine d'études sur le 18^e siècle (ASECS) comprend une présentation, une table ronde, et onze articles divers, ainsi que des informations sur la Société, et un index des noms et des notions. Le « Women's Caucus » a célébré lors de son trentenaire les recherches et la présence de Madelyn Gutwirth, staélienne émérite, dont les travaux axés sur les femmes écrivains influencent aussi bien les historien(ne)s que les littéraires, et qui continuent d'être porteurs. On notera que sur dix-neuf signataires dans ce volume, quatorze sont des femmes. Les « Varia », très divers, se signalent par un constant croisement des disciplines. Ainsi M. Blackwell, « The People Things Make » — les gens que les choses font — réinterrogeant Locke sur l'individuation, question philosophique, fait intervenir des contes sur la transmigration ; D. Bobker croise les voyages imaginaires de Sterne et l'histoire vraie des cochés et carrosses ; E. Malenas, testant l'idéologie du journal de Matthew Lewis, propriétaire honteux de 413 esclaves, observe les étranges collages génériques révélateurs de son angoisse. L'écart entre les champs s'élargit avec D. Edelstein, qui explore le mythe d'une Atlantide hyperboréenne lancée par Bailly à l'aune du racismisme des nazis antisémites. V. Smith examine le fruit de l'arbre à pain dans sa matérialité et sa symbolique : finalement « plus Derridien que diététique ». F. Easton compare les comptes rendus journalistiques étonnamment nombreux de femmes déguisées en hommes dans la presse anglaise de 1731 à 1830, D. Dugaw et A. Powell les poèmes anglais et espagnols à consonance lesbienne de l'âge baroque... Notons enfin (on ne peut nommer tout le monde) une analyse très fine du *Tableau de Paris* et du *Nouveau Paris* de Mercier par J. Stalnaker : Paris dans l'espace et Paris dans le temps ? Et R. Hanley qui montre qu'Adam Smith serait aussi rousseauiste quand il empêche la création d'une salle de théâtre à Glasgow que quand il fait l'éloge du spectacle.

Martine DE ROUGEMONT

T. L. *Travaux de littérature*, vol. XIX, publiés par l'A.D.I.R.E.L., « L'écrivain et ses institutions », sous la direction de Roger MARCHAL, Genève, Droz, 2006, 500 p.

Pas moins de trente articles se partagent les deux parties de ce numéro. La première partie traite des institutions et prix littéraires au fil des siècles, la deuxième de l'Académie française du 18^e s. à nos jours. L'étendue du thème appelait une variété de sujets. Mais tous les problèmes de protection, de légitimation et même de séduction de l'écrivain avec les institutions sont abordés de la cour médiévale à l'Académie française à la veille du 21^e s. (M. Druon). Le 18^e s. est à l'honneur avec l'Ordre de Malte (C. Depasquale), Fontenelle (F. Moureau) et d'Alembert (R. Marchal), Voltaire (P. Menissier), Suard (E. Francalanza) ou Lemierre (F. Marchal-Ninosque). Un index et les nouvelles de l'A.D.I.R.E.L. (site www.adirel.com) terminent cet intéressant numéro.

Martine GROULT

ÉDITIONS DE TEXTES

Jean Le Rond D'ALEMBERT, *Œuvres complètes*. Série I : « Traités et mémoires mathématiques, 1736-1756 », Vol. 7, *Précession et Nutation 1749 — 1752*, Ouvrage publié sous la direction de Michelle CHAPRONT-TOUZÉ et Jean SOUCHAY, Paris, CNRS Éditions, 2006, 495 p. 24,8 x 17,5 cm.

Ce deuxième volume — le premier est paru en 2002 (*DHS* 36, p. 594) — des œuvres complètes confirme la qualité de l'édition scientifique. Il est dû également à M. Chapront-Touzé à qui s'est associé J. Souchay. Ces deux chercheurs de l'Observatoire de Paris, spécialistes en mécanique céleste offrent au public une introduction générale de 113 pages remarquable de simplicité et de synthèse sur ce qui constitue, il faut bien le dire, la réflexion fondamentale de d'Alembert à partir de laquelle se comprend toute son œuvre philosophique. Ce n'est pas un hasard si d'Alembert écrit à Voltaire sa satisfaction (ce qui ne lui ressemblait pas) pour son article FIGURE DE LA TERRE dans l'*Encyclopédie*. C'est que cette question constitue la base de sa philosophie. C'est pourquoi dans cette édition des *Œuvres complètes* au CNRS cette introduction est importante et les auteurs ont eu raison de la soigner. Elle est constituée de seize paragraphes voire chapitres qui tout d'abord exposent la question de la précession des équinoxes avant d'Alembert (Hipparque dont les travaux sont rapportés par Ptolémée), Kepler, Newton. Après l'hypothèse selon laquelle d'Alembert aurait entendu par « nutation » le terme découvert par Bradley les auteurs conviennent que cela ne peut être le cas et concluent avec juste raison que d'Alembert a préféré ignorer Newton que le critiquer à nouveau. Nous avons en effet souligné dans *D'Alembert et la mécanique de la vérité* les oppositions fortes de d'Alembert envers Newton (p. 151 sqq.). Ce que la philosophie nous a dévoilé contient des références dans le comportement mathématique qui sont ici mises en évidence. Ce comportement est analysé par les auteurs avec beaucoup de soin. La mécanique céleste n'est pas l'astronomie et ils expliquent toujours sur quel terrain exact d'Alembert se situe pour suivre tel ou tel autre savant comme Le Monnier, Louville, Bradley, Bernoulli, Bouguer, Maupertuis etc. Les §§ 5 et 6 abordent les premiers travaux de d'Alembert en mécanique céleste, la crise de la théorie newtonienne (1747-1749) et la genèse du Traité de 1749 (nom donné par les auteurs aux *Recherches sur la précession*) ici réédité. Le § 7 explicite le « principe de d'Alembert » dont l'application se ramène à un problème de statique (p. 53) lorsqu'on le résout d'une manière déjà utilisée par Varignon. L'autre liaison de d'Alembert avec Varignon est celle de son professeur de mathématiques au Collège des quatre Nations, à savoir le professeur Caron qui succéda à Varignon. D'Alembert déclara qu'il enseignait avec clarté et précision. Ceci n'est pas rappelé ici car cette introduction ne fait référence qu'aux textes mathématiques. Ainsi les §§ suivants explorent le système des axes de la terre, les équations différentielles, l'astronomie, la figure de la terre, les erreurs de Newton, toujours par rapport au « Traité de 1749 ». Les derniers §§ étudient l'introduction des *Recherches sur la précession des équinoxes*, (toujours nommées Traité), sa conclusion puis l'histoire de sa publication, le début de la controverse avec Euler et les prolongements de ces recherches avec Lagrange puis Laplace qui doit être considéré comme le vrai successeur de d'Alembert ainsi que l'a magistralement démontré Roger Hahn dans *Le Système du monde. Pierre Simon Laplace. Un itinéraire dans la science* (Gallimard, 2004, ouvrage qui aurait pu être signalé par les auteurs). Suit l'édition des *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre dans le système newtonien*, dont on peut regretter que le titre ne soit pas sur la première page. Il reste un texte de mathématique dont seule l'introduction est retenue par les philosophes et bien connue puisque son début sera repris de

nombreuse fois par d'Alembert (dans le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* notamment et, on le sait d'Alembert a pratiqué le copier-coller avant l'heure). La note sur les systèmes est un peu rapide, même si le sujet est vaste elle aurait mérité moins de banalités. Enfin pour être complet dans leur présentation scientifique, les auteurs ajoutent les *Observations sur quelques mémoires, imprimés dans le volume de l'Académie 1749* de d'Alembert datant de 1752 en réaction à un mémoire d'Euler de 1751. En annexes, des rapports, des extraits de correspondance, un glossaire, une bibliographie et des index terminent ce beau volume.

Martine GROULT

Jean-Christine Soulas D'ALLAINVAL, *L'École des bourgeois suivi* [sic] de *L'Embaras des richesses*, édition présentée et établie par Martial POIRSON, Montpellier, Espaces 34 (Coll. « Espace Théâtre »), 2006, 188 p.

L'entrepreneante collection du dynamique éditeur de Montpellier nous propose cette fois-ci de redécouvrir deux comédies de d'Allainval, exemple assez typique de ces forçats du théâtre contraints par la nécessité à une productivité exagérée, qu'ils devaient même accompagner, pour survivre de divers travaux de librairie plus ou moins honorables... Beaucoup de gens, sans doute, ont eu entre les mains, sans même le savoir, le résultat des veilles du pauvre dramaturge ici ressuscité : il a eu part, paraît-il, à la *Connaissance de la mythologie*, dite du Père Rigor — cela ne s'invente pas ! —, qui fut un best-seller, au moins, pendant toute la seconde moitié du 18^e siècle. C'est bien cet état de « pauvre diable » de la littérature qui intéresse M. Poirson, dans son intéressante présentation : dans la lignée de ses travaux antérieurs sur *Comédie et économie* — on attend la publication de sa thèse avec intérêt —, après avoir présenté le peu qu'on sait de l'existence de d'Allainval, il propose de lire les deux pièces comme « un gisement d'idées *sur*, mais aussi *en réponse* à l'économie » (p. 20), en ce sens qu'elles s'interrogent sur l'intérêt individuel, le bonheur matériel, les inégalités et la « mobilité » sociales. Il montre très bien que les deux ouvrages, fort différents car l'un est une comédie de mœurs destinée au Théâtre-Français et l'autre une comédie mythologique à épisodes destinée au Théâtre-Italien, se rejoignent en ce qu'ils décrivent l'ascension de la bourgeoisie. Une publication utile et élégante (malgré quelques coquilles ou inadvertances : l'h d'hiatus n'est pas aspirée, p. 14), à laquelle on fera toutefois un léger reproche : sans doute pour être concis et démonstratif, le style de Martial Poirson est parfois un peu rude et jargonnant, ce qui risque de décourager quelques lecteurs, qui auraient bien tort, les pièces — surtout la pièce italienne, moins galvaudée que l'autre qui figure dans la plupart des *Répertoires* — étant fort drôles. Le travail éditorial, lui, est au-dessus de tout soupçon, avec une annotation discrète mais suffisante.

Jean-Noël PASCAL

Élisabeth BADINTER, *M^{me} Du Châtelet, M^{me} d'Epinau, ou l'ambition féminine au 18^e siècle*, Paris, Flammarion, 2006, 491 p.

Il convient de saluer l'édition remaniée du livre classique de 1983. L'actualité d'Émilie, comme on sait, s'est aussi concrétisée par un grand colloque, tenu sur le site Tolbiac, où l'auteur a d'ailleurs prononcé une conférence. C'est avec plaisir qu'on suit le parcours actualisé d'une intellectuelle exemplaire, en attendant la publication des actes du colloque. Ce livre s'attache à réfléchir aux résistances socio-culturelles opposées au désir *féminin* de distinction.

Florence LOTTERIE

BELLIN DE LA LIBORLIÈRE, *La Nuit anglaise. Roman gothique*, préface de Maurice LÉVY, Toulouse, Anacharsis Editions, 2006, 2007 p.

Maurice Lévy qui consacra naguère un excellent ouvrage au *Roman gothique anglais* (réédité chez Albin Michel en 1995) préface le deuxième roman de Bellin

de La Liborlière, publié en 1799, à une époque où la France raffole des traductions de romans noirs venus d'Angleterre. Ce roman est une parodie du genre. Il est construit comme une mosaïque de citations tirées des œuvres des maîtres, *Les Mystères d'Udolphe* et *Le Tombeau* d'Ann Radcliffe ou *Le Moine* de Matthew Gregory Lewis. Bellin de La Liborlière pratique d'ailleurs l'autodérision puisqu'il se parodie lui-même en utilisant plusieurs passages de son premier roman, *Célestine ou Les Epoux sans l'être* paru l'année précédente, authentique roman noir contant les amours contrariées et la mort d'un jeune noble émigré. Le héros de *La Nuit anglaise*, M.Dabaud, est un bourgeois enrichi par la Révolution. Entiché de romans noirs, il se met à vivre malgré lui diverses aventures ressemblant à celles que l'on trouve dans ses livres favoris : apparitions de spectres, lourdes portes se refermant sur lui, décors médiévaux, tombeaux etc. Il s'agit en réalité d'une série de mises en scène fantasmagoriques préparées par son fils Roger et quelques complices, dans le but de l'engager à accepter l'union de Roger avec l'élue de son cœur et, accessoirement, de l'encourager à renoncer à toutes ces lectures qui lui font perdre le sens commun. Maurice Lévy souligne, dans sa préface, que le roman noir, s'il est sans doute en phase avec les temps troublés de la Révolution comme le pensait le marquis de Sade, comporte aussi beaucoup d'éléments qui le rattachent aux valeurs chères à l'Ancien Régime. Cette analyse est juste, ne serait-ce qu'à cause des liens du genre gothique avec le renouveau médiéval et la glorification des valeurs chevaleresques. Nul doute que Dabaud, petit commerçant prétentieux et ridicule enrichi par la Révolution, ne soit un piètre héros pour Bellin de La Liborlière qui dut lui-même fuir la France en 1791 à cause de sa naissance aristocratique. En ce qui concerne le jeu parodique et le talent littéraire, on peut cependant préférer et relire avec plaisir *Northanger Abbey* de Jane Austen, écrit en 1798.

Lise ANDRIES

Nicolas-Antoine BOULLANGER, *Œuvres complètes*, Tome II, « *Anecdotes physiques de l'histoire de la nature* » avec la « *Nouvelle Mappemonde* » et le « *Mémoire sur une nouvelle mappemonde* », édition critique établie et commentée par Pierre BOUTIN, Paris, Honoré Champion, 2006, 596 p.

Chercheur confirmé par la soutenance d'une HDR sur Boullanger et bien connu des historiens des sciences pour son ouvrage sur Jean-Théophile Desaguliers (*DHS* n° 32, p. 681), P. Boutin consacre ses travaux à des aspects ou à des textes 'connus' mais restés ignorés. Tout dix-huitiémiste connaît Boullanger mais ne met qu'un seul « l » à son nom et sait que ses écrits sont introuvables. Il convient dans un premier temps de remercier P. Boutin de nous donner enfin accès aux textes rares de Boullanger. Trois volumes sont attendus et, comme toute publication d'œuvres complètes, celle-ci ne commence pas par le tome I, mais par le II ... Dans un deuxième temps, il faut saluer la longue introduction de 100 pages extrêmement détaillée et instructive avec une note 4 (p. 9-13) qui fournit le détail de la recherche ; elle est très précieuse. Ce qui retient l'attention de P. Boutin c'est comment un auteur utilise un sujet — l'histoire de la nature pour Boullanger ou Newton chez Desaguliers — pour en faire une ligne de conduite universelle, autrement dit une politique ou une science et non une morale. Boutin explicite comment Boullanger, dont les grands articles de l'*Encyclopédie* — DÉLUGE, ÉCONOMIE POLITIQUE etc — sont largement utilisés, raisonne uniquement sur les faits pour faire de l'histoire de la Terre et de la nature une 'science nouvelle' qui expliquerait le mécanisme des enchaînements. En exposant avec preuve à l'appui l'esprit encyclopédiste de Boullanger, P. Boutin s'oppose aux interprétations anciennes (P. Sadrin) et insiste dans des pages passionnantes (26-34 sqq.) sur la notion de 'fait' comme ouverture à une philosophie scientifique dans laquelle le 'fait' conserve des 'qualités sensibles'. L'ingénieur des Ponts et

Chaussée appartient à ces Diderot et d'Alembert qui, mis ensemble, laissent pressentir l'arrivée de l'épistémologie et de la phénoménologie. Les éléments de la naissance de ces disciplines sont là. Dans le grand texte des *Anecdotes physiques* Boullanger cible sans relâche les faits constants et sensibles. Il expose aussi les mouvements de la nature qui ne sont que des cataclysmes avec beaucoup plus de raison que de nos jours. Enfin outre les notes toujours justes, les détails de l'édition par rapport au manuscrit, la bibliographie et les index, il faut retenir le glossaire qui définit les termes à partir des dictionnaires de l'époque de Boullanger ainsi que les cartes de Cassini (p.532-560) dont on aurait aimé que l'éditeur les reproduise avec la même qualité que la « Nouvelle Mappemonde dédiée au progrès de nos connaissances » qui accompagne les deux textes sur la *Mappemonde*. En revanche la qualité scientifique est maintenue tout au long de cette édition de textes remarquable et qui sera profitable autant aux philosophes qu'aux historiens des sciences.

Martine GROULT

BUFFON, *De l'Homme*, présentation par Michèle DUCHET, postface de Claude BLANCKAERT, Paris, L'Harmattan (Coll. « Histoire des Sciences Humaines »), 2006, 470 p.

Cette réédition, très soignée — ce qui n'est pas toujours le cas chez cet éditeur —, est celle d'un grand classique qu'il fallait faire pour 2007, l'année du 3^e centenaire de la naissance de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Le qualificatif de grand classique s'adresse autant, sinon plus, à la présentatrice qu'à l'auteur. Le texte correspond à l'*Histoire naturelle de l'homme* publié chez F. Maspéro en 1971 qui reproduisait l'édition Pourrat frères, tomes VIII et IX (1833-1834). Il y a donc le texte intégral de Buffon de 1749 avec les additions successives faites par lui mais pas les *Tables* de Deparcieux ni le mémoire des *Momies* qui revient en fait à d'Aubenton et non à Buffon et la préface de 1971 de M. Duchet qui a marqué l'anthropologie et dont le livre *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* venait de sortir (*DHS* 38, p. 649). La postface de Cl. Blanckaert traite de « Notre immortel naturaliste » : Buffon, la science de l'homme et l'écriture de l'histoire » et a fait l'objet d'une conférence donnée à l'AG de la SFEDS en 2006. En 1971 cette préface au texte de Buffon remettait en question d'une part les Lumières et, d'autre part, l'interprétation sectaire de M. Foucault. M. Duchet s'attache à définir l'anthropologie à partir des textes, l'*Encyclopédie* d'abord où l'anthropologie désigne l'anatomie et l'étude du corps humain, puis le *Rêve de d'Alembert* et les évolutions de sens dans les textes de Buffon. L'auteur pose alors la question de savoir à quoi correspond exactement « l'éminente dignité de l'homme » affirmé ici par Buffon et rappelle que Jacques Roger avait déjà précisé que rien chez Buffon n'était ingénue. L'idée buffonienne engendre celle de modèle et l'ordre, sur lequel Buffon construit une anthropologie, intègre l'ambiguïté d'une race supérieure. Cet aspect a contribué, selon M. Duchet, à la bonne conscience des colonisateurs. Son but n'est pas d'accuser mais de comprendre comment d'une histoire de l'homme est née une nouvelle science — l'anthropologie —, ce qui dépasse les idées de mutation et de classement et vise moins une nouvelle définition de l'histoire que la formation de la réflexion politique à partir de la science. Dans la postface, Cl. Blanckaert s'intéresse judicieusement aux hypothèses de Buffon et au cadre qu'il a mis en place de l'interaction, plus que des rapports, des milieux et des hommes. On connaît la suite, les complexités et les utilisations perverses de l'idée de race. La réédition de ce texte permet d'en rappeler les origines et leur vrai sens.

Martine GROULT

Candide ou l'optimisme, seconde partie (1760), éd. Édouard LANGILLE, Exeter, University of Exeter Press, 2003, 92 p.

Cette suite apocryphe de *Candide*, toujours donnée comme « traduite de l'allemand de M^r le docteur Ralph », paraît en 1760 ; elle est attribuée avec quelques bonnes raisons tantôt à de Thorel de Campigneulles (par Grimm, à tort), tantôt, en particulier du fait de la présence de trois attaques contre Fréron, à Voltaire lui-même (qui proteste et dément à juste titre), tantôt à Henri-Joseph Du Laurens, admirateur et émule de Voltaire et bientôt auteur avéré du roman philosophique parodique *Imirce ou la fille de la nature* (1765) ainsi que du sulfureux *Compère Mathieu* (1766). Le texte est suivi d'un abondant appareil de notes explicatives développées et utiles, rédigées par Édouard Langille et Gillian Pink (p. 51-78). Ce récit est représentatif de la fécondité des productions de veine pseudo-voltairienne. L'initiative de sa réédition est bienvenue ; on regrettera toutefois que les auteurs omettent de mentionner que Pierre Malandain avait déjà rendu ce texte accessible en le publiant à la suite de son édition de *Candide* chez Pocket en 1989.

Jacques BERCHTOLD

Duc DE CHOISEUL, *Mémoires du duc de Choiseul*, préface et texte de liaison de Jean-Pierre GUICCIARDI, notes de Philippe BONNET, Paris, Mercure de France (Coll. « Le temps retrouvé »), 2005, 393 p.

Il s'agit de la reprise en format de poche, de l'édition de 1987 du Mercure de France. La jaquette modifiée est illustrée par un détail de l'œuvre de Jean-Baptiste Charpentier, *Louis-Jean Marie de Bourbon et sa fille*. Jean-Pierre Guicciardi avait reproduit l'édition de Fernand Calmettes, parue en 1904 chez Plon-Nourrit, en rectifiant les textes de transition lorsqu'ils étaient trop favorables à Choiseul. On connaît la qualité des éditions des mémoires que Jean-Paul Guicciardi a publiés dans la collection du Temps retrouvé. On peut attribuer à celle-ci les mêmes éloges.

Didier MASSEAU

Jean-Baptiste CLÉRY, *Journal relatant la captivité de Louis XVI, roi de France*. Saint-Pierre de Salerne, Gérard Montfort, 2006, 92 p.

Jean-Baptiste CLÉRY, *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple*, suivi de *Dernières heures de Louis XVI* par l'Abbé Edgeworth DE FIRMONT et de *Mémoire* écrit par MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE FRANCE. Édition présentée et annotée par Jacques BROSSE. Paris, Mercure de France (Coll. « Le Temps retrouvé »), 2006, 288 p.

Le Journal de Cléry, pour lequel l'historien préférera à l'élégante édition de Gérard Montfort, celle annotée du Mercure de France, commence avec l'attaque des Tuileries le 10 août 1792 et mène jusqu'à l'exécution du roi. Cléry, qui servit la famille royale jusqu'au 1^{er} mars 1793, n'était pas présent lors des ultimes entretiens du roi avec son confesseur, ni dans la charrette emmenant le condamné, d'où l'intérêt du témoignage de l'ecclésiastique. Le mémoire de Madame Royale, seule survivante du Temple, relate la captivité dans la tour jusqu'à la mort de son frère Louis XVII le 9 juin 1795. Nous avons trois récits qui veulent émouvoir sur le sort d'une famille irréprochable et qui, mais comment pourrait-il en être autrement, versent dans l'hagiographie et participent à la fabrication de martyrs. Louis XVI et Marie-Antoinette, tout à leurs enfants, subissent avec une résignation toute chrétienne, les gougeateries bien inutiles et la grossièreté de leurs gardiens et des municipaux. Le sort des enfants, 14 et 10 ans, ne peut laisser indifférent, plus encore l'entreprise de perversion du dauphin, jusqu'à lui faire porter les odieuses accusations que l'on sait contre sa mère et sa tante, révoltent les

consciences, plus encore que l'état de crasse dans lequel il fut abandonné. L'appareil de notes, qui confronte les trois textes à des témoignages parallèles et venant souvent des autorités révolutionnaires, apporte la contextualisation indispensable.

Claude MICHAUD

Léger-Marie DESCHAMPS, *Correspondance générale*, établie à partir des Archives d'Argenson, avec les *Lettres sur l'esprit du siècle*, 1769 et *La Voix de la Raison contre la raison du temps*, 1770, Introduction, édition et annotation par Bernard DELHAUME, préface de Jacques D'HONDT, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des Correspondances, Mémoires et Journaux »), 2006, 1285 p.

Il faut saluer comme un événement majeur des recherches dix-huitiémistes la publication par B. Delhaume de cet imposant volume centré sur la correspondance de Léger-Marie Deschamps (né en 1716 et mort en 1774). C'est au même chercheur que l'on devait déjà la superbe publication en deux volumes des *Œuvres philosophiques* de Dom Deschamps chez Vrin en 1993, que ce nouveau livre vient heureusement compléter en publiant en annexe les deux écrits que Deschamps avait fait paraître de son vivant, et qui ne figuraient pas dans l'édition Vrin. Avec la création toute récente par B. Delhaume et Éric Puisais d'une *Société Internationale Dom Deschamps* (dont les informations sont disponibles sur le site <http://www.philosophie-chauvigny.org/>), tout est désormais en place pour que cet énorme philosophe du 18^e siècle puisse enfin trouver la place de tout premier ordre qu'il mérite dans l'histoire de la pensée moderne. Quiconque s'est penché avec un peu de sérieux sur les écrits de ce moine bénédictin, exhumé hier par Bronislaw Baczko et André Robinet, sait que, bien loin d'être le présomptueux illuminé de province qu'on a longtemps voulu voir en lui avec condescendance, Deschamps discute d'égal à égal avec les Robinet, Rousseau et Diderot (auquel il donne au passage une leçon d'athéisme), leur proposant un système aussi conceptuellement puissant qu'incroyablement ambitieux. Le grand intérêt que l'on prend à la lecture de cette édition de la correspondance d'un philosophe de cette envergure est au moins d'une triple nature. D'une part, bien entendu, on voit le penseur penser au quotidien : les articulations principales de sa doctrine se trouvent ainsi éclairées de passages qui développent, complètent, enrichissent les textes déjà rassemblés dans ses *Œuvres philosophiques*. En dehors des lettres explicitement consacrées à des questions de doctrine, qui sont nombreuses, on peut par ailleurs resituer cet admirable effort de pensée au sein d'un parcours existentiel, qui met à jour toutes les contradictions d'une vie de penseur dans la seconde moitié du siècle. Ce sont ainsi une quinzaine d'années de la vie du philosophe que l'on peut suivre à partir de la correspondance avec Rousseau en 1761. Depuis les requêtes que le moine adresse à ses supérieurs, en passant par les tensions qui le tiraillent entre une volonté de publication et le besoin de protéger le « secret » qui met sa pensée à l'abri des poursuites de la police et de la censure, cet ensemble de lettres ballotté d'espoirs en désillusions permet de suivre au quotidien l'existence d'un moine-philosophe, jusqu'au récit de ses obstructions sexuelles, de sa maladie et de sa mort (dont sa doctrine nous explique heureusement qu'elle est toute relative, comme en témoigne d'ailleurs son actuel *revival*). Sur ce plan existentiel, cette correspondance est tout entière axée sur une amitié extraordinaire entre Dom Deschamps, comme l'appellent souvent ses amis, et le marquis de Voyer d'Argenson (fils du ministre d'Argenson) — les deux hommes partageant une complicité et un respect mutuel qui n'ont guère à envier à ce qui unissait Montaigne et La Boétie. Si la plupart des échanges de Deschamps passent par son ami et protecteur, on découvre aussi tout un (petit) réseau de disciples qui l'aident (sans grand succès) à diffuser sa pensée et à convertir les cerveaux à cette Secte des Voyants sur laquelle ils comptaient

pour (finir d') éclairer les (demi-) Lumières qui les entouraient. Au-delà même de la vie et de la pensée de Dom Deschamps, cette correspondance passionnera enfin tout historien qui s'intéresse à la vie intellectuelle des si riches années 1760-1780. Cette correspondance est en effet « générale » en ce qu'elle ne se borne nullement aux seules lettres écrites ou reçues par le « protométaphysicien » : son imposant volume tient à ce qu'elle rassemble le gros dossier des lettres que s'échangeaient entre eux les amis de Dom Deschamps et du marquis de Voyer réunis autour du château des Ormes, à commencer par les très belles lettres que la marquise de Voyer adresse à son mari (lettres qui font actuellement l'objet d'un travail scientifique de Sophie Delhaume). Ce sont ainsi tous les grands événements de la période qui se voient commentés entre amis, depuis le supplice de Damiens, au succès de la physiocratie en passant par la querelle Hume-Rousseau. Le livre comprend encore 150 pages de documents annexes qui vont de poésies autographes (obscènes) à une biographie du comte d'Argenson et à divers mémoires officiels du marquis de Voyer sur les Haras — le tout annoté de façon aussi efficace que discrète, systématisé par un riche index, et doté de quelques illustrations.

Yves CITTON

Louise FUSIL, *Souvenirs d'une actrice*, édition critique par Valérie ANDRÉ, Paris, Honoré Champion (Coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux »), 2006, 432 p.

Les souvenirs de Louise Fusil sont pleins de failles, d'anachronismes, de légèretés ; mais ils sont authentiques. Née Fleury, sans doute en 1773 ou 74, fille et petite-fille d'acteurs, épouse de l'acteur Fusil, elle fait à partir de 1788 une carrière peu éclatante de comédienne et de chanteuse, marquée par une circulation constante entre Paris, les provinces et l'étranger. Elle publie ses mémoires en 1841, en donne en 1846 en feuillets quelques chapitres supplémentaires repris dans ce volume, et meurt en 1848. Le premier grand moment de son livre, ce sont les chapitres sur Paris pendant la Révolution : fréquentations mondaines, expériences théâtrales, amitiés (notamment avec Julie Talma), montée de la violence et de la peur ; son mari joue avec Talma au Théâtre de la République, elle chante par-ci par-là, dans les théâtres, les fêtes, les salons... c'est un feu roulant d'anecdotes et d'évocations théâtrales et historiques. Quand son mari, qui a servi en Italie, revient au théâtre à Paris en 1805/1806, elle part pour la Russie : nouveau point culminant, l'incendie de Moscou et la retraite de Russie. Beaucoup de sensibilité, des descriptions remarquables, beaucoup de bavardage et d'approximations : un drôle de livre, à lire. L'introduction et l'annotation tentent de compléter et de rectifier ; chaque lecteur, à partir de ses connaissances personnelles, complètera ou rectifiera encore. Mis à part quelques coquilles, ou des lacunes dans l'index, la publication est tout à fait utile et amusante.

Martine DE ROUGEMONT

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome I (1753-1754), tome II (1755), sous la direction d'Ulla KÖLVING, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2006, 400 p. et 308 p., 18,5 x 26,5 cm.

Cette réédition tant attendue et si nécessaire vient de commencer. Elle ne fait pas que remplacer l'édition de Tourneux (1877-1882) puisqu'elle en corrige les erreurs et les lacunes en prenant notamment en compte les manuscrits et leurs variantes. Il s'agit donc d'une nouvelle édition critique sur papier mais aussi sous forme électronique avec d'une part le texte de Grimm et, d'autre part, les écrits insérés dans les livraisons de la *Correspondance littéraire*. La publication, entreprise audacieuse de ce monument de savoir, pour reprendre les termes de Roland Mortier qui signe une très belle préface au tome I, est annoncée avec

une vingtaine de volumes, sans date finale de publication. Rappelons que l'édition Tourneux annonçait « environ 10 vol. in-8° cavalier » et qu'il y eut 16 vol.... Il faut aussi remarquer que l'édition Tourneux fournissait le titre complet de *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal et Meister etc.* R. Mortier souligne à juste titre qu'il s'agit d'une œuvre collective, ce que cette réédition pourrait avoir éclipsé dans son titre. Le tome I établi avec la collaboration de Jean de Booy et Christophe Frank, comporte une introduction générale qui rapporte l'historique de la *Correspondance*, les noms des correspondants, les éditions (Buisson, Taschereau, Tourneux) et leur cote, les manuscrits et les principes de l'édition. Le tome II consiste dans une édition critique due à Robert Grandroute. Une introduction de vingt pages retrace les événements de cette année 1755, le contexte politique, le désastre de Lisbonne, l'actualité littéraire, les beaux-arts et les activités de la presse. On regrettera que si la reproduction du texte suit l'orthographe des noms propres de l'époque et donc respecte leur indexation lexicographique, les notes critiques en revanche suivent la mode actuelle qui met un « D » majuscule à d'Alembert et donc le fait passer de la lettre « A » la lettre « D ». Les autres noms à particules ont été respectés. On aimerait bien une explication. En dehors de ce manque de rigueur, les notes constituent un apport scientifique considérable qui explique et identifie tout ce à quoi Grimm fait allusion. Les deux premiers volumes sont une grande réussite et cette courageuse entreprise constitue une des plus importantes rééditions de notre siècle.

Martine GROULT

Claude Adrien HELVÉTIUS, *Réflexions sur l'homme & autres textes*, Texte établi par Jean-Pierre JACKSON, [Checy (Loiret)], coda, 2006, 214 p.

Ce récent recueil publié par les éditions coda est une aberration éditoriale : on ne sait d'où sortent les *Réflexions sur l'homme*, et la plupart des « autres textes » est également apocryphe ! Seules les *Notes de la main d'Helvétius*, publiées pour la première fois par A. Keim en 1907 et jamais rééditées depuis, méritent d'être retenues.

Gerhardt STENGER

Huguette KRIEF, *La Sapho des Lumières*, anthologie, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Coll. « Lire le dix-huitième Siècle »), 2006, 147 p.

Pour nous présenter cette anthologie de la « Sapho des Lumières » — de Gacon à M^{me} de Staël — et nous permettre de comprendre ce « mythe littéraire légué par l'Antiquité » (p. 26), H. Krief remonte légitimement assez loin dans le siècle précédent, jusqu'au *Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry. Dans une introduction solidement documentée — il y manque tout de même Boileau, l'insensible Boileau, qui a somptueusement versifié l'« Ode à une Lesbienne » —, elle montre comment le travail des érudits et traducteurs qui, depuis M^{me} Dacier et Bayle, se sont efforcés de reconstituer la figure de la véritable Sapho historique, n'est jamais vraiment parvenu à tracer le départ entre légende et vérité, notamment en ce qui concerne les amours complaisamment prêtées, depuis Horace et Ovide au moins, à cette « première femme écrivain » (p. 9) dont il reste si peu d'ouvrages. Elle explique comment les perspectives mêlées d'une lecture du mythe susceptible de nourrir un discours « féministe » sur l'amour « au féminin » — cas de M^{lle} de Scudéry — et d'une interprétation « démythifiante », souvent pliées aux nouvelles mœurs galantes et mondaines, loin d'éclaircir la compréhension de la figure de Sapho, l'ont rendue plus complexe et plus riche, qu'elle soit utilisée superficiellement comme une sorte d'emblème laudatif commode pour désigner romancières, poétesses et artistes ou, plus profondément, interrogée comme une peinture du lien mystérieux entre génie poétique et passion brûlante, voire même considérée

comme l'incarnation de la poésie de la Grèce antique. Elle signale sa présence dans tous les genres littéraires : poésie (de traduction ou d'invention), théâtre lyrique, roman (et même fiction pédagogique en forme de récit de voyage : *Anacharsis* ou *Anténor*). Elle analyse avec beaucoup de pertinence les inflexions, cette fois-ci vraiment féministes (donc plus de guillemets...), que le mythe prend à l'approche de la Révolution puis au tout début du 19^e siècle, consacrant notamment une page lumineuse à montrer comment la *Sapho* de M^{me} de Staël permet de toucher « la tension profonde entre féminité et génie, entre liberté et nécessité » (p. 24). Les textes réunis à la suite de l'introduction (dix auteurs seulement sont représentés, dont Gacon, Pesselier et Moutonnet de Clairfons, sur lesquels des notices eussent sans doute été utiles à quelques lecteurs) permettent de vérifier la validité du propos liminaire, chacun illustrant un aspect de celui-ci. Satisfait de pouvoir lire *in extenso* l'ouvrage de M^{me} de Staël, on s'interrogera cependant sur la nécessité de donner tant de place à l'abbé Barthélémy ou à Étienne de Lantier, alors qu'on eût aimé que, malgré les contingences techniques et le souci très légitime de ne pas gonfler exagérément le volume, un espace beaucoup plus large fût accordé aux poètes — Sapho est tout de même « la dixième Muse » — qui, en dépit de beaucoup de publications récentes autour de Sapho, sont encore condamnés à l'obscurité des bibliothèques : on aurait pu, sans doute, dans l'espace ainsi gagné, reproduire l'héroïde de Blin de Sainmore, dont il est judicieusement parlé dans l'introduction, et partir en quête des traductions et adaptations innombrables, parmi lesquelles se rencontrent forcément des perles, qui eussent rendu peut-être plus sensible — moins strictement intellectuel — notre plaisir, qui est déjà immense.

Jean-Noël PASCAL

Ernest LAPEYRE, *Les Insurrections du Lot en 1790*, Nîmes, Lacour Éditeur, 2004, 147 p.

Cet ouvrage est la réimpression d'un document publié pour la première fois en 1892 à Cahors. Rédigé par le Conseiller de Préfecture de la Dordogne, il se présente comme un ensemble de « documents inédits », susceptible d'éclairer l'insurrection qui a éclaté dans le district de Gourdon en 1790. L'auteur se situe, de façon originale, à mi-chemin entre l'historiographie locale et le relais d'archives familiales, les deux sources convergeant vers les « annales de notre grande Révolution ». Le cadre de cette étude documentaire, qui produit lettres et documents officiels, est d'emblée suffisamment original pour mériter l'attention de l'historien. L'auteur est attentif en particulier à suggérer le climat insurrectionnel qu'il adosse en permanence à l'agitation ou à la fermentation passionnelle des esprits. Le recueil produit en outre sur ses dernières pages le catalogue des publications de l'éditeur de 1892 qui constitue pour l'historien une deuxième documentation sur le plan local.

Françoise BADELON

Antoine-Marin LE MIERRE, *Théâtre*, éd. critique par France MARCHAL-NINOSQUE, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'âge des Lumières »), 2006, 463 p.

Sur les six pièces reproduites dans ce volume, trois avaient déjà connu, assez récemment, les honneurs de l'édition moderne : *La Veuve du Malabar* dans le *Théâtre du 18^e siècle* (NRF-La Pléiade, 1978), par les soins de Jacques Truchet, *Guillaume Tell* aux P.U. de Rennes (2005), par Renaud Bret-Vitot, *Hypermnestre* dans *Les Noces sanglantes*, données aux P.U. de Perpignan (1999) par Jean-Noël Pascal. Deux de ces publications (*La Veuve* et *Guillaume*) étaient des éditions critiques, la troisième un dossier pédagogique destiné à permettre la confrontation du traitement d'un même sujet, de 1644 à 1758, par Gombauld, Abeille, Riupeirous et Le Mierre. On se réjouira donc de voir *Idoménée*, *Artaxerce*

et *Barnevelt* venir augmenter le corpus accessible et *Hypermnestre* connaître à son tour l'honneur de l'édition critique. C'est cependant sur ce point que le bât blessé un peu : peut-on vraiment nommer « critique » une publication dont les textes sont établis sur l'édition des *œuvres* de Le Mierre procurée en 1810 par René Perin, longtemps après la disparition du dramaturge, ce qui conduit bizarrement France Marchal à donner le statut de variantes aux leçons des éditions parues du vivant de l'auteur — dont aucun inventaire systématique n'est esquissé — et, parfois, sous son contrôle direct ? Cela dit, les relevés sont scrupuleux, les annotations souvent éclairantes (avec une insistance parfois exagérée sur la teneur « philosophique » des textes), la description en introduction de la carrière de l'écrivain finement problématisée et deux versions de *Barnevelt* sont données à lire, le tout dans une présentation élégante — malgré quelques coquilles parfois fâcheuses : Marmontel, par exemple, n'a pas écrit (p. 19) d'*Aristodème*, mais un *Aristomène* — et en orthographe moderne, avec d'utiles précisions sur les sources d'inspiration du dramaturge. On s'étonnera cependant de quelques jugements un peu surprenants, comme l'étrange comparaison du premier *Le Mierre* avec Chateaubrun, et surtout d'une relative désinvolture envers les contributions des éditeurs modernes antérieurs : s'il est tout à fait possible que France Marchal ait effectué son travail éditorial avant la parution du remarquable *Guillaume Tell* de Renaud Bret-Vitoz (début 2005) et avant la réjouissante publication de *La Veuve de Cancale*, petite sœur délurée de *La Veuve du Malabar*, par Martine de Rougemont (Parisau, *Parodies*, éd. Espaces 34, 2004), on se fût attendu à ce que Jacques Truchet — un pionnier dont la contribution inspire toujours le même respect — bénéficiât, au moins, de quelques mentions.

Jean-Noël PASCAL

Monaldo LÉOPARDI, *Mémoires*, traduction Monique BACCILLE, Paris, Laurence Peter Éditions, 2005, 222 p.

En de courts chapitres, le père du célèbre Giacomo (très curieusement absent de cette *Autobiografia* pudique composée vers 1824) retrace les principales étapes de sa jeunesse et de sa maturité, au cours de laquelle il organisa la défense héroïque et rusée de Recanati (sur les terres papales) face à l'invasion française. Le point de vue est celui d'un aristocrate conservateur cultivant la nostalgie de la grandeur passée de sa famille et de sa caste, d'un temps où l'on se souciait encore de *distinction*. On retiendra aussi des développements favorables à l'enseignement du latin contre les projets ridicules de « langue universelle » ou l'esquisse de la figure pittoresque et romantique de La Hoz, général napoléonien repassé dans le camp des insurgés. Quant à l'intérêt littéraire de ces courts *Mémoires*, il se concentre peut-être dans les toutes premières pages rassemblant les souvenirs minuscules conservés d'un père, mort quand Leopardi (père) n'avait que quatre ans.

Jean-Christophe ABRAMOVIČI

LESSING, *Nathan le Sage*, édition et traduction de Dominique LURCEL, Paris, Gallimard (Coll. « folio théâtre »), 2006, 223 p.

D. Lurcel a traduit pour la scène cette pièce admirable de 1779, qu'il a découverte en 1987 lors de sa création française par Bernard Sobel, et qu'il a lui-même montée deux fois depuis lors. Il y a donc une relation personnelle entre l'éditeur-traducteur-metteur en scène et l'œuvre ; d'où un ensemble de préface et dossier foisonnant, très documenté, et très chaleureux : très pédagogique. Au 18^e siècle, on jouait le *Mahomet* de Voltaire, et *Nathan le Sage* était à peu près interdit (trois représentations à Berlin en 1783, une à Weimar en 1801 !); à la fin du 20^e s. et au 21^e s., on ne peut plus jouer Voltaire, et la pièce de Lessing a été montée plus de 200 fois en Allemagne depuis 1945. C'est que

tout le monde y est tolérant, les juifs, les musulmans et même quelques chrétiens ; et finalement c'est une belle et bonne action que cette pièce, en plus d'être un bijou dramaturgique. La traduction, comme celle de François Rey pour la mise en scène de Sobel (Corti 1991), est en prose et permet de bien saisir la vivacité théâtrale, entre exaltation, méditation et rire, du texte en vers de Lessing.

Martine DE ROUGEMONT

Uta LOHMANN, Ingrid LOHMANN (éds.), *“Lerne Vernunft!” Jüdische Erziehungsprogramme zwischen Tradition und Modernisierung. Quellentexte aus der Zeit der Haskala 1760-1811*, Münster, New York Berlin, Waxmann (Coll. « Jüdische Bildungsgeschichte in Deutschland »), 2005, 581 p.

Voici une anthologie très importante pour l'histoire de la pédagogie juive en Allemagne. Cinquante cinq textes ont été réédités et /ou traduits de l'hébreu ou enfin transcrits du judéo-allemand. Ils s'articulent en sept parties : a/ Tora, science et Talmud, b/ éthique, religion, éducation à la morale, c/ *Bildung* dans les dialogues et les correspondances, d/ par l'apprentissage de la langue et de l'écriture, e/ théories pédagogiques juives et influence du discours philanthropique, f/ critique de la tradition éducative juive en vue d'une politique nouvelle de l'éducation g/ discours savant et différentes introductions des livres d'enseignement (religion, sciences naturelles, histoire ou belles lettres). On voit qu'il s'agit d'un vaste programme nullement propre au judaïsme. En effet, ce dernier reçoit et réélabore, crée et transmet. Les dates couvrent la période du premier lexique hébreu-allemand (1760) jusqu'à l'édit d'émancipation des juifs en Prusse du 11 mars 1812. Cette publication est un événement non seulement par le soin remarquable apporté à sa présentation — introductions notes et indices sont impeccables — mais encore parce que c'est la première fois qu'on dispose d'un tel corpus dans une langue européenne. Ces pages intéresseront donc autant les judaïstes et les hébraïsants qui connaissent déjà cette excellente collection dévolue à l'histoire de l'éducation juive en Allemagne que les historiens de l'Occident moderne.

Dominique BOUREL

MARIVAUX, *L'Épreuve*, éd. Henri COULET, Paris, Gallimard (Coll. « folio théâtre »), 2003, 154 p.

MARIVAUX, *La Surprise de l'amour. La Seconde Surprise de l'amour*, éd. Henri COULET, Paris, Gallimard (Coll. « folio théâtre »), 2005, 301 p.

Ces deux volumes semblent répondre à une politique éditoriale qui monnaie à petit prix, et à usage pédagogique, les inaccessibles « Pléiade » (pour Marivaux, l'édition Coulet-Gilot). C'est dire que l'établissement du texte, revu d'ailleurs dans le sens d'un relatif retour aux originaux, et l'annotation, essentiellement consacrée à la langue, sont de qualité exemplaire. Henri Coulet a pu prendre l'espace nécessaire pour préfacer longuement ces deux volumes, à la fois pour situer les pièces dans l'œuvre de Marivaux et pour en développer l'interprétation. La partie « histoire scénique », peut-être pour des raisons de format, est un peu rapide pour les *Surprises* (six pages), excellente pour *L'Épreuve* (dix-sept pages). Deux ouvrages « de poche », commodes et savants à la fois.

Martine DE ROUGEMONT

Moses MENDELSSOHN, *Hebräische Schriften, I, Deutsche Übertragung*, bearb. Michael BROCKE und Daniel KRÖCHMALNIK, Stuttgart Bad Cannstatt, F. Frommann G. Holzboog (Coll. « Gesammelte Schriften, Jubiläumsausgabe »), 2004, XCIII + 503 p.

Il s'agit d'abord de la version allemande d'un volume paru en 1938 en hébreu, sauvé de justesse de la disparition et repris dans la grande édition en

1972. Mais il offre aussi des annotations et mises au point dues aux deux éditeurs assistés d'Andrea Schatz, Rainer Wenzel, Reuven Michael et Heinrich Simon. Ce n'est pas une mince affaire de traduire l'hébreu du 18^e siècle qu'il soit littéraire (comme dans la revue *Koheleth Moussar*) ou plus technique comme dans le cas du commentaire à la logique de Maïmonide, à son *Guide des égarés* ou à l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. On trouvera aussi les différentes préfaces, approbations et introductions à la traduction du Pentateuque de Mendelssohn ainsi que la liste des souscripteurs où on relève les noms de quelques chrétiens comme Jaques Pellisson, médecin chef de la communauté française, le ministre de la justice en Silésie Carl Georg Heinrich von Hoym, ou enfin le professeur d'orientalisme Oluf Gerhard Tychsen de Bützow. Si on n'est pas très surpris de trouver Cerf Berr et d'autres hommes des lumières en Prusse et en Europe, on aimerait bien savoir qui fut le seul souscripteur parisien : Feis Adler. Les experts trouveront dans un article de Cord-Friedrich Berghahn, « Das Lernen der Schrift. Zur Edition der hebräischen Briefe und Schriften Moses Mendelssohns » dans *Zeitschrift für Germanistik* (2006, p. 103-109) la raison d'une autre édition du même volume en CD ROM préparée par Eva Engel qui, bien qu'ayant repris le flambeau de cette grande édition, semble avoir été lésée. En effet beaucoup de la science déposée dans le CD ROM n'est pas accessible à tous ! Il faut souhaiter un achèvement rapide de cette remarquable édition qui est un monument tant pour les judaïstes que pour tous les dix-huitiémistes.

Dominique BOUREL

Moses MENDELSSOHN, *Jerusalem oder über religiöse Macht und Judentum*, Einleitung, Anmerkung und Register Michael ALBRECHT, Hamburg, Felix Meiner (Coll. « Philosophische Bibliothek »), 2005, LXIX + 181 p.

Voici une édition remarquable du texte central de Mendelssohn (1783) soigneusement préparée et annotée par l'un des meilleurs connaisseurs de la question à qui on doit de très savantes études sur le philosophe berlinois. Ce petit volume avec une large introduction offre la préface de la *Justice pour les juifs* de Menasseh Ben Israel (1658, dont on possède une traduction française grâce à L. Ifrah, 1995) rédigée par Mendelssohn en 1782. Puis le texte édité la charte du judaïsme moderne, relevant autant de la philosophie politique que de la pensée juive. Outre un traité de tolérance généralisée, ces pages présentent une des premières théories de la séparation de l'État et des églises et donc de la synagogue. La Prusse du 18^e siècle est ici en avance de quelques années sur la Révolution Française. Aux juifs, Mendelssohn déploie sa théorie de l'observance comme écriture qui réactualise une tradition qu'il a toujours respectée. Le judaïsme loin d'être une simple théorie est d'abord une orthopraxie. M. Albrecht nous présente un dossier impeccable, érudit, très informé qui font de cette 'petite' édition un modèle du genre.

Dominique BOUREL

Jean DE MÜLLER, « *In kleinen Staaten ersterben große Gedanken aus Mangel großer Leidenschaften* ». *Begegnungen mit Johannes von Müller. Ein Lesebuch*, Göttingen, Wallstein, 2003, 544 p.

Ce volume paraît en marge de la grande entreprise de l'édition de la correspondance générale du Suisse Bonstetten. Le grand historien suisse de Schaffouse Jean de Müller (1752-1809) est considéré comme le grand rénovateur de l'historiographie en Suisse. C'est un esprit cosmopolite des Lumières, mais orienté vers le patriotisme identitaire helvétique. Il étudie la théologie et l'histoire à Göttingen (1769-1771) et enseigne ensuite le grec à Schaffouse. Dès 1774 il devient précepteur de la famille Tronchin à Genève. Dans ce cadre il fait la connaissance des esprits proéminents des Lumières suisses (les poètes zurichois Bodmer, Breitinger,

le peintre Füssli). Ce cercle l'incite à se consacrer à l'historiographie helvétique. En 1780 paraît le premier volume des *Histoires des Suisses*. De 1781 à 1783 il est professeur d'histoire à Kassel. Il rencontre Herder à Weimar en 1782 et lui voue désormais une immense admiration. Il devient après lui membre des « Illuminés ». En 1786 il est bibliothécaire et professeur à Mayence. Il termine le 3^e tome de son *Histoire des Suisses*. Il connaît en 1791 à Mayence l'occupation française. Dès 1793 il est bibliothécaire à Vienne ; en 1804 il devient historiographe de Cour de la maison Brandenburg-Hohenzollern à Berlin. Sous l'occupation napoléonienne il occupe enfin des charges ministérielles éminentes en Westphalie. Il est l'auteur d'une précieuse correspondance de 1769 à 1809 : les *Lettres de Jean de Müller à ses amis de Bonstetten et Gleim* furent d'ailleurs publiées dès 1810. L'enjeu intellectuel est l'avènement d'un esprit identitaire suisse et le mouvement patriotique qui se développe autour des intellectuels qui cherchent à promouvoir cet amour de la patrie, la concorde entre cantons et la rénovation du pays. La « Société helvétique » réunit des citoyens du pays et l'étude de l'histoire contribue à exalter cet esprit.

Jacques BERCHTOLD

RÉTIF DE LA BRETONNE [*sic**], *La Malédiction paternelle*, édition critique par Pierre TESTUD, Paris, Honoré Champion (Coll. « L'âge des Lumières »), 2006, 507 p.

La nouvelle publication de ce roman de 1779 apporte un élément important dans l'ensemble autobiographico-romanesque de Nicolas Rétif, entre les fictions plus ou moins personnelles (voir les deux volumes de la collection Bouquins), le roman fondateur qu'est *Le Paysan perversi*, et *Monsieur Nicolas*. Homme-livre, dit-il, homme-nombre aussi, qui se distribue dans ce roman épistolaire en plusieurs personnages et plusieurs caractères. P. Testud souligne dans son introduction la genèse de l'œuvre dans *La Vie de mon père* publiée juste avant : comme une vie du fils... Annotation discrète et précise, mettant particulièrement en évidence les reprises de textes et de motifs par Rétif lui-même ; il y a même un index, ce qui étonne pour un roman : « des noms propres, des titres d'ouvrages, des noms de rues et de lieux parisiens ». Il est singulièrement utile.

* Par quelle aberration le nom de l'auteur devient-il, sur la page de titre et dans le catalogue de la collection, BRETONNE ? par analogie avec André Breton ?

Martine DE ROUGEMONT

David SMITH, *Bibliography of the writings of Helvétius*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle (Coll. « Publications du Centre international d'étude du 18^e siècle »), 2001, XLII + 411 p. + 106 ill.

Le monument bibliographique dressé par D. Smith en l'honneur d'Helvétius est en proportion inverse de la réputation du philosophe tombé aujourd'hui dans un quasi-oubli injuste. L'ouvrage répertorie toutes les éditions des œuvres d'Helvétius parues jusqu'en 1999 : éditions originales, réimpressions, traductions et apocryphes sont minutieusement décrits, avec leurs localisations dans les bibliothèques des cinq continents. Après une introduction méthodologique, D. Smith fait pour chaque titre — *Œuvres complètes* et choix de textes, *De l'Esprit*, *Le Bonheur*, *De l'Homme* — l'historique de sa première publication. Les notices sont composées des éléments suivants : la transcription du faux-titre et du titre, le format du ou des volumes, le contenu, les titres courants, les signatures, la pagination et la table des matières, les filigranes, la numérotation des pages, les réclames, les bandeaux, lettrines et ornements, les illustrations, des notes et commentaires, et enfin la liste des exemplaires répertoriés. Fruit de quarante années de recherche, ce travail d'Hercule, qui frise la perfection absolue, donne le vertige et servira de base à toute édition ultérieure sérieuse des œuvres d'Helvétius.

tius. Quant aux rééditions en fac-similé et aux éditions non sérieuses, nous sommes fournis depuis la parution de la *Bibliographie* de D. Smith : les éditions Élibron ont publié en 2001 un fac-similé des *Œuvres complètes de 1777* ainsi que *De l'Esprit*, augmenté de sa traduction en anglais en 2005.

Gerhardt STENGER

Madame DE STAEL, *Écrits sur la littérature*, Anthologie établie, présentée et annotée par Éric BORDAS, Paris, Librairie Générale Française/Le Livre de poche (Coll. « Classiques »), 2006, 350 p.

Au lieu de republier *De la Littérature*, disponible dans les bonnes éditions Blaeschke et Gengembre-Goldzink, E. Bordas a eu la bonne idée de présenter cette anthologie de textes de M^{me} de Staël, constituant un « discours staëlien » suivi, mélangeant *De la Littérature* (neuf extraits), et dix autres passages pris dans d'autres œuvres, voire dans la correspondance. L'ouvrage organise une démonstration, méthode et exemples, sur l'invention d'une sociocritique littéraire, sur l'idée centrale de progrès (qu'il est peut-être exagéré de dire « matérialiste » ?), sur écriture et politique, sur les nations comparées, la montée du roman, la défense du style (contre la « vulgarité » moderne notamment). Une annotation discrète renseigne le lecteur et permet un dialogue entre l'auteur et son présentateur (un joli lièvre est levé à propos du dictionnaire de l'Académie pp. 308-309). Index des noms de personnes et des notions, bibliographie détaillée. Une introduction à l'œuvre plaisante à lire et bien utile.

Martine DE ROUGEMONT

George STAUTON, *Voyage dans l'intérieur de la Chine, et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794 par Lord Macartney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de Chine* [etc.] traduit de l'anglais, avec des notes par J. CASTÉ&RA, Genève, éditions Elizane (Coll. « Objectif terre »), 2005 (1798), 829 p., + ill.

Une brève et précise préface indique l'histoire de ce texte, donné ici sans autre ajout ni note modernes, et son contexte historique. Il s'agit de la réédition d'un ouvrage publié en Angleterre en 1797 par Staunton, second secrétaire de l'ambassade de Lord Macartney auprès de l'empereur Quianlong ; on considère ce texte comme le compte rendu « officiel » du voyage (d'autres ouvrages ayant paru auparavant rédigés par d'autres membres de l'expédition et présentant une image plus choquante de la Chine et de l'accueil fait aux Anglais). Le ton du texte, tel qu'il apparaît dans cette traduction faite un an plus tard par Castéra, est ici très mesuré. Autant qu'un voyage dans l'intérieur de la Chine, celui-ci est un voyage vers la Chine : la moitié de l'ouvrage relate le trajet, les conditions de navigation (les vents et les courants, les distractions à bord, une description très détaillée des effets du mal de mer, ...), les escales (la gaieté et les miasmes de Rio, les fièvres et les jardins hollandais de Batavia...), la flore et la faune rencontrées ici et là et propose aussi des réflexions politico-anthropologiques. En fin d'ouvrage, des tableaux confirment ce souci de précision et donnent des listes de plantes recueillies pendant le voyage, des chiffres et des dates sur le commerce du thé, ou sur le trafic lié à la compagnie des Indes anglaises. La partie la plus intéressante est le voyage en Chine proprement dit : stupeur devant la muraille de Chine, difficulté à comprendre les usages, à lever les méfiances, à se plier aux coutumes, réflexions sur le cérémonial, sur la mode, sur la médecine chinoise... et amertume de ne pouvoir lever les barrières qui se dressent à tout moment devant eux. On a donc ici un récit de voyage très documenté, qui s'appuie sur les connaissances du narrateur comme sur d'autres témoignages et réflexions de savants embarqués avec lui. Mais l'expérience propre au voyageur

est fortement mise à distance : ce récit a de son aspect « officiel » pris l'allure lente, méticuleuse et désincarnée.

Anne-Marie MERCIER-FAIVRE

Jerome VERCRUYSSSE, *Bibliographie des écrits relatifs au prince de Ligne 1749-2004*, Nouvelle édition corrigée et augmentée, préface de Roland Mortier, Paris, Honoré Champion (Coll. « Histoire du livre et des bibliothèques »), 2006, 245 p.

Depuis 1997, date de la première édition de cette bibliographie, les travaux sur le prince de Ligne ont profité de l'édition critique des œuvres entreprise chez Honoré Champion à partir de 2000. Au terme d'une enquête menée dans les diverses langues européennes, l'auteur répertorie, du premier écho sur Ligne en 1749, à 2004 tous les ouvrages, articles, notules concernant ce personnage aux activités aussi diverses que passionnées. Le classement se fait par ordre alphabétique d'auteurs et par l'initiale du titre pour les références anonymes. L'index des noms cités est farci d'une liste de « concepts » qui permet de se retrouver dans les méandres de la bibliographie : « correspondance », « cosmopolitisme », « européanisme », « personnage littéraire » ne sont pas moins intéressants que « Belœil » ou « Vienne ».

François MOUREAU

ABBÉ DE VERTOT, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem*, Morceaux choisis de l'édition de 1726 présentés par Jacques-YOENN DE QUELEN, Paris, Éditions Publibook, 2005, 255 p.

Vertot est un historien très lu au 18^e siècle, bien au-delà des frontières de la France. Le choix effectué par l'éditeur, cent extraits dans les quelques 3000 pages de l'histoire que Vertot consacra à ces moines soldats, depuis les Croisades jusqu'aux années 1720, se veut sans doute représentatif de l'ensemble : il porte avant tout sur l'histoire interne de l'Ordre et la « double vie » de ces guerriers qui passent sans cesse de la cote de mailles à la bure, sur l'apparition des Ordres concurrents, les Templiers et les Teutoniques, puis sur l'installation de l'Ordre de Saint-Jean sur l'Île de Malte par Charles Quint. Quelques extraits concernent les relations entre chrétiens et musulmans. Toutefois l'absence d'une vraie présentation (une trentaine de lignes insignifiantes!) qui aurait situé, même brièvement, Vertot dans l'historiographie de son temps et justifié le choix des extraits retenus, réduit considérablement l'utilité de ce livre.

Gérard LAUDIN

VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden l'an de grâce 1759*, Illustrations de Hugh BULLEY, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2006, 126 p + ill., 16,5 x 22,5 cm.

Le titre indique clairement que nous avons affaire à la réédition du texte original tel qu'il parut à Genève en février 1759. Ce qui lui est ajouté ce sont des illustrations ou plus exactement des collages imaginés par Hugh Bulley qu'André Magnan dans sa préface compare à des enluminures. Jeu de figures, danse des couleurs et lumière mettent le texte en mouvement et apportent encore plus de plaisir à la lecture de ce conte du grand Voltaire. Un petit livre extraordinaire que tout dix-huitiémiste doit courir se procurer pour un réel bonheur assuré à .. 20 euros !

Martine GROULT

VOLTAIRE, *Œuvres complètes de Voltaire*, Vol. 32 A : « Writings of 1750-1752 », I, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, 505 p. + ill.

L'édition des *Œuvres complètes* de Voltaire a connu ces dernières années une formidable accélération : plusieurs volumes paraissent désormais chaque

année. Si les volumes ne se suivent pas, le choix d'une édition chronologique par date de composition, qui fut fait dès les origines de l'entreprise, donne à chacun d'entre eux, même quand ils sont composés d'une suite de brefs textes comme celui-ci, une unité à la fois biographique et intellectuelle. Le présent volume comprend des textes écrits en France avant le départ de Voltaire pour la cour de Prusse (juillet 1750), puis à Berlin (qu'il ne quitte qu'en mars 1753). La période prussienne n'a pas été aussi improductive qu'on a bien voulu le dire, comme le souligne Christiane Mervaud dans la préface. Replacés à leur date de composition, ces textes souvent dispersés ensuite dans des volumes de mélanges à cause de leur brièveté ou réemployés postérieurement par Voltaire lui-même dans d'autres œuvres, montrent la constante réactivité de Voltaire à l'actualité : *Dialogue entre un plaideur et un avocat* (sur la justice) ; *Dialogue entre un philosophe et un contrôleur général des finances, La Voix du sage et du peuple, Pensées sur l'administration publique* (sur l'économie et la fiscalité). D'autres textes sont liés à la rédaction du *Siècle de Louis XIV*, comme le *Dialogue entre M^{me} de Maintenon et M^{lle} de Lenclos* et la *Lettre sur M^{lle} de Lenclos*. La « philosophie » n'est pas absente non plus, avec le *Dialogue entre un brahmane et un jésuite*, sur la nécessité et l'enchaînement des choses ou la *Lettre d'un Turc*, sur les fakirs et sur son ami Bababec. Sans pouvoir citer tous les titres, il faut ajouter que le volume comporte un inédit intitulé *Résumé historique et critique de ce qu'on a écrit pour et contre l'authenticité du Testament politique* (où Voltaire dénonce encore une fois comme une forgerie le texte de Richelieu), ainsi qu'un pamphlet contre le Catilina de Crébillon, qui a été attribué à tort à Voltaire. Signalons enfin la présence dans ce tome 32A du bel *Éloge historique de M^{me} Du Châtelet*. Les seize textes et les dix-huit pièces de vers qui composent ce volume sont l'objet pour la première fois d'une édition critique. Chacune de ces éditions combine enquêtes bibliographiques, biographiques, historiques et littéraires, et contribue à améliorer de façon décisive notre connaissance de l'œuvre de Voltaire, de ses pratiques d'auteur, et, au-delà, de la vie intellectuelle de son temps. La parution d'un volume nouveau des *Œuvres complètes* est à ce titre toujours un événement.

François BESSIRE

VOLTAIRE, *Œuvres complètes de Voltaire*, Vol. 63 C : « L'Ingénu », édition critique par Richard A. FRANCIS, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, 346 p.

Ce volume analyse les « considérables problèmes » posés à la critique par ce texte, l'impossibilité de définir une « unité esthétique », justement interprétée ensuite comme un choix de Voltaire. Sont abordés l'histoire du texte, les incertitudes sur la genèse et la fabrique du texte, depuis le schéma de St Pétersbourg, le contexte et la structure qui fait basculer la critique de l'Église vers une dénonciation plus générale du « système socio-politique ». Il en ressort de nombreux enjeux comme par exemple le choix de la Bretagne (« local patriotism », « intense religiosity » ?) ou l'affirmation que « la dynamique de la création des caractères prend le pas sur la polémique » (à propos des Kerkabon) ou enfin, « ironie », la trahison des Français redoublant celle des colonisateurs par rapport à la nation Huronne.

Nicole JACQUES-LEFÈVRE

Johann Joachim WINCKELMANN, *De la Description*, introduction, traduction et notes d'Élisabeth DÉCULTOT, Paris, éditions Macula, 2006, 208 p. + ill.

Sous ce titre général, l'ouvrage comporte 5 textes de Winckelmann : *Observations sur la contemplation des œuvres d'art, Sur la faculté de sentir le beau dans l'art et son enseignement, l'Apollon du Belvédère, le Torse du Belvédère, le Laocoon* et en annexe, 2 textes de Karl Philipp Moritz : *Voyages d'un Allemand*

en Italie, Dans quelle mesure les œuvres d'art peuvent-elles être décrites ?, un texte de Wilhelm Heine : *Ardinghello et les îles bienheureuses*, et enfin un texte de Johann Gottfried Herder : *Plastique*. Ces textes soutenus par une chronologie, une bibliographie et un index constituent un dossier établi par E. Décultot, qui réinterprète Winckelmann (voir *DHS* 34, p. 696). Une introduction qui a déjà fait l'objet d'un article publié dans la *Revue germanique internationale* (N° 19, 2003) sur l'histoire et la réception du Laocoon explique le titre donné au volume. L'explication repose sur l'affirmation que Winckelmann est « un représentant 'naturel' (sic) de l'âge classique de la description ». Les oppositions entre ses contradicteurs (Moritz) et ses encenseurs (Herder) confirmeraient cette position de leur représentant. Il reste certain que Winckelmann s'oppose à tout rationalisme mais, selon l'auteur, sa force est dans le fait qu'il substitue à tout principe le principe d'empathie qui convoque la fusion de l'homme et de l'œuvre au point d'opérer un renversement de perspective entre l'artiste et le spectateur récepteur. La problématique de la réception constitue donc le point crucial pour appréhender Winckelmann. Il y a beaucoup de contradictions dans Winckelmann, ce qu'E. Décultot relève et utilise pour faire de son personnage le héraut du néo-classicisme. Cette édition très soignée nous permet un accès à des textes rares voire inaccessibles et la lecture en est parfaitement éclairante pour se faire une idée, peut-être différente, sur cet auteur qui reste en effet fascinant.

Martine GROULT

HISTOIRE

Serge ABERDAM (éd.), *Voter, élire pendant la Révolution française. 1789-1799. Guide pour la recherche*, préface de Marcel MORABITO, Paris, éditions du CTHS, 2006, 575 p.

Il s'agit de la réédition revue et augmentée d'un précieux outil de travail paru en 1999 sur les élections de la période révolutionnaire (*DHS*, n° 33, p. 645). Cette synthèse réussie des travaux d'un atelier de recherche qui a réuni plusieurs spécialistes de la Révolution répond partiellement aux critiques formulées sur la première édition. On peut regretter les lacunes de la bibliographie générale, notamment sur les enjeux théoriques du suffrage, le lien politique et les pratiques de la citoyenneté. Des recherches ponctuelles et des colloques internationaux ont abordé ces questions très actuelles, qui mobilisent les chercheurs à la croisée des disciplines du droit, des sciences politiques et des sciences humaines. Citons entre autres, sur ces problèmes fondamentaux qui concernent les citoyens dans leur rapport au pouvoir, le colloque de Pau (1998), *Invention et réinvention de la citoyenneté* (2000, éd. Sampy) et celui qui s'est tenu à Vizille en 2004, *Citoyen et citoyenneté sous la Révolution française* (2006 éd. Société des études robespierristes). Comme dans l'édition précédente, le guide présente en première partie le chantier des élections, avec l'état des principales questions, puis vient l'inventaire des sources et la bibliographie, avec un très utile inventaire régional des travaux. On apprécie la présentation et le recueil, en troisième partie, des textes législatifs et réglementaires, de la Constituante au Directoire. Un corpus de textes illustre diverses situations électorales. Les outils de travail rassemblés en cinquième partie sont particulièrement bienvenus : les tableaux sur le calendrier électoral et l'exercice de la citoyenneté, le répertoire et le lexique qui facilitent la consultation des textes officiels.

Raymonde MONNIER

Jean-Pierre BARDET, François-Joseph RUGGIU (dir.), *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e au 18^e siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, 262 p.

Fruit d'un colloque organisé par des historiens de la Sorbonne avec le soutien du CNRS, du Centre Roland Mousnier, de l'Institut de Recherches sur les Civilisations de l'Occident moderne et de La Société d'Étude du Dix-septième siècle, ce recueil entend traiter des écrits du for privé, selon l'expression utilisée par M. Foisil dans le célèbre ouvrage de Philippe Ariès, *Histoire de la vie privée*, t. 3, *De la Renaissance aux Lumières*, 1986. Il porte, nous rappelle en introduction François-Joseph Ruggiu, sur les livres de raison, les journaux intimes, les mémoires, les correspondances privées, voire certains journaux de voyage. Les responsables de ce numéro visent à recentrer l'analyse vers le scripteur « qui n'est plus considéré comme une voie d'accès à une psychologie collective, mais comme une conscience individuelle qui doit être scrutée pour elle-même », et témoigner ainsi de tous les possibles qu'offre l'espace social. On appréciera cette évolution de la méthode, voire cette conversion qui prend en compte le qualitatif et n'utilise pas les singularités individuelles pour en déduire exclusivement, à l'aide de données statistiques, des normes sociales. Dans un article stimulant, évoquant l'autobiographie populaire en Europe, James S. Amelang, affirme que les livres de raison qu'on pourrait interpréter comme l'expression de l'écriture la plus intime, ont de fait une dimension publique, parce que leurs auteurs les considèrent comme un moyen d'intervenir dans la vie locale. Amanda Vickery montre également que les journaux personnels des jeunes anglaises de l'âge classique ne donnent pas nécessairement accès à une vérité nue et intime, tant l'écriture est soumise à des modèles : manuels des savoir-vivre, ouvrages de dévotion. On se tromperait si l'on voulait repérer dans les journaux personnels écrits par les jeunes voyageurs anglais pratiquant le Grand Tour à la fin du 17^e siècle l'expression d'une « intimité » évidente et limpide parce que ces jeunes gens sont soumis aux normes d'une écriture codifiée par les parents qui visent à mesurer les apprentissages requis (Stephane Jettot). Signalons encore le riche article d'Isabelle Robin-Romero montrant combien l'interrogation sur la santé dans les écrits privés au 18^e siècle, témoigne de nouvelles formes d'introspection. Un point essentiel ressort de ces articles : dans plusieurs domaines fondamentaux, les attitudes mentales varient moins que ne l'ont dit les pionniers de l'histoire des mentalités. Le travail de deuil est intemporel et le discours de consolation s'apparente jusqu'au 18^e siècle « aux élégies, aux tombeaux littéraires et aux inscriptions », car « c'est bien plus la manière dont on exprime le sentiment qui change que le sentiment lui-même » (Scarlett Beauvalet-Boutouyrie). Ce riche recueil ouvre des perspectives prometteuses sur le nécessaire rapprochement entre historiens et littéraires. Plusieurs articles sont d'une grande qualité. Ils renouvellent ou affinent des questions qu'on croyait résolues. Peut-être faudrait-il, cependant, rappeler dans l'introduction que les littéraires n'ont pas seulement étudié l'autobiographie dans le sillage de Philippe Lejeune. Mireille Bossis, qui a participé au numéro, a également dirigé un important colloque : *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, révélant toute l'importance de la lettre à l'écrivain dans une histoire des écrits du for privé. Ajoutons : « L'Invention de l'intimité au Siècle des Lumières », *Littérales* n° 17 (1995). La question essentielle et complexe qui demeure ouverte sur le plan théorique est bien celle de l'intimité, de sa nature, de l'évolution de ses représentations en tenant compte des formes narratives, des pratiques discursives qu'elle engendre et de la destination des écrits privés au 18^e siècle, car l'analyse historiographique ne doit négliger aucun paramètre et les traiter en même temps.

Didier MASSEAU

Bernadette BARRIÈRE, Nicole DE BLOMAC (dir.), *Cheval limousin, Chevaux en Limousin*, préface de Daniel ROCHE, Limoges, PULIM, 2006, 379 p.

La réputation du cheval limousin est bien établie, attestée aussi bien par le maître d'équitation Pluvinel que par Buffon au siècle suivant. Les foires de Châlus fonctionnèrent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Les états des fonds des paroisses, de 1740 à 1760, inventorient entre autres les équidés et permettent la statistique : un bon tiers des chevaux appartient à la noblesse, autant à la bourgeoisie, 15 % seulement aux paysans ; 74 % des chevaux sont dans les mains des 15 % des propriétaires n'exploitant pas directement. En revanche, 58 % des mules et des ânes sont aux paysans. La plus grande densité est dans le bassin de Brive, liée aux travaux de la vigne. La province possède le haras de Pompadour, ouvert en 1766 et régi, comme les autres haras, par le règlement de 1717 : des contrôleurs-inspecteurs ont sous leurs ordres des gardes-étalons dont les privilèges fiscaux furent très contestés. Les visites régulières permettent de dresser le portrait-robot de l'étalon, âgé de 10 ans, de 1, 57 m et de robe baie, devant saillir 30 à 35 juments ; on comptabilise les facultés reproductives, on remplace les vieillissants ; à la fin de l'Ancien Régime apparaissent les anglais et les arabes. La concurrence du baudet du Poitou, auquel on mène les juments au mépris de la loi, est un mal difficile à juguler. Le marquis de Tourdonnet, directeur des haras d'Auvergne et Limousin en 1765, refit la renommée du Limousin en augmentant le nombre des poulinières et des naissances et faisant reculer les saillies par les baudets. La loi du 29 janvier 1790 supprima les haras et fit vendre les animaux. L'enquête de l'an III montre l'augmentation du cheptel équidé du milieu du 18^e siècle à la Révolution. En cet an III, le haras de Pompadour fut rétabli et les guerres de l'Empire ne firent que renforcer le rôle du fournisseur limousin, aussi bien en chevaux de trait, qu'en carrossiers gros ou légers et en chevaux de selle communs ou fins. Napoléon monta l'un d'eux, l'*Embelli*, à Eylau et à Smolensk ; cette brave monture résista à Borodino et à la retraite de Russie et ne fut réformée qu'en 1821. La poste aux chevaux, le long du réseau de communications qui fit de grands progrès au 18^e siècle, est grande utilisatrice : les animaux sont de plus en plus nombreux dans les relais : à Limoges, on passe de 17 à 31 entre 1789 et 1800 et dans les postes rurales de 6 à 12.

Claude MICHAUD

Pascal BASTIEN, *L'Exécution publique à Paris au 18^e siècle. Une histoire des rituels judiciaires*, Seyssel, Champ Vallon (Coll « Époques »), 2006, 287 p.

En se démarquant des travaux classiques sur l'exécution publique sous l'Ancien Régime, ce livre s'inscrit dans le renouvellement des questions sur les pratiques et les rituels judiciaires, en tant que mode de négociation et de résolution des conflits entre pouvoir et sujets dans l'espace public de la capitale. La notion d'exécution publique s'entend ici, non pas sous le seul angle du « dernier supplice », mais comprend toutes les manifestations pénales mises en scène par le bourreau, du fouet ou de l'exposition au carcan, au parcours cérémoniel qui précède le dernier acte du spectacle public de la peine. Celui-ci avait pour Michel Foucault la fonction symbolique de réparer sur le corps du condamné la souveraineté blessée du roi. Pour l'auteur, la culture juridique de l'exécution s'inscrit bien entre deux pôles, entre un discours et son lecteur, mais comprend l'exercice de la justice dans toute son étendue, qui inclut les châtimens non capitaux, les parcours et les rituels infamants qui font aussi partie de l'appareil judiciaire et du langage symbolique du pouvoir, comme les techniques de publicité des arrêts criminels. Le processus social à l'œuvre est ici saisi au croisement des archives judiciaires, de la parole et des imaginaires : l'observation des discours et des pratiques va de la littérature criminelle à l'imprimé, et de l'imprimé à la littérature de témoignage, celle des « journalistes » tels Buvat, Marais, Barbier

ou Hardy, en passant par l'étonnante collection du procureur Gueulette, « collectionneur compulsif » des dossiers criminels et témoin privilégié de la scène punitive. Parallèlement au recul des sentences capitales derrière des peines infamantes moins rigoureuses, la deuxième moitié du siècle voit le retrait progressif de la mort judiciaire de l'espace urbain. Dans le parcours infamant, le pilori des Halles apparaît comme le lieu principal d'administration de la peine, tandis qu'on assiste au déclin, puis à l'effacement complet de l'exécution sur le lieu du crime. En même temps l'inflation de l'impression des arrêts criminels témoigne d'une rupture dans la politique de communication de la Tournelle que signale aussi l'évolution des formes narratives des jugements. Le recours à la narration majeure qui s'impose après 1750 répond à la vogue des mémoires judiciaires pour agir sur l'opinion, et au besoin de motiver la décision de justice pour persuader de sa légitimité : la culpabilité du condamné est construite sur ses déclarations et sur un inventaire précis des actes de la transgression de la loi. Le « journaliste » peut interpréter l'affaire et la personnalité du condamné à la lueur des révélations du jugement imprimé ; entre réalité du crime et *ordre* du châtimement, le récit du crime surpasse celui de l'exécution. Le public saisi par P. Bastien, dans les divers lieux d'opinion où s'affichent les décisions et les rituels judiciaires, est le « public parisien », lecteur et spectateur, mais aussi commentateur et critique d'un droit où le sacré judiciaire se trouve profondément ébranlé. Un personnage ressort clairement dans l'écriture du spectacle, celui du greffier criminel, aussi important sinon davantage que le bourreau dans le rituel constamment renouvelé de l'exécution publique. Transfert, perte et récupération de sacralité sont étudiés d'abord à travers les rites de passage des exécutions infamantes et capitales : au carrefour des discours des juristes, des confesseurs et des greffiers, l'exécution à mort fut un rite de passage infamant et le *moment* d'un rite de passage rédempteur. Au cœur de l'ambivalence de l'exécution publique — entre infamie pénale et amendement possible sur l'échafaud — le confesseur apparaît comme un redoutable auxiliaire de la justice du roi dans la mise en scène de la mort judiciaire. Le livre montre enfin comment les transferts de sacralité ont pu, durant tout le siècle, sauvegarder de l'éclatement les rituels d'exécution, dans la mesure où le roi absent n'intervenait que par le droit de grâce dans la représentation de la justice, dont l'autorité était mise en scène par les hommes de loi et surtout par le bourreau qui prenait sur lui toute l'horreur du châtimement. Dans le droit fil de cette démonstration savante, ruptures et continuités de l'Ancien Régime à la Révolution, mériteraient mieux que quelques remarques conclusives.

Raymonde MONNIER

Jean-Paul BERTAUD, *Quand les enfants parlaient de gloire. L'armée au cœur de la France de Napoléon*. Paris, Aubier (Coll. « Historique »), 2006, 463 p.

« On ne gouverne qu'avec des éperons et des bottes » écrit Napoléon, l'« Empereur de guerre ». Cet excellent ouvrage décrit la place éminente que tint l'armée pendant la période consulaire puis impériale, non seulement sur les champs de bataille, mais au cœur du système gouvernemental, à la capitale comme dans le moindre village, dans les édifices du culte comme aux cimaises du Louvre, dans les théâtres et les salles de concert, dans les lycées-casernes et les grandes écoles, puis comment elle modela les mentalités en promouvant les vertus guerrières et le sens de l'honneur. Cette militarisation à outrance et les ravages de la conscription suscitèrent des résistances parfois massives et l'ouvrage ne sacrifie en rien à une quelconque *napoléomania*. Non seulement les réfractaires au service, en dépit de l'efficacité des colonnes mobiles, et les déserteurs furent nombreux, mais encore la méritocratie qui alimenta le mythe du soldat ayant le bâton dans sa giberne est contredite par l'inégalité des chances. Et la vie des camps signifia pour beaucoup la saleté, la faim, le froid, la maladie, l'ivrognerie.

La guerre ne fut jamais fraîche et joyeuse et pour les rescapés, l'invalidité et la pauvreté furent plus souvent le lot commun que les honneurs et la reconnaissance. Certes, les militaires l'emportaient souvent dans le protocole sur les pékins, au grand dam des préfets et des juges. L'éloquence religieuse, tout comme sous Louis XIV, fut au service du chef suprême, pour lequel on inventa un saint Napoléon fêté le jour de l'Assomption, et le Dieu des armées fut à ses côtés. Les maires et les curés lisaient les Bulletins de la Grande Armée qui minimisaient soigneusement les pertes. Pareillement la peinture officielle, sous la houlette de Vivant-Denon, vrai titulaire d'un ministère de la Gloire, atténuait les horreurs de la guerre et les blessures, même quand on représentait un général agonisant ou blessé. La haine de l'Angleterre fut poussée à son comble, cet empire du mal contre lequel luttaient la nation française régénérée menée par le nouveau Saül (ou Alexandre, ou encore Cyrus...). Malgré les résistances, ce fut bien une intériorisation des valeurs guerrières qui marqua durablement la France du temps, et généra les frustrations des « enfants du siècle ». Riche de multiples exemples et témoignages issus de tous les coins de France, cet ouvrage, modèle de mesure, ne peut échapper au spécialiste, ni à l'amateur de la période napoléonienne.

Claude MICHAUD

Marie-Hélène BOURQUIN-SIMMONIN, *L'Approvisionnement de Paris en bois de la Régence à la Révolution*, Clamecy, Éditions de la Confrérie Saint-Nicolas, 2006, 369 p.

Cet ouvrage est la publication de la thèse de doctorat de l'auteur, à la fois historienne et économiste. Reposant sur de vastes dépouillements des archives de la ville de Paris, de l'administration des eaux et forêts, du minutier central, puis des archives des différents lieux de production et de départ des bois destinés à la capitale, cette thèse met en évidence un fait majeur : la formidable croissance démographique de Paris après 1740 a engendré une augmentation inédite de sa consommation de bois. Paris a alors été la grande prédatrice des forêts des régions périphériques, en concurrence avec les autres utilisateurs de cette matière première vitale : les paysans et les métallurgistes, jusqu'à ce que les prémisses de la révolution industrielle impose le charbon de terre. L'auteur retrace avec minutie l'organisation du marché parisien du bois, sous la haute autorité du prévôt des marchands, les circuits d'acheminement à travers les provinces périphériques du bassin parisien, les réseaux fluviaux et les canaux, les nombreux intermédiaires qui vivent de ce commerce. La législation complexe et tatillonne fait l'objet d'une attention particulière. Enfin, et c'est l'aspect le plus vivant du livre, le petit peuple des flotteurs de bois, des ouvriers des ports sur la seine et ses affluents, des voituriers, des revendeurs de toutes sortes sont évoqués en un ultime chapitre qui fait revivre ce peuple qui a été longtemps un intermédiaire actif entre Paris et les régions forestières qui entouraient la capitale. Des tableaux, des graphiques et des cartes complètent ce très bel ouvrage, édité avec grand soin en un format in 4° rarement utilisé aujourd'hui.

Marcel DORIGNY

Françoise BRIEGEL, Michel PORRET (éds.), *Le Criminel endureci. Récidive et récidivistes du Moyen Âge au XX^e siècle*, Genève, Droz, 2006, 397 p.

L'ouvrage réunit les contributions présentées lors d'un colloque international qui s'est tenu à Genève en 2002. Cinq d'entre elles concernent plus spécifiquement le 18^e siècle. Françoise Briegel et Eric Wenzel rappellent que la notion de récidive apparaît dès le 15^e siècle dans le vocabulaire juridique pour signifier « une rechute dans le mal » mais que l'expression la plus usuelle sous l'Ancien Régime est celle de repris de justice. Ils soulignent que la justice définit très tôt des catégories sociales criminogènes, au premier rang desquelles on trouve les « vagabonds et

les gens sans aveu », considérés a priori comme des délinquants au passé criminel. *L'Ordonnance civile* de 1667 soumet d'ailleurs les vagabonds à la justice prévôtale, justice policière plus expéditive et plus sévère que la justice royale puisqu'elle ne comporte pas de possibilité d'appel. Les récidivistes sont rarement désignés en tant que tels dans les affaires examinées au 18^e siècle par les cours royales de Bourgogne et de Lorraine mais il en va autrement dans les cours prévôtales qui prononcent en général dans ce cas des peines plus lourdes (voir article de Benoît Garnot et Hervé Piant). Dans un système juridique où n'existe pas encore de casier judiciaire, la marque au fer rouge, le « V » pour un voleur, le « double V » pour un voleur récidiviste et les initiales « GAL » pour celui qui était condamné aux galères fonctionnent comme un signal de reconnaissance. Cette dimension d'infamie qui accompagnait l'ensemble des peines infligées pendant l'Ancien Régime, depuis le carcan et la marque jusqu'au bannissement et aux galères, avait pour conséquence, selon Pascal Bastien, d'entraîner la marginalisation juridique et sociale du coupable et rendait difficile sa réinsertion. Cette question est de plus en plus souvent présente dans les débats juridiques de la fin du 18^e siècle qui placent la notion de réhabilitation du condamné au cœur de la réflexion. Il existe pourtant des décalages nombreux entre les textes de loi, les sentences et les pratiques. Les articles de David Gander et d'Élisabeth Salvi montrent qu'à Genève d'une part et dans le pays de Vaud d'autre part, les tribunaux ne prononçaient pas forcément des peines plus sévères pour les multirécidivistes et que la population tolérait et réintégrait bien souvent ceux qui avaient été mis à l'écart ou blâmés. C'est au 19^e siècle que le récidiviste et le « criminel endurci » deviennent une véritable hantise du droit pénal, une figure d'épouvante relayée par la presse populaire.

Lise ANDRIES

Gregory S. BROWN, *Literary Sociability and Literary Property in France, 1775-1793. Beaumarchais, the Société des Auteurs Dramatiques and the Comédie Française*, Aldershot, Ashgate (Coll. « Studies in European cultural transition »), 2006, X-186 p.

Cette monographie historique reprend entièrement l'étude des débuts de l'association d'auteurs dramatiques en France qui vise à faire reconnaître leur statut et leurs droits. Toutes les sources manuscrites disponibles ont été lues et comparées : les AN, les fonds de la SACD, ceux de la Comédie Française, les archives personnelles de Mercier et celles de la famille Beaumarchais, bien d'autres encore — et les sources imprimées évidemment. D'où un récit chronologique complexe et passionnant comme une enquête policière, qui redistribue les responsabilités, réinterprète les intentions, remet en contexte les initiatives. Une thèse de G. Brown est qu'à partir de l'impulsion du duc de Duras, Beaumarchais se lance en 1777 dans une entreprise qui vise bien moins les rapports avec les Comédiens et les recettes que la reconnaissance d'un statut social spécifique des auteurs dramatiques — qui sont très divisés sur cette dernière question, entre élitistes et patriotes. Les trois premiers chapitres (plus de cent pages) traitent la première période d'activité, dont Beaumarchais reste le héros indiscutable, lors des réunions chez lui entre le 3 juillet 1777 et le 17 décembre 1780 ; les regroupements et les rapports de force sont entièrement réévalués, avec un sens constant de la complexité de la vie théâtrale comme de la vie sociale, et politique. Les deux derniers chapitres (moins de cinquante pages) abordent les années 1789-1793 et montrent bien les changements de mentalité, et d'interlocuteurs, et les retards de certains à les percevoir. L'auteur développe ici un des aspects de son passionnant ouvrage *A Field of Honor : Writers, Court Culture and Public Theater in French Literary Life from Racine to the Revolution* (2002), ouvrage qui

représentait, par ailleurs, une expérience fondatrice de publication en ligne par Columbia University Press : <http://www.gutenberg-e.org>.

Martine DE ROUEMONT

Jean-Baptiste BUSAALL, avec la collaboration de Lartaun de AGIBAR URRUTIA, *Las instituciones del Reino de Navarra en el debate histórico jurídico de la revolución liberal*, Pamplona, Universidad Pública de Navarra, 2005, 234 p.

Ce livre présente et analyse un rapport sur le « gouvernement ou, si l'on veut, la constitution du royaume de Navarre » publié en 1811 par un homme du dix-huitième siècle, Hermida, ancien magistrat, conservateur et partisan d'une monarchie contractuelle ; par la manipulation de données historiques bien rapidement analysées, il prétend en trouver un modèle équilibré dans les institutions de la Navarre. Penseur éclairé et érudit, Jovellanos recherche une « constitution historique » de l'Espagne dans les institutions anciennes de ses royaumes : il suffirait de la restaurer en donnant aux sujets les moyens de limiter l'arbitraire ou l'extension du pouvoir royal. Ce mythe vient s'échouer à Cadix, où les conservateurs, comme Hermida, font ressurgir les particularismes et manipulent le terme de « constitution » tout en refusant l'idée d'une constitution innovatrice et générale à toute l'Espagne. Jovellanos lui-même se rallie au modèle anglais tandis que les libéraux, après avoir salué l'idée d'une « constitution historique », font aboutir un projet d'esprit moderne mais sans régler au fond la question des particularismes institutionnels subsistants.

Michel DUBUIS

Susan CASTILLO, *Performing America. Colonial Encounters in New World Writing, 1500-1786*. London-New York, Routledge, 2006, 276 p., + ill.

Comme bien d'autres auteurs qui se sont occupés de la conquête européenne de l'Amérique et de la rencontre avec l'Autre, S. Castillo a elle-même une biographie inter-culturelle qui a favorisé une sensibilité particulière pour les interactions culturelles et leurs aspects — dans tous les sens — dramatiques. Et c'est sur les stratégies de dramatisation et construction dialogique du contact entre les Européens et les Américains que cet ouvrage est centré, utilisant un remarquable corpus littéraire en plusieurs langues, y compris des textes d'origine indigène (dans les cultures américaines, nous explique l'auteur, il y avait de florissantes « traditions performatives » avec des implications non seulement rituelles, mais consciemment politiques, bien avant l'arrivée des Européens). Ce corpus n'est pas uniquement théâtral, mais il comprend tous les nombreux « textes polyphoniques » — c'est-à-dire à plusieurs voix, mais aussi ouverts à l'itération, à la répétition et à la relecture — utiles pour l'étude des pratiques performatives relatives aux rapports entre colonisateurs et colonisés : écrits dialogiques, romans, récits de voyage, et même des études lexicographiques évidemment peu connus font l'objet, à côté d'œuvres célèbres, d'une originale interprétation vérifiée sur une longue période historique. Pour les dix-huitiémistes, Lahontan et le Huron Adario d'une part et l'*Arlequin sauvage* de Delisle de la Drevetière de l'autre ne seront bien sûr pas des découvertes, mais ce qui est nouveau, ici, c'est leur encadrement dans une dimension pluri-culturelle d'itinéraires dialectiques où des normes sont imposées, assimilées, ou contestées. Beaucoup moins connus sont, en revanche, les textes de la « mise en scène » de l'identité créole. Dans le dernier chapitre, S. Castillo ne revisite pas seulement — pour le 18^e siècle — les auteurs classiques de la *Disputa del Nuovo mondo* d'Antonello Gerbi, mais elle examine par exemple le dialogue picaresque *El Lazarillo de Ciegos Caminantes*, du fonctionnaire colonial (né en Espagne) Alonso Carrió de la Vandra, publié clandestinement à Lima en 1773, une parodie grotesque des images euro-

péennes de l'infériorité mentale et physique des créoles, ainsi que d'autres dialogues en espagnol et une pièce en anglais du « ranger » américain Robert Rogers, publiée à Londres en 1766 : *Ponteach : or The Savages of America*, très critiquée contre les britanniques, mais sans la volonté de rupture qu'on voit quelques années plus tard chez Philip Freneau et Hugh Henry Brackenridge, dans le dialogue dramatique *The Rising Glory of America*. Dans la laconique conclusion de l'auteur, on comprend pourtant sa passion civile : le temps est vraiment arrivé de mettre un terme aux performances coloniales.

Erica J. MANNUCCI

André CHERVEL, *Histoire de l'enseignement du français du XVII^e au XX^e siècle*, Paris, Éditions Retz (Coll. « Les usuels Retz »), 2006, 832 p.

Il est des livres qui sont le résultat de thèses élaborées en 3 ans pour l'obtention d'un poste et il est des livres qui sont le résultat d'une vie ou, plus exactement d'une réflexion qui a duré 40 années. Ce livre appartient à cette dernière catégorie. C'est donc un livre rare, utile et intelligent. Il relève davantage de l'histoire des idées que de l'histoire simple quoique lorsque l'histoire maîtrise parfaitement son sujet, elle surpasse bien des disciplines. On suit ainsi dans ce fort volume les processus de la raison d'être de la langue. Comment les 'intellectuels' — enseignants, maîtres d'école ou religieux — ont utilisé la langue comme élément de transferts d'un message depuis le 17^e s. L'ouvrage est constitué de douze chapitres avec une annexe comprenant des enquêtes sur le niveau des maîtres et des maîtresses de 1829 à 1833 ainsi que des index et table de diagrammes. Les premiers chapitres concernent les patois (Bretagne, Corse, pays basque, Algérie, Alsace etc.), soulignent le bilinguisme de la population qui parle à la fois la langue nationale et le patois, le premier enseignement du français destiné aux étrangers (le père Buffier, entre autres). Les suivants étudient la didactique de la lecture, l'orthographe (les 17 réformes de l'orthographe de 1650 à 1835), la naissance de la grammaire scolaire qui comprend la reconceptualisation (Lhomond), la proposition (Arnaud, abbé Girard), la notion de complément (justement exposée avec l'étape décisive franchie par Du Marsais, son inventeur, qui « prouve que le grammairien ne peut rendre compte de l'organisation fonctionnelle de l'énoncé sans emprunter à la logique la notion de proposition » (224) et qui est suivi par Beauzée) dont Domergue scelle le triomphe (232). Les chapitres 5 à 8 cadrent l'école du 19^e s. parfaitement dépendante du 18^e s. mais l'auteur démontre que c'est alors l'école elle-même qui va inventer : reformulation, rédaction, dissertation, cours magistral. Si l'école a pour support les inventions de l'Ancien Régime, elle va surtout savoir utiliser, selon A. Chervel, la fonction créative des disciplines. Enfin le dernier chapitre soulève les questions actuelles de l'enseignement du français embourbées dans les contraintes de la transmission disciplinaire. Le français a été réglementé et son histoire, largement documentée dans ce livre fondamental, constitue notre histoire culturelle c'est-à-dire notre manière de communiquer. A. Chervel a judicieusement démontré par ces recherches que ce n'est pas la langue qui est devenue une discipline mais la discipline qui est devenue un langage.

Martine GROULT

Michel COLLE, *Rues, places et cours de Bordeaux pendant la Révolution. Un patrimoine gravé dans la pierre*, Urrugne, Éditions Pimientos, 2005, s.p. + nb. ill. 21 x 23 cm.

S'il déplore la valse des noms des rues et places de Bordeaux pendant la Révolution française, l'auteur souhaite grâce à ce petit ouvrage contribuer à préserver le patrimoine bordelais, la mémoire de ce passé passionnant bien que parfois douloureux. Il rappelle à ses lecteurs que Bordeaux se dénommait alors

Franklin, le département de la Gironde, le Bec d'Ambès, la place du Palais, la place Brutus, la place de la Bourse, la place de la Liberté ou encore que l'actuelle place Gambetta était autrefois la place Nationale où trôna la guillotine, très précisément du 2 octobre 1793 au 14 octobre 1794. Le dernier guillotiné fut le président de la commission militaire en personne, le sinistre Lacombe qui fit exécuter trois cents deux condamnés dont Saïge, le maire de l'époque, avant de subir le même sort, hué par la foule. L'auteur décrit avec force détails la triste fin du prêtre réfractaire l'Abbé de Langoiran, décapité d'un coup de sabre rue de la Justice (l'actuelle rue Bouffard). Il s'appuie essentiellement sur les travaux de Michel Figeac et Anne de Mathan, sans malheureusement donner de références, l'ouvrage ne comportant ni notes de bas de page, ni bibliographie. Plus qu'un travail d'histoire, il s'agit d'un travail de mémoire, non dépourvu de nostalgie et d'un certain a priori contre la Révolution française. Cet ouvrage original, agrémenté de très utiles illustrations, renseignera cependant de façon fort agréable tous ceux qui s'intéressent au passé révolutionnaire de Bordeaux.

Cécile RÉVAUGER

I. CSÖRSZ RUMEN, B. HEGEDÜS, G. TÜSKÉS (éds.), *Historia litteraria a XVIII. században [L'histoire des études littéraires au 18^e siècle]*, Budapest, Universitas (Coll. « Irodalomtudomány és kritika »), 2006, 544 p. + Annexe, Bibliographie et Index.

Ces actes du colloque des dix-huitiémistes hongrois proposent une présentation de l'histoire de l'*historia litteraria*, de la rhétorique, de la poétique et de la critique littéraire du 18^e siècle, fondée sur les recherches récentes. Dans l'introduction G. Tüskés expose l'importance de l'*historia litteraria* dans ce siècle pour rassembler et sauver de l'oubli les biens culturels et précise les particularités hongroises de l'histoire des études littéraires à l'intérieur de l'histoire des sciences en démontrant leur intérêt dans un pays où l'infrastructure centralisée manquait dans la vie littéraire. Les trente-trois études de ce volume essaient de combler une lacune dans la recherche de ces disciplines. Les articles sont regroupés autour de quatre axes. Le premier est consacré aux œuvres qui traitent de l'histoire des études littéraires de façon générale : histoires littéraires, encyclopédies, dictionnaires philosophiques, bio-bibliographies, etc. Les auteurs cherchent à prouver la continuité dans le développement de ces sciences dès le milieu du 17^e jusqu'au milieu du 19^e siècle. Ils insistent sur la nécessité de faire abstraction du choix de la langue, que cela soit le latin, le hongrois ou l'allemand et de tenir compte, en dehors des ouvrages bien connus, de tout texte à prétention littéraire, y compris les correspondances, les éloges ou certains manuels scolaires. La théorie littéraire fournit le deuxième axe. Les études traitent ici des théories du théâtre et des idéogrammes de l'époque. L'analyse des manuels scolaires latins utilisés dans les écoles permet de faire voir la survivance de la rhétorique, parallèlement avec sa réduction à l'une de ses parties, l'élocution. L'étude des débuts de la critique littéraire dans les premiers périodiques hongrois constitue le troisième axe. Au cours de la période et surtout dans sa deuxième partie, des discussions ferventes se déroulent sur la légitimation de la critique, sur la subjectivité du jugement et sur la variabilité des critères parmi les critiques hongrois. La correspondance amicale entre les hommes de lettres essaie de remplacer la publicité de la critique littéraire, mais le désir de la fonder sur un système de règles normatif et de charger une société savante de son contrôle apparaît constamment comme aspiration. La quatrième partie des études se concentre sur l'institutionnalisation des sciences littéraires ainsi que sur la présentation des antécédents des recherches sur la littérature populaire de cette période. Les études présentent des tentatives pour créer des sociétés littéraires et des projets académiques. La valorisation de la figure de l'intellectuel, le statut et la considération des hommes de lettres, la

relation intime de l'auteur avec le public qu'il veut informer et cultiver, deviennent des sujets fréquents dans les paratextes des œuvres, mais aussi dans les poèmes satiriques. Les recherches folkloriques s'insèrent organiquement à la discipline protéiforme de l'« histoire littéraire », faisant valoir l'importance de la littérature populaire à l'intérieur de cette science au 18^e siècle. Plusieurs auteurs du 18^e siècle s'appliquent en Hongrie à recueillir et à publier les trésors de la culture populaire : les publications séparées et les anthologies des contes populaires, des histoires de la bibliothèque bleue, des proverbes et des mythes historiques en témoignent. Ce livre réussit à montrer, à travers les études traitant des grandes tendances, des genres, des auteurs particuliers et des ouvrages concrets, la continuité et le caractère varié de l'époque qu'il est erronée de considérer comme déclin ou progrès dans le processus littéraire. Somme incontournable pour les études ultérieures, l'utilité de cette publication est renforcée par une bibliographie particulièrement riche et un index précis.

Olga PENKE

Iryna DMYTRYCHYN, *Grégoire Orlyk. Un cosaque ukrainien au service de Louis XV*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Présence ukrainienne »), 2006, 374 p.

Né en 1702, fils de l'hetman Philippe Orlyk exilé après Poltava, filleul du grand chef Mazepa, dont l'engagement au côté de Charles XII fut fatal à l'indépendance cosaque, Grégoire Orlyk fut un infatigable défenseur de la cause cosaque et ukrainienne — les deux termes sont employés indifféremment, au prix d'une certaine ambiguïté — auprès de la cour de France. Les mémoires qu'il rédigea à cet effet emplissent de nombreuses pages aux archives des Affaires étrangères. Dès 1729, il entra dans les combinaisons diplomatiques qui eurent pour objet de rétablir Stanislas Leszczyński sur le trône de Pologne et qui impliquaient les puissances voisines, Suède, Turquie, khanat de Crimée, ainsi que les cosaques et l'Ukraine qui auraient pu constituer une troisième entité de l'État polono-lithuanien. Sous le pseudonyme de Hag, il se rendit en 1732 à la Porte et en Crimée, en 1733 à Constantinople puis à Varsovie ; il accompagna Stanislas lors de son voyage clandestin de France en Pologne (août-septembre 1733) ; on le retrouve en 1734 à la Porte et en Crimée ; et en 1735, il fut envoyé à Königsberg pour faire accepter à Stanislas les conditions des pourparlers de Vienne, prélude à la paix de 1738. Tout ce qui pouvait affaiblir la Russie suscitait en lui de grands espoirs pour la cause ukrainienne, la guerre russo-turque en 1736, la guerre russo-suédoise en 1741 ; sa mission en Suède en 1743 lui valut la croix de Saint-Louis. Mais la diplomatie française pencha vers un accord avec Auguste III de Saxe, le compétiteur victorieux de Stanislas ; et le renversement des alliances auquel se joignit la Russie en 1757 lui enleva ses dernières espérances. Il fut déçu par ailleurs de ne pouvoir obtenir l'ambassade de Constantinople qui alla à Vergennes. Orlyk fut aussi un soldat pendant les guerres de succession d'Autriche et de Sept ans : maréchal de camp en 1748, blessé à la bataille de Bergen, il succomba le 23 novembre 1759. D'une facture très classique, cette étude de politique extérieure et de diplomatie s'appuie sur un considérable dépouillement de sources, analyse une riche bibliographie en langues polonaise, russe et ukrainienne, et révèle des aspects très peu connus de la politique orientale de la France, au moment où le vieux système des alliances de revers, Suède, Pologne, Turquie, se lézarde de toute part et où la Russie commence à peser de tout son poids sur l'avenir de l'Europe orientale.

Claude MICHAUD

Alain DROUARD, *Les Français et la table. Alimentation, cuisine, gastronomie du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Ellipses, 2005, 152 p.

Dans ce petit livre rien de très neuf, mais l'auteur atteint son but qui est de fournir sur son sujet une solide « synthèse accessible à un vaste public ».

Ajoutons que l'on doit à cet historien et sociologue un livre très fouillé sur l'histoire sociale des cuisiniers en France aux 19^e et 20^e siècles. Dans la douzaine de pages qu'il consacre ici au 18^e siècle, l'auteur met en valeur le goût et la poursuite de la nouveauté, les changements dans l'alimentation (accent mis sur la pomme de terre, le café) et les pratiques de table (usage accru de la fourchette...).

Béatrice FINK

Yvette FARAUDIÈRE, *La Naissance d'Haïti à la croisée de trois voies révolutionnaires*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2006, 249 p.

Cet ouvrage propose non un simple survol de l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue, des troubles de 1788 à l'indépendance en 1804, mais une insertion de cette Révolution dans le contexte plus général des Révolutions de l'espace atlantique à la fin du 18^e siècle. Ainsi, sans recourir à des recherches archivistiques approfondies qui auraient mis à jour de nouvelles sources, l'auteur donne-t-elle une interprétation globale de cette Révolution unique en son genre, qui a conduit une population d'esclave à la liberté d'abord, puis à l'indépendance politique par la création d'une République noire, de nature radicalement différente de sa puissante voisine des États-Unis d'Amérique du nord, fondée, elle, par les colons blancs deux décennies plus tôt. Au-delà des critiques de détail que l'on pourrait faire à cet ouvrage, il faut en souligner les qualités pédagogiques : avec ses annexes, ses cartes et ses tableaux chronologiques il rendra service aux lecteurs (nombreux) qui ignorent à peu près tout de cet aspect mal connu des Révolutions des droits de l'homme, aboutissement des débats tumultueux des Lumières autour de l'esclavage et des modalités de sa destruction.

Marcel DORIGNY

Gilles FEYEL (dir.), *Dictionnaire de la presse française pendant la Révolution. 1789-1799*, « La presse départementale », tome 1, Centre National d'étude du 18^e siècle, Ferney-Voltaire, 2005, 444 p.

La contrainte du nombre, l'ampleur de l'enquête, la dispersion des sources et des collections expliquent pourquoi Gilles Feyel a entamé son étude nationale par la presse départementale, laissant provisoirement de côté la presse parisienne. Ce premier volume couvre, hormis l'introduction, les régions de la Normandie, de la Lorraine, de l'Alsace, du Limousin, enfin de la région Rhône-Alpes. Deux autres volumes sont prévus pour les autres régions. Nous pouvons déjà ainsi apprécier la grande diversité des situations d'une région à l'autre, le plus souvent par le fait de l'initiative des entrepreneurs-journalistes. L'introduction, intitulée « Réflexions pour une histoire matérielle et économique de la presse départementale sous la Révolution », retrace divers éléments de l'enquête et des premiers résultats. D'abord le propos porte sur l'état de dispersion et de lacune des sources. Ensuite G. Feyel souligne la difficulté à saisir la fondation d'un journal, sa continuité dans la variation des titres en regard d'une grande variété de périodicité et d'un contenu souvent repris de la presse parisienne. Reste que la presse départementale, dès le début de la Révolution française, participe en 1789 de la découverte de l'information politique, et à ce titre prend un contenu spécifique. En 1790-1791, cette presse révolutionnaire se découvre de nouvelles fonctions tout en s'insérant dans les enjeux de pouvoir : elle devient donc un instrument de combat, de propagande. La structuration de son espace-papier s'en ressent fortement et ouvre ainsi à cette enquête un vaste domaine d'investigation sur l'agencement des titres, des dates, des numérotations, des formats, des rubriques, des paginations voire des typographies. Gilles Feyel en vient ainsi à considérer le journal comme une marchandise dont il convient de restituer les conditions matérielles de production et de vente : l'information a bien un coût d'autant que les tirages en Province ne sont pas si négligeables qu'on pourrait le penser,

surtout dans l'Ouest. Ainsi cette introduction, sans se vouloir exhaustive, montre bien tout l'intérêt d'une telle enquête au plan matériel, sans aller plus avant dans les contenus idéologiques. Il reste alors au lecteur de cet ouvrage d'entrer dans le détail des journaux pour y faire sa moisson de sources, de portraits, de thématiques susceptibles d'enrichir ses recherches personnelles grâce aux présentations et notices d'Éric Wauters, Jean-Pierre Kintz, Michel Cassan, Gilles Feyel, Christian Forget, Denis Reynaud et Robert Chagny.

Jacques GUILHAUMOU

Charlotte GOËTZ, « *Plume de Marat* ». *Pour une bibliographie générale*, Bruxelles, Pôle Nord (Coll. « Chantiers Marat »), 2006, 322 p.

Charlotte GOËTZ, « *Plumes sur Marat* ». *Pour une bibliographie générale*, Bruxelles, Pôle Nord (Coll. « Chantiers Marat »), 2006, 329 p.

Durant des années l'auteur a poursuivi des travaux érudits sur Marat, édités par Pôle Nord (10 vol. des *Œuvres politiques* et 10 vol. des *Chantiers Marat*), et a collecté des données bibliographiques considérables : plus de 3000 références des textes *de* Marat et *sur* Marat, rassemblées ici en deux volumes inséparables. L'entreprise qui vient après d'autres, comme celle de François Chèvremont, et à laquelle est associée la bibliothèque de Neuchâtel, est précieuse en raison de la découverte de nouveaux documents et de l'importance des travaux critiques sur Marat. Le vol. 9 recense d'abord les ouvrages philosophiques, médicaux et scientifiques de Marat avant la Révolution, puis les ouvrages et textes politiques de 1774 à 1793. Les notices bibliographiques comportent la localisation des documents dans les différents fonds en France, en Europe et en Amérique, avec mention des rééditions, des comptes rendus et correspondances. On y trouve un recensement par ordre alphabétique des nombreux écrits *sur* Marat au 18^e siècle, et le relevé des sources et fonds d'archives consultés. L'analyse de l'édition Pôle Nord des *Œuvres politiques* établies par J. de Cock et C. Goëtz est complétée par l'inventaire du dépôt de ses archives à la bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.

Le vol. 10 donne une somme des livres et articles écrits *sur* Marat depuis le 18^e siècle jusqu'en 2005, avec une section particulière consacrée aux textes sur la mort de Marat (et sur Charlotte Corday). Une série de documents présentés par ordre chronologique est dédiée au *Marat assassiné* de David ; une autre témoigne de la diffusion et de l'intérêt suscité par le drame de Peter Weiss : le *Marat/ Sade* créé à Berlin en 1964, puis à New York sous la direction de Peter Brook. On trouve dans ce volume le détail de la *Collection* la plus complète des œuvres originales de Marat, celle de F. Chèvremont conservée à la British Library, avec le relevé détaillé de ses travaux. Le chantier Marat a intéressé des personnes d'horizons divers, des historiens et des chercheurs de toutes disciplines. Quel meilleur instrument que cette bibliographie générale des écrits *de* Marat et *sur* Marat pour encourager à poursuivre les recherches et à confronter les regards souvent contradictoires sur l'œuvre et le personnage ?

Raymonde MONNIER

Stéphane GOMIS, *Les « Enfants prêtres » des paroisses d'Auvergne XVI^e-XVIII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal (Coll. « Études sur le Massif central »), 2006, 546 p.

Les communautés de prêtres filleuls ou communalistes (quand ils ont des statuts) regroupent des fils d'une même paroisse, rattachés donc par leur lieu de baptême, ayant obtenu la prêtrise et choisissant de mener une sorte de vie capitulaire. Dans le diocèse de Clermont, elles existaient dans un quart des paroisses et leur effectif de 436 membres en 1700 se réduisit à 202 en 1790. Ces prêtres habitués constituaient un clergé supplétif qui participait, non sans

conflits avec le curé, à l'encadrement des fidèles. Le système bénéficial du royaume ne faisait pas sa place à ce type de fonction sacerdotale ; les prêtres filleuls jouissaient néanmoins d'une part des revenus paroissiaux. Ces serviteurs de Dieu célébraient prioritairement les messes d'obituaire, 13 000 à célébrer annuellement, répondant ainsi aux attentes des catholiques soucieux de soulager les âmes du Purgatoire. Leur présence était aussi requise aux messes ordinaires et parfois aux heures (vêpres, matines, complies). Ils participaient à la gestion de l'église (autels, mobilier), suivaient les processions, intervenaient dans le choix des prédicateurs, s'intéressaient aux confréries, desservait la moitié des chapelles. Ils tenaient parfois les petites écoles et les régences latines et pouvaient constituer de belles bibliothèques scolaires : celle de Saint-Bonnet-le-Château comptait 1566 titres. Ils étaient souvent administrateurs et chapelains des établissements hospitaliers. Prêtres dans le siècle et très intégrés dans la vie sociale locale, leurs revenus, généralement modestes, provenant de rentes, de cens, de dîmes leur permettaient néanmoins de pratiquer la charité et de prêter à intérêt raisonnable. Les évêques, parfois méfiants, s'efforcèrent de les faire rentrer dans le moule tridentin. La suppression des communautés séculières en août 1792 mit fin à l'institution. Les 40 % qui prêtèrent serment furent plus ou moins bien acceptés par les paroissiens, 3/4 d'entre eux abdiquèrent la prêtrise ; 60 % furent réfractaires et se cachèrent, peu s'exilèrent. Cette belle thèse, d'une lecture particulièrement agréable, enrichit notre connaissance de la vie de la paroisse, cellule de base de la France d'Ancien Régime, et révèle ces communautés de clercs, fréquentes, mais pas uniquement, dans les régions de montagne.

Claude MICHAUD

Simone GOUGEAUD-ARNAUDEAU, *La Vie du chevalier de Bonnard, 1744-1784, ou le Bonheur de la raison*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques historiques »), 2005, 325 p.

Le lecteur curieux qui souhaiterait apprendre quelques détails nouveaux sur la vie et le caractère du chevalier de Bonnard — connu principalement comme poète léger et accessoirement comme sous-gouverneur des enfants du duc de Chartres — en sera malheureusement pour ses frais. Quoique rédigée en partie à partir des papiers Bonnard des Archives Nationales, cette biographie ne révèle rien d'essentiel sur les cercles mondains ou littéraires que fréquenta Bonnard et reste assez superficielle sur son activité de précepteur des enfants d'Orléans, à laquelle on sait qu'il mit fin pour ne pas devenir le second de l'envahissante M^{me} de Genlis, comme sur ses liens avec la Maçonnerie. Certains des documents reproduits en annexe (p. 227-274) laissent deviner l'intérêt qu'il y aurait à y aller voir de plus près. La lecture est malheureusement gâchée par la médiocrité constante de la rédaction : les alinéas sont beaucoup trop nombreux, l'emploi anarchique des temps verbaux fait sursauter le régent de collège, les erreurs de transcription de certains documents sont perceptibles même sans avoir les originaux sous les yeux. Quelques bévues — comme celle qui fait encore écrire le malheureux La Harpe, mort plus de vingt ans auparavant, en 1824 ou celle qui fait confondre (p. 150) *Le Mariage de Figaro* et *Les Noces de Figaro* — viennent couronner le tout.

Jean-Noël PASCAL

François IGRSHEIM, *L'Alsace et ses historiens, 1680-1914. La fabrique des monuments*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2006, 526 p.

Terre de frontière, vouée au bilinguisme, depuis longtemps l'Alsace a éprouvé le besoin de (se) démontrer son identité. « L'historiographie [...] science du politique, nécessaire au lien au social » comme le rappelle l'auteur en préface, a constamment accompagné cette quête de soi. La présente étude, d'une impres-

sionnante érudition, s'inscrit dans la longue durée ; le 18^e siècle, temps des précurseurs, y est un peu réduit à la portion congrue (une quarantaine de pages). Espace suffisant pour rappeler le souvenir de J.-D. Schoepflin, naguère si bien ressuscité par Jürgen Voss, et plus encore celui du météorique Philippe-André Grandidier, mort en 1787, à l'âge de 35 ans après avoir tracé la voie de la recherche archivistique. Le 19^e siècle n'aura plus qu'à suivre et prolonger.

Henri DURANTON

Frank LAIDIÉ, *Fêtes et manifestations publiques en Côte-d'Or pendant la Révolution française 1789-1799*, préface de Jean BART, Presses universitaires d'Aix-Marseille (Coll. « Histoire des institutions et des idées politiques »), 2005, 417 p.

Cet ouvrage, tiré d'une thèse de droit soutenue en 1999, a reçu le prix de thèse Henri Gazin. Il comporte deux parties : la première, sur la composition du phénomène festif révolutionnaire, la seconde sur l'objet et l'objectif des fêtes. La première partie se termine par un chapitre intitulé « pour une typologie chronologique de la fête révolutionnaire propre à la Côte-d'Or ». L'auteur a recensé à partir des procès-verbaux, correspondances et autres archives les fêtes célébrées dans le département du 18 mai 1790 au 18 juillet 1830. Il a constaté le petit nombre des cérémonies liées aux cultes des martyrs et héros républicains et également le petit nombre des baptêmes civiques, sans doute à cause de la faible portée de la déchristianisation dans le département. Il en fut de même pour les fêtes « à caractère social » : ainsi il n'y en eut aucune pour la célébration de l'abolition de l'esclavage ni pour honorer l'indigence et le malheur. Dans sa conclusion l'auteur insiste sur l'ambition pédagogique des organisateurs de ces fêtes : toute fête cherche à faire passer un message et les administrations étaient chargées de contrôler l'orthodoxie de ce message et d'organiser la façon de le transmettre. Il est vrai que la très courte décennie révolutionnaire n'a pas permis de théoriser et de mettre en œuvre un moyen d'instruction publique original. Enfin, comme l'a souligné Jean Bart dans sa préface, « les fêtes traduisent toujours les idées dominantes du moment, et il est certain qu'elles deviennent plus nombreuses et mieux encadrées à partir de l'an III, alors que les hommes au pouvoir veulent à tout prix consolider les conquêtes de la Révolution bourgeoise ».

Françoise WEIL

Jacques LEVRON, *Marie Leszczyńska « Madame Louis XV »*, Paris, Perrin, 2006, 264 p.

Cette réédition *ne varietur* d'un ouvrage vieux de vingt ans s'imposait-elle ? Il s'agit de l'aimable biographie d'une bonne et pieuse princesse, depuis les malheurs de son cher papa dans la Pologne de sa naissance jusqu'aux fastes de Versailles, où après quelques années de félicité conjugale et de grossesses incessantes, elle doit subir et consentir avec dignité aux frasques de son royal époux. Les amours de Louis XV (« le futur Bien Aimé (de tant de femmes) », p. 47) ont ici la meilleure part. On retiendra quelques évocations de la vie quotidienne à Versailles, l'affection et la confiance qui imprègnent la correspondance de la reine avec le comte d'Argenson, familièrement appelé Cadet, le modus vivendi établi avec la Pompadour. La reine protège les jésuites après la dissolution de l'ordre, se répand en charités... Mais quid du parti dévot autour d'elle et du dauphin, dont le rôle à la cour et dans la politique est toujours discuté ? On relèvera quelques erreurs : faire les électeurs de Saxe (p. 11) et de Bavière (p. 138) des rois dans ces deux États, sacrer le roi de Pologne alors qu'il n'est que couronné (p. 11), rajeunir de cinq ans l'âge l'entrée de Bernis à l'Académie française (p. 172), Benoît XIII au lieu de XIV (p. 219). Et comment voulait-on qu'on intitulât Marie-Thérèse d'Autriche avant le couronnement de

son époux comme empereur, sinon reine de Hongrie ? Il n'y a là aucun « dédain » (p. 141).

Claude MICHAUD

Jürgen LUCKAS, *Quatuor Coronati Jahrbücher für Freimaurerforschung*, Gesamtverzeichnis Nr 1/1964 — 41/2004, Bayreuth, Schriftenreihe der Forschungsloge Quatuor Coronati, Nr. 44, 2005, 198 p.

Ces tables générales, qui portent sur les quarante années de la revue de la « loge savante » Quatuor Coronati (fondée à Bayreuth en 1951 sur le modèle d'une société d'émulation anglaise de 1884), témoignent du dynamisme de la recherche maçonnique (environ 400 contributions et quelque 200 comptes rendus et états de la recherche, dont de nombreux auteurs sont des universitaires sans appartenance maçonnique). Elles comprennent plusieurs index : par titres des contributions, par contributeurs, par organisations maçonniques et par loges citées, par lieux, par personnages étudiés dans les contributions. Un *index rerum* regroupant des concepts « historiques » et « modernes » (tels que « Spätaufklärung » ou « Historikerstreit » / querelle des historiens allemands) complète cette publication fort utile et pratique. Outre les sujets « attendus » (sur les rites, les initiations, la Révolution française...) et les articles portant sur certains personnages (J. J. Bode, Feßler, Fichte, J. G. Forster, Knigge, Lessing, Mozart, A. Weishaupt, à moindre degré I. von Born, Joseph II...), on relève le nombre élevé d'études sur la Stricte Observance, sur certains pays (la Suisse, la Russie), sur quelques sujets (l'adhésion des juifs et des femmes), ainsi que sur des mouvements « concurrents » comme les Illuminés ou les Rose-Croix, mais surtout sur les rapports entre la Maçonnerie, les Lumières et leurs adversaires (les "Eudémonistes", L. A. von Grolman, J.A. von Starck...).

Gérard LAUDIN

Peter James MARSHALL, *The Making & Unmaking of Empires : Britain, India and America, c.1750-1783*, Oxford, Oxford University Press, 2005, IX-398 p.

L'auteur est un historien reconnu de l'empire britannique, ayant édité les volumes sur le 18^e s. de l'*Oxford History of the British Empire*, et du *Cambridge Illustrated History of the British Empire*. Dans le présent ouvrage de synthèse sur les deux arènes principales de l'empire britannique pendant la période entre la Guerre de Sept Ans et la Guerre d'Indépendance des États-Unis, c'est-à-dire l'Amérique du Nord et l'Inde, il entreprend de démontrer l'inadaptation d'une séparation chronologique entre un « premier » empire britannique outre-atlantique, et un « second » empire britannique asiatique, qui aurait suivi dans le temps le « premier ». Car selon lui, le gouvernement britannique déploya des stratégies similaires de « négociation » avec les élites locales dans ces deux parties du globe, pendant les trois décennies qu'il étudie. Ces stratégies s'organisaient autour de deux axes. Le premier axe était l'expansion qui comprenait le commerce, l'émigration de ressortissants britanniques, et la diffusion d'une culture britannique protestante respectueuse des libertés civiles. Le deuxième axe était l'exercice de la domination impériale sur des populations géographiquement éloignées de la métropole. Dans une série de chapitres parallèles, il analyse les crises confrontées par l'état britannique en Amérique du Nord et en Inde, d'abord pendant la Guerre de Sept Ans (1754-1763), ensuite entre les deux guerres (1763-1776), et enfin pendant la guerre d'Indépendance des États-Unis (1775-1783). Il explique les résultats opposés produits outre-atlantique (séparation des treize colonies de la tutelle britanniques), et en Inde (consolidation de la présence impériale britannique) par des réactions divergentes des élites locales de part et d'autre. Car si les émigrés britanniques de la Nouvelle-Angleterre revendiquèrent les mêmes

droits participatifs que les citoyens de la métropole aux mesures gouvernementales les concernant, menant à une impasse avec le Parlement de Londres, les élites locales du Bengale jugèrent plus avantageux pour leurs intérêts particuliers une collaboration avec le nouveau régime britannique qui remplaça, à partir de 1765, celui du délégué du pouvoir mogol de Delhi. Avec sa grande maîtrise des complexités politiques et commerciales des enjeux des différents pouvoirs en question, l'auteur rend possible une compréhension nuancée des liens entre différents volets de l'histoire britannique du 18^e siècle, souvent étudiés séparément jusqu'ici.

Florence D'SOUZA

Gilbert MERCIER, *Femmes des Lumières à la cour de Stanislas*, Strasbourg, La Nuée Bleue, Editions de l'Est, 2004, 222 p.

Moitié roman historique et moitié chronique, l'ouvrage de Gilbert Mercier retrace une partie de la vie de Stanislas Leszczyński, roi déchu de Pologne mais père de l'épouse de Louis XV et figure prestigieuse des Lumières. Il est chassé de son trône par Auguste II de Saxe, et avec ses femmes (sa mère, son épouse, ses deux filles et ses maîtresses), il voyage à travers l'Europe jusqu'au mariage de sa fille cadette, Marie, avec Louis XV qui lui assure l'appui de la France contre les Russes et les Autrichiens. Stanislas obtient le duché de Lorraine mais doit, en échange, renoncer à son trône de Pologne. C'est en 1737, à l'âge de 60 ans, que Stanislas s'installe définitivement au château de Lunéville chassant la veuve du duc Léopold, Elisabeth Charlotte d'Orléans. Sur cette terre lorraine il se lance dans des grands travaux d'architecture dont le plus célèbre reste la place royale à Nancy inaugurée en 1755. Dans son château de Lunéville, il reçoit Montesquieu, Helvétius, Madame de Graffigny. Y séjourne également Voltaire et Madame du Châtelet qui va y rencontrer Saint-Lambert. On connaît la suite de l'histoire. C'est aussi au château de Lunéville que Stanislas s'éprend de la marquise de Boufflers, celle qui restera sa compagne durant les vingt dernières années de sa vie et règnera sur la Lorraine. Cet ouvrage fourmille d'anecdotes parfois savoureuses. On y apprend que c'est un jésuite, le père de Menoux, envoyé par l'entourage de la reine Marie pour remettre son père dans le droit chemin et l'éloigner de la redoutable marquise, qui fait venir Voltaire au château. Bien que fasciné par l'intelligence et la culture de la compagne de Voltaire, Stanislas reste fidèle à sa marquise. Comme Voltaire, il croit à « l'avènement en Europe d'une république d'esprits cultivés et courageux, libérés de l'obscurantisme et des anciennes tutelles, capables de bousculer quelques idées reçues ». On retiendra aussi de cet ouvrage l'amour tendre, passionné que Stanislas portera toute sa vie, à sa fille Marie et à sa petite fille Adélaïde. On y regrettera quelques petites inexactitudes, — un Saint-Lambert cocufiant Rousseau avec M^{me} d'Houdetot ou le nom du célèbre Palissot de Montenoy orthographié Malissot — mais l'ensemble reste plaisant, léger et bien écrit.

Pascale PELLERIN

Françoise MICHAUD-FREJAVILLE, Noëlle DAUPHIN, Jean-Pierre GUILHAMBET (dir.), *Entrer en ville, Colloque de l'Université d'Orléans 26-27 octobre 2001*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 326 p.

Les quinze interventions de ce colloque réunies à l'initiative de l'équipe de recherche EA 3272, *les territoires de l'identité* de l'Université d'Orléans, ont été rassemblées autour de quatre thèmes : le seuil de la ville, contrôles et discriminations : médiateurs et territoires, entrées cérémonielles et passages ritualisés, transgressions et mutations des limites. Ces points d'ancrage témoignent de l'inflexion générale que l'équipe souhaitait donner à cette réflexion située dans un champ chronologique très large puisqu'il s'étend de l'antiquité romaine à nos

jours pour un espace qui n'hésite pas à franchir les limites de l'hexagone puisqu'il passe par Londres, Florence, Rome et .. Gaza. Les risques d'éparpillement qu'une telle dispersion pourrait faire craindre sont surmontés par le remarquable travail d'accompagnement et de synthèse qu'accomplit J.-P. Guilhambet signataire de l'introduction générale, d'une introduction précédant chacune des quatre parties et d'une communication personnelle portant sur « les limites et entrées de la Rome antique : quelques rappels et quelques remarques ». L'ensemble de ces pages érudites constitue, en soi, une somme d'une très grande richesse sur un thème dont l'objectif était de se situer sur ce point de passage qui est à la fois limite, obstacle, accueil et, d'une certaine manière, moment de l'histoire urbaine. La question des monuments et notamment des portes, y trouve évidemment une place importante. On retiendra, pour la période moderne et plus précisément pour le 18^e s., le propos de Christine Lamarre « les portes des villes à la fin du 18^e siècle, crise de l'architecture et crise du symbole » qui souligne, à partir de l'exemple bourguignon élargi aux principales métropoles du royaume, la gêne que la plupart de ces monuments finissent par créer dans la circulation d'un royaume pacifié où le roi, est, maintenant, statufié sur les principales places de ses bonnes villes. Cette tendance générale trouve une magnifique illustration dans la communication de Catherine Denys portant sur « les dangers de l'entrée en ville dans les places fortes du Nord au 18^e siècle ». Insérée dans le système fortificatif la porte ne met pas, comme l'écrit l'auteur, « en communication directe les rues de la ville et les routes de la campagne. Au contraire elle égrène une succession d'obstacles, de passages délicats, qui obligent les passants, entrants ou sortants, à ralentir l'allure et à être très prudents » (p. 164). La présence d'un important dispositif de contrôle soulève la question de l'octroi abordé par deux des intervenants (Éric Gojosso et John Merriman) dans le cadre majeur du 19^e s. Quant à la garde des portes elle est présentée, pour l'Orléans de la fin du Moyen Âge par F. Michaud-Fréjaville, pour la Rome du 19^e s. par Christian Renoux. Au chapitre des entrées cérémonielles signalons l'intéressante contribution de Gaël Rideau qui ouvre pour nous le fameux dossier de l'entrée solennelle des évêques d'Orléans lors de la prise en charge de leur évêché. On est stupéfait de lire qu'en 1734 Nicolas de Paris, au nom d'un antique privilège, a pu délivrer plus d'un millier de prisonniers retenus dans les geôles de la ville (p. 262). L'ouvrage comporte un important cahier d'illustrations placé en partie centrale. Au bilan du beau travail proposé par une équipe jeune et dynamique.

Jean BOISSIÈRE

Vincent MILLIOT (dir.), *Les Mémoires policiers 1750-1850. Écritures et pratiques policières du Siècle des Lumières au Second Empire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 416 p.

Ce livre est issu d'une enquête collective qui s'est déroulée pendant un peu plus de trois ans et qui a réuni quatorze spécialistes de l'histoire de la police des 18^e et 19^e siècles. Par mémoires, il faut entendre les documents écrits par les policiers eux-mêmes, à la fois pour faire œuvre de jurisprudence, pour justifier leur pratique, enfin pour proposer des réformes en un 18^e siècle traversé par des débats qui ébranlent l'appareil judiciaire. La multiplication de ces mémoires au cours du siècle est en soi un phénomène significatif et intéressant à étudier en tant que tel. Comme le rappelle Manuel au début de la *Révolution dans La Police dévoilée par l'un de ses administrateurs*, « Tout ce qui s'écrivait était gardé avec scrupule, jusqu'aux copies, jusqu'aux brouillons ». V. Milliot souligne que le *Traité de la Police* de Delamarre, publié au début du 18^e siècle, remporta un succès public dans toute l'Europe et qu'après les années 1750, le système policier parisien fut cité en exemple. Plusieurs des contributions présentées ici, celle de Catherine Denys sur la ville de Lille, de Vincent Denis sur Bordeaux

et sur Strasbourg, montrent cependant qu'il n'existait pas une police mais « des » polices urbaines dans la France du 18^e s. En pays de Flandres et dans le Sud de la France, les villes rejetaient le modèle parisien soumis à l'autorité royale car il menaçait les prérogatives des municipalités acquises, pour certaines, depuis le Moyen Âge : à Lille, ce sont les échevins qui disposent de la totalité des pouvoirs de police ; à Bordeaux, différentes instances se font concurrence, le Parlement, la sénéchaussée mais aussi les « jurats » qui sont à la fois des juges de police et des juges criminels. Comme à Nantes et à Rennes, c'est une garde bourgeoise relevant des structures communautaires traditionnelles qui assure l'ordre. Il faut souligner la qualité de l'ensemble de ces contributions qui permettent d'esquisser un tableau rigoureux et précis de l'état de la police à la fin de l'Ancien Régime, une police dont les acteurs manifestent de plus en plus au cours du siècle, par la rédaction de mémoires, leurs états d'âme et leur volonté réformatrice. Plusieurs demandes récurrentes sont évoquées dans ces textes, qui trouveront à nouveau à s'exprimer dans les Cahiers de doléances : une meilleure séparation entre la police et la justice, le refus du secret qui apparaît comme la marque du despotisme policier, la clarification des compétences entre les inspecteurs et les commissaires du Châtelet. Une notion surtout est invoquée de plus en plus souvent, celle de la préservation du bien public, à une époque où la police a sous sa responsabilité tout ce qui contribue à la bonne marche de la vie en collectivité depuis l'approvisionnement, la distribution de l'assistance, jusqu'à la salubrité publique et au contrôle des mœurs. à la fin de l'ouvrage, huit mémoires figurent en annexe qui permettent de mieux mesurer comment les officiers de police ont intégré les Lumières à leur volonté de réforme et d'ordre.

Lise ANDRIES

Raymonde MONNIER, *Républicanisme, Patriotisme et Révolution française*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Logiques historiques »), 2005, 360 p. + index.

Peut-on apporter du nouveau sur des notions aussi anciennes que celles de patrie et de république ? Oui, et R. Monnier le prouve, en relisant « l'histoire politique à la lumière de l'histoire culturelle », en montrant l'actualisation des débats conceptuels dans les pratiques sociales nouvelles ou renouvelées (sociétés populaires, fêtes, journalisme) qui caractérisent la décennie 1790 en France. Elle a déjà présenté le milieu, restreint mais très actif, qui constitue l'opinion radicale parisienne, dans un précédent ouvrage (*L'espace public démocratique*, Kimé, 1994). Elle montre ici comment il est traversé par des débats intenses sur la forme de l'État et l'intégration des citoyens dans la collectivité nationale, débats qui brassent les trois temps de l'histoire : long (tradition de l'humanisme classique, héritage gréco-romain), moyen (révolution anglaise du 17^e siècle, rôle de l'*Encyclopédie* et de J.-J. Rousseau), court (actualité républicaine après la fuite du roi en juin 1791). La première partie, consacrée au « républicanisme avant la république », commence par un bilan historiographique, avant d'explorer l'intrication des notions de démocratie, liberté, citoyenneté dans les débats des années 1790-91. Au centre, le premier mouvement républicain, avec la figure encore trop peu connue de Rutledge, le groupe du *Mercure national* (Kéralio père et fille, Robert, Carra), et la rhétorique du tyrannicide. En suivant précisément la piste des éditions, traductions, adaptations d'ouvrages, R. Monnier montre l'importance du colinguisme franco-anglais dans le débat sur la république : Gordon, Harrington, Addison, Nedham, Hamilton (et d'autres que l'on retrouvera dans l'index final) sont connus, discutés, intégrés à la conjoncture française. La présentation de ce premier milieu républicain est peut-être un peu idéalisée, car il est aussi le lieu de féroces polémiques. L'exclusion politique des femmes, par exemple, fut « un consensus quasi-unanime » (p. 56) : oui... mais le « quasi »

divisait le milieu républicain lui-même ! La seconde partie, « Le temps de la patrie », explore les pratiques culturelles nouvelles et effervescentes liées au culte des héros : celui-ci quitte « les lieux clos des académies pour se déployer dans la Cité » (306). La célébration de Caton, Brutus, Marat, Desaix et autres martyrs de la liberté (passés ou présents, militaires ou civils, mais morts par définition) illustre bien « la relation complexe du politique et du sacré dans le patriotisme révolutionnaire » (263). En choisissant ce fil conducteur, qui privilégie l'aspect rassembleur du patriotisme, R. Monnier minimise sa face diviseuse, parfois renvoyée à un extérieur événementiel de l'idéologie. Mais cette indulgence, cette quasi-empathie avec ses personnages était peut-être nécessaire pour réussir à nous rendre présent, dans ce qu'il avait alors de nouveau et de prometteur, le nationalisme républicain français à ses débuts.

Annie GEFFROY

Mireille MOUSNIER (éd.), *Les Animaux malades en Europe occidentale (VI^e-19^e siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, 280 p.

Treize communications de ces actes des 25^e Journées Internationales d'histoire de l'Abbaye de Flaran (12-14 sept. 2003) dont huit concernent en tout ou partiellement le 18^e siècle. On comprend vite la raison de ce traitement « de faveur » : la création des Écoles vétérinaires (C. Guintard : Lyon ouvre en 1762, puis Maisons-Alfort en 1766, en Espagne ouverture en 1792) fit suite à un siècle d'épizooties particulièrement marquées en France dans le sud-Ouest (Ch. Desplat), en Italie, Franche-Comté et Flandre-Picardie (F. Vallat), en Dauphiné (R. Favier) et en Espagne (F. Brumont, A. Rodriguez Grajera). Les années les plus néfastes courent à partir du milieu du siècle avec un pic en 1774-1775. La distinction entre épidémie (épizootie) et endémie (enzootie), l'équivoque du terme « peste » ovine ou bovine, la lancinante crainte des zoonoses (transmission à l'homme) figurent depuis des siècles en arrière-plan de l'élevage — et continuent, on le sait, à inquiéter nos contemporains. Les bêtes malades sont à la fois une perte financière et un danger collectif : il y a au-delà de la peur le désir de s'en tirer au mieux, d'où la contradiction entre des remèdes généraux drastiques (éloignement, abattage massif, surveillance des marchés et interdiction des déplacements), une médiocrité des soins particuliers qui ne progressent guère (herbes, saignées, huile de cade et recours modéré aux saints et rebouteux) et une permanente tentation de fraude. Ces études s'attachent aussi à quelques points particuliers comme l'indemnisation des pertes en Dauphiné (R. Favier). On garde sur les tailles une proportion variable (1 % en 1764, 8,1 % en 1764), encore faut-il décider qui en bénéficiera, les gros éleveurs ou les plus démunis ; on voit l'actualité de ces réflexions. L'étude de la propagation des épizooties, tant en Espagne qu'en France, montre qu'en dépit de réels désastres locaux, l'absence de véritables courants d'échange de bétail (F. Vallat) et la forme très extensive des pratiques (F. Brumont) ont permis d'enrayer assez rapidement les plus graves atteintes. L'impact politique encore que local des épizooties est traité par Ch. Desplat qui étudie les réactions prudentes du Parlement de Navarre généralement en liaison avec l'intendant et celles des États de Béarn et Navarre qui se déchirèrent entre intérêts divergents. Même si l'Europe du 18^e s. est ici surtout franco-espagnole, le recueil dans son ensemble est d'excellente tenue et porte à une réflexion autant sur le présent que sur le passé.

Françoise MICHAUD-FRÉJAVILLE

Odile REDON, Line SALLMANN, Sylvie STEINBERG (dir.), *Le Désir et le goût. Une autre histoire (XII^e-18^e siècles)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (Coll. « Temps et Espaces »), 2005, 415 p. + ill.

Cet ouvrage de belle réalisation réunit les actes du colloque international à la mémoire de Jean-Louis Flandrin qui s'est tenu à Saint-Denis en septembre

2003. Dix-huit auteurs rendent hommage à J.-L. Flandrin (1931-2001) en traitant le thème du désir et du goût par l'approche de l'histoire de la famille, de la sexualité et de l'alimentation. On trouve le 18^e s. uniquement dans la 2^e partie qui traite de l'invention des goûts avec un article sur le froment et le pain (Antoine Jacobsohn) ainsi que dans la 4^e partie qui aborde les drames intimes avec un article de Sylvie Perrier sur les relations domestiques dans les familles « recomposées » de la France de l'Ancien Régime. Le 16^e siècle est plus à l'honneur mais tous les articles sont documentés avec soin et la lecture intéresse toutes les époques car, les sujets sont bien souvent encore d'actualité !

Martine GROULT

Michel RODIGNEAUX, *Guerre de course en Guadeloupe XVIII^e-19^e siècles, ou Alger sous les tropiques*, préface de Hélène SERVANT, Paris, L'Harmattan, 2006, 428 p.

La pratique de la guerre de course, véritable brigandage des mers, avait été condamnée par les théoriciens du droit des gens au 18^e siècle, puis mise au ban des nations civilisées par l'Assemblée constituante. Hors du droit des nations, la guerre de course et sa proche voisine la piraterie, firent cependant leur réapparition au moment où la guerre navale opposait la France révolutionnaire à l'Angleterre dans la mer des Antilles et dans l'océan Indien. Le retour au grand jour de cette pratique issue de l'Ancien Régime est l'objet de cet ouvrage qui a le grand mérite de placer au cœur de cette guerre le personnage controversé — mais assez mal connu — de Victor Hugues : l'homme de l'abolition de l'esclavage en Guadeloupe en 1794. Il fut également celui qui mena sans état d'âme une terrible guerre de course contre les navires marchands anglais, mais aussi ceux des puissances neutres, États-Unis en premier lieu. Cette guerre se traduisit par de très nombreuses prises de navires américains et fut en grande partie à l'origine de la quasi rupture entre la république américaine et la France révolutionnaire. La source principale de l'étude mérite d'être signalée : le fonds du tribunal des prises de Basse-Terre, qui a enregistré minutieusement les opérations de course, depuis la capture des navires jusqu'à la vente des marchandises à terre. Cette source est restée ignorée des chercheurs pendant plus d'un siècle car le fonds avait été remis aux autorités américaines, entre 1885 et 1890, qui voulaient enfin prouver l'ampleur de la piraterie française entre 1794 et 1810 ... Prêtés pour deux ans, les dossiers réintégrèrent les archives françaises en 1988 seulement, l'ambassade de France à Washington ayant omis de les retourner au moment de leur restitution en 1892 ! Ainsi, et c'est l'intérêt central du travail publié ici, la guerre de course menée par Victor Hugues et ses successeurs fut au cœur des polémiques franco-américaines sous la Révolution et le Consulat et joua peut-être un rôle non négligeable dans la vente de la Louisiane, conçue d'une certaine façon comme une « réparation » due aux victimes de cette « piraterie d'État » qu'était la course. Un index et une série de reproductions de documents d'archives terminent l'ouvrage.

Marcel DORIGNY

Michel SCHLUP (éd.), *L'Édition neuchâteloise au siècle des Lumières. La Société typographique de Neuchâtel (1769-1798)*, Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel, 2002, 311 p. + nb. ill., 20 x 30 cm.

Cet ouvrage collectif, adossé à une exposition sur le même thème et sous le même titre, s'attache à mettre en valeur le patrimoine imprimé de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. La première partie de l'ouvrage, une large introduction, est consacrée à la présentation de l'imprimerie et de l'édition à Neuchâtel avant et après la création de la Société typographique en 1769. On voit ainsi évoluer l'édition des textes à dominante religieuse, sous l'impulsion

de la religion réformée, utilitaire (almanachs, calendriers), voire même scientifique, vers des publications qui exigent une plus grande liberté de manœuvre. Les relations internationales de la STN se développent, encouragées à la fois par la consommation littéraire et les tracasseries administratives qui entravent l'édition en Europe et particulièrement en France et qui, par contrecoup, favorisent l'édition neuchâteloise. Robert Darnton consacre en particulier un article aux batailles autour de l'*Encyclopédie*. La seconde partie de l'ouvrage donne plusieurs aperçus sur le fonds des archives de la Société, véritable révélateur du marché du livre au 18^e siècle.

Françoise BADELON

Hugh THOMAS, *La Traite des Noirs. Histoire du commerce d'esclaves transatlantique. 1440-1870*, traduit de l'anglais par Guillaume VILLENEUVE, Paris, Robert Laffont (Coll. « Bouquins »), 2006, 1033 p.

La somme consacrée par l'auteur à la traite atlantique des Noirs, du milieu du 15^e siècle jusqu'à son extinction définitive vers 1870, est un classique de la littérature internationale sur cette question si controversée. Pourtant la traduction française de ces plus de mille pages fut tardive et sa publication chez un grand éditeur semée d'embûches tellement le sujet heurtait une opinion publique française encore peu préparée à ce genre de recherche ; sans négliger les ambitions éditoriales concurrentes qui ne voyaient pas avec bienveillance arriver ce texte au milieu des débats français sur l'esclavage et la traite. Hugh Thomas montre avec force l'ampleur du phénomène, avance des chiffres précis, inscrit ce commerce des êtres humains au cœur de l'histoire de l'Europe qui fut l'ordonnatrice et l'épicentre du trafic négrier ; ce qui n'exclut naturellement pas les « vendeurs » africains du processus. L'auteur, après d'autres mais avec une clarté et une fermeté qui donnent force à un texte dense, met en évidence la place centrale du 18^e siècle dans la longue histoire de la traite négrière : à lui seul le siècle des Lumières a organisé plus des trois quart des expéditions négrières à partir de ses ports, ceux d'Angleterre venant en tête, suivis par ceux du Portugal et de France. Avant d'être le « gendarme » des mers pour lutter contre la traite illégale après 1815, l'Angleterre avait été la première nation négrière au siècle précédent. Les analyses historiques précises sont complétées par de nombreux extraits de témoignages, rares dans les sources françaises mais fréquentes en Espagne, en Angleterre et surtout au Portugal. Ajoutons que la sûreté de la traduction n'est pas une des moindres qualités de ce très gros ouvrage.

Marcel DORIGNY

Dominique VARRY, « *Sous la main de la Nation* ». *Les bibliothèques de l'Eure confisquées sous la Révolution française*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2005, 285 p.

Version revue d'une thèse soutenue en 1986 à partir de la série Q des archives départementales de l'Eure, cet ouvrage traite de la « nationalisation » des bibliothèques privées en faveur des nouvelles « bibliothèques nationales », terme désignant les collections ainsi constituées sous la Révolution à partir des fonds confisqués aux institutions religieuses supprimées et aux émigrés. Les quarante-quatre inventaires des couvents et des particuliers allant de la plus haute noblesse aux simples gentilshommes et à la roture aboutissent à une moyenne assez faible, entre 250 et 350 livres par bibliothèque. La modestie de ces chiffres, même pour la Robe ou la noblesse de Cour, s'explique par la présence de nombreuses résidences de villégiature, où les bibliothèques d'appoint formaient l'essentiel de collections qui bénéficiaient rarement d'une pièce spécialisée. Les statistiques fournies par l'auteur sont assez attendues : dans les bibliothèques d'usage des laïcs dominent les petits formats et les ouvrages récents ; les bibliothèques

ques de couvent formées sur plusieurs générations et d'ouvrages de dévotion ou de théologie, offrent des éditions relativement anciennes dans des formats plus conformes à ce type de production imprimée. Aucune trace de bibliophilie naissante ; la littérature d'idées moderne est représentée avec parcimonie chez les laïcs ; quatre possesseurs de l'*Encyclopédie* dans la noblesse uniquement (dont Breteuil et Broglie), un seul de la *Méthodique* ; de nombreux ouvrages pratiques (dont l'agronomie) et, en politique, beaucoup de littérature polémique des années 1780 : l'ensemble témoigne d'une pénétration modérée d'un esprit des Lumières qui se radicalise petit à petit chez des possesseurs de livres qui seront les premières victimes de la Révolution. Le destin de ces bibliothèques fut varié : confiées aux dépôts départementaux, elles y furent souvent abandonnées aux pillages variés et aux autodafés. Les restitutions de la Restauration allèrent parfois au-delà des ouvrages réellement spoliés. Ainsi va la vie des livres.

François MOUREAU

Izabelle ZATORSKA, *Discours colonial, discours utopique. Témoignages français sur la conquête des antipodes. XVII^e-18^e siècles*, Varsovie, Presses de l'Université de Varsovie, 2004, 584 p. + 14 planches hors texte.

Ce très important travail se veut à la fois une réflexion sur les théories des voyageurs, des géographes ou des utopistes sur l'importance, la richesse supposée fabuleuse et surtout la nécessité politique d'établir une présence française au cœur de l'océan Indien. Cette installation-colonisation à Madagascar et aux Mascareignes était avant tout conçue comme une étape vers les côtes des Indes orientales et, selon les hypothèses alors émises, vers le continent austral dont l'existence n'était certes pas démontrée mais qui était considérée comme certaine. L'auteur passe au crible les nombreux textes des voyageurs, de la fin du 17^e siècle jusqu'aux années 1780, considérés comme des témoignages puisqu'ils relatent des faits, tout en en donnant une interprétation « exotique » destinée à attirer la curiosité du lecteur européen. Le point commun entre les auteurs retenus pour l'étude est qu'ils procédaient tous, à leur façon, du projet colonisateur : colons cherchant à s'installer sur une terre, marchands, administrateurs. La vision des antipodes (au sens à la fois géographique et « moral ») comme modèle idéal de société, est le fondement du discours utopique récurrent au fil du 18^e siècle, confondu avec le discours colonial, « civilisateur » ou « évangéliste » selon qu'il est porté par les philosophes ou par les missionnaires : l'entreprise coloniale emprunte son discours à celui des voyages imaginaires. Tel est la conclusion qui se dégage de ces analyses. L'ouvrage est formé de trois grandes parties : 1/ définitions, histoire, savoir ; 2/ textes et auteurs (qui forme le cœur du livre) ; 3/ la conquête de l'impossible. Un index des noms et un index géographique permettent de circuler aisément à travers le foisonnement des références, des citations (souvent extraites de sources d'archives inédites et d'accès difficile) et des personnages cités. Une riche bibliographie et une série de planches terminent l'ouvrage. Rédigé en un excellent français, reposant sur d'importantes investigations dans les archives et les bibliothèques françaises, proposant de stimulantes réflexions sur l'articulation entre récits de voyages, utopies, débats philosophiques autour de la légitimité de la colonisation, de l'esclavage et de la traite, ce livre deviendra une référence obligée des études sur les visions coloniales du siècle des Lumières.

Marcel DORIGNY

LITTÉRATURES

Ros BALLASTER, *Fabulous Orient. Fictions of the East in England 1662-1785*, Oxford, Oxford University Press, 2005, 408 p.

Le livre analyse la manière dont les lecteurs occidentaux du 18^e siècle lisaient les contes orientaux. Mais plutôt qu'une étude de la réception des textes, il s'agit

davantage de la recension des ouvrages qui circulèrent en Europe, en Grande-Bretagne surtout, et qui firent connaître cette littérature. La France a joué, d'après l'auteur, un rôle de premier plan dans la transmission des contes orientaux mais aussi dans le développement de l'étude des langues orientales en Angleterre. Elle rappelle par exemple combien les travaux de Barthélémy d'Herbelot, professeur de langues orientales au Collège de France à partir de 1692, ont contribué à encourager ces recherches. Quant aux *Mille et une nuits* de Galland, aux *Mille et un jours* de Pétis de la Croix et aux *Contes chinois* de Gueullette, ils furent en général traduits et publiés en Angleterre un an seulement après leur parution en France. À la fin du 18^e siècle, il aurait existé plus de 80 recueils en anglais imitant les *Mille et une nuits* de Galland. Dans l'ouvrage, les textes sont classés par zone géographique : contes venus de l'Inde ou de la Chine, contes turcs et contes persans. Ce classement est surprenant car, de l'avis de spécialistes comme Jamel Eddine Bencheikh, il est difficile, par exemple pour les *Mille et une nuits*, de démêler les influences multiples et les emprunts qui sont à l'origine d'histoires venues, pour la plupart, de la tradition orale. L'ouvrage traite aussi des correspondances fictives, au premier rang desquelles figurent les *Lettres persanes*, et des récits de voyage. Sont mentionnés par exemple les écrits de Lady Montagu, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Turquie dans les années 1720, et la correspondance galante que lui adressa alors le poète Pope : les lettres qui sont analysées ici sont bien représentatives des fantasmes masculins de l'époque à propos de l'Orient. Pope rêve en effet d'avoir auprès de lui une esclave circassienne alanguie, tout droit sortie du sérail du sultan et sur laquelle il pourrait exercer un pouvoir despotique ! En bref, cet ouvrage rend compte de nombreuses œuvres mais on a du mal à en suivre le fil méthodologique.

Lise ANDRIES

Martin CALDER (éd.), *Experiencing the Garden in the Eighteenth Century*, Bern, Peter Lang, 2006, 252 p., + 41 ill.

Ce volume publié sous la direction de Martin Calder, dix-huitième et spécialiste de littérature française à l'Université de Bristol, réunit dix communications sur un thème particulièrement intéressant, celui du jardin comme terrain de connaissance. Son thème est heureusement choisi car les progrès du newtonianisme, de la méthode expérimentale et de l'empirisme baconien se sont largement appuyés sur les sciences de la vie, et le jardin se prêtait, on serait tenté de dire naturellement, à démontrer la pertinence des nouvelles méthodes d'investigation. Ce thème est abordé de front par cinq communications sur les dix qui composent ce volume : elles traitent de la perception visuelle de la nature (Katherine Myers), de la pérambulation d'un jardin paysager comme processus empirique de la connaissance (Michel Baridon), de la description intellectuelle des « scènes » qui se succèdent sous les yeux du promeneur (Katja Grillner), d'Ermenonville comme terre d'élection du philosophe sensible (Martin Calder) et comme lieu de découverte de la vie quotidienne des campagnes (David L. Hays). Cinq autres communications traitent de sujets moins directement liés à la connaissance mais néanmoins centraux : la présence de la mort dans le paysage à Méréville et le souvenir des deux fils de Laborde disparus dans le Pacifique pendant le voyage de Lapérouse (David Maskill), la philanthropie des Lumières dans le parc de Stanislas à Lunéville (Renata Tyszczyk), le rôle de l'égyptomanie dans les jardins d'Europe (Jean-Marcel Humbert) et, pour conclure, les très instructives (et parfois irrévérencieuses) remarques faites par Pierre-Jacques Fougereux, « Trésorier-payeur des rentes de l'Hôtel de ville », sur les jardins qu'il a vus en Angleterre, lors du voyage qu'il y a fait dans les années 1720. Un volume bien présenté, bien illustré et doté d'un index utile.

Roland DESNÉ

Sonia FAESSEL, *Vision des îles : Tahiti et l'imaginaire européen. Du mythe à son exploitation littéraire (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan (Coll. « Portes Océanes »), 2006, 243 p.

Ce recueil d'articles et de conférences (1993-2005) présente une unité certaine : le thème du désenchantement. Bougainville a tracé un portrait enchanteur d'une île du Pacifique et de ses accueillantes vahinées ; tous ceux qui sont partis depuis sur ses traces avec ses mots en tête ont été cruellement déçus. S. Faessel pose les bonnes questions sur un corpus de départ ténu (Hawkesworth, Wallis, Cook, Bougainville, Diderot, Madame de Montbart, La Dixmerie, Taitbout, Sade) qui permet de montrer la brutalité culturelle d'une intrusion européenne qui a détruit une civilisation perçue comme idyllique. Les responsables en traquent désormais les traces avec une nostalgie poignante. Il y a la description de ce qui est durablement vécu comme une tragédie à savoir l'harmonie entre la nature et l'homme du temps de l'âge d'or. Au-delà de cette déception déclinée sous diverses formes, l'actuelle question insoluble de la réalité est posée : qui pourra désormais raconter la véritable civilisation perdue des Maoris ? On retiendra pour le 18^e siècle d'abord la fine étude sur l'influence du « genre idyllique » et du mythe du bon sauvage dans la rédaction du *Voyage* de Bougainville à partir de son carnet de bord (p. 37-54). On découvrira l'œuvre de M^{me} de Montbart (*Lettres tahitiennes*, 1786) où le romanesque (séparation des amants tahitiens, rapt de la belle par les méchants Anglais, succès mondains du jeune homme en France et jalousie des Parisiennes) fait trouver le bonheur de nos Polynésiens au fond des campagnes d'Europe. Quant à Sade, dans un récit itinérant, *Aline et Valcour* (1795), il utilise habilement Cook et Bougainville pour opposer d'après le premier un royaume des anthropophages supposé réel à une harmonieuse île proclamée imaginaire, Tamoé, bien entendu sortie de la Tahiti de Bougainville. Rappelons pour finir que ce recueil permet aussi de retrouver parmi les grands déçus des époques postérieures Dumont d'Urville, Stevenson, Segalen, Gauguin, Loti, Melville, London, Simenon et Gary.

Françoise MICHAUD-FRÉJAVILLE

Stuart GILLESPIE, David HOPKINS (éds.), *The Oxford History of Literary Translation in English*, vol. 3, 1660-1790, Oxford, Oxford University Press, 2005, 572 p.

Ce troisième volume de la série que constitue *The Oxford History of Literary Translation in English*, se donne pour but de révéler la place centrale qu'occupe la traduction dans le système littéraire anglais et dans la formation des canons esthétiques. Les quatre premières sections de l'ouvrage comprennent des études consacrées à la pratique de traduction, tandis que la deuxième partie porte sur les traducteurs et le type de textes, de genres et d'auteurs qui furent traduits. Cette présentation permet à S. Gillespie et D. Hopkins, de construire une mosaïque complexe et variée, qui réussit à donner une cohérence remarquable à un champ d'activité où les plus grands écrivains et théoriciens de l'époque côtoient des plumitifs anonymes, parfois peu compétents et souvent mal payés. Avec en toile de fond l'expansion rapide du marché d'édition, la pénétration de textes traduits, retraduits, révisés, adaptés et parfois transformés en œuvres originales, alimente et enrichit le système littéraire, en introduisant de nouveaux genres et formes dont profitent certains auteurs (Smollett est un cas particulièrement intéressant), pour qui création littéraire et traduction vont de pair. Dans les premiers chapitres du volume, Gillespie, Hopkins, Sowerby et Wilson examinent ce processus de médiation et d'échange sous une optique à la fois commerciale et littéraire, retraçant, d'une part, l'introduction du conte oriental en Angleterre par l'intermédiaire des *Mille et Une Nuits* d'Antoine Galland, ou le développement de l'ode pindarique après Cowley, et, d'autre part, les différents types de contrat et modes

de publication. D'autres contributeurs, notamment Pat Rogers et D. Hopkins, mettent l'accent sur les traducteurs pour nous offrir une vue d'ensemble de leur pratique. Parmi les femmes, la mieux connue est sans doute Aphra Behn. Celles qui traduisaient les œuvres latines ou grecques étaient presque toujours filles de pasteurs. La traduction offrait à toutes ces femmes la possibilité de se construire une identité et une réputation littéraires. À la fin du livre, une série de portraits biographiques permet de mieux apprécier l'éventail des talents et des savoirs. Il est peu surprenant de constater la prééminence des traductions d'œuvres latines, grecques et françaises au 18^e siècle dont Gillespie fournit une analyse quantitative très utile. Parmi les auteurs latins, Horace est au premier rang. Les libraires anglais se précipitaient quand paraissaient de nouveaux ouvrages de Voltaire et de Rousseau (à qui Peter France consacre une section entière) mais Prévost, Crébillon fils et Marmontel figurent aussi parmi les auteurs qui se vendaient très bien. Il aurait été facile de céder humblement à la domination culturelle que partagent la France et l'antiquité, mais les éditeurs ont été, à juste titre, attentifs à d'autres échanges et à d'autres cultures. La décision d'inclure, par exemple, la traduction en anglais moderne de Chaucer, ainsi que des textes gaéliques, arabes et perses ouvre des perspectives plus larges qui servent à mettre en relief l'absence quasi-totale des traductions de l'allemand et d'autres langues européennes. Ce remarquable livre constitue un instrument de travail aussi lumineux qu'indispensable à tout chercheur intéressé par la transmission et la diffusion des textes au delà des frontières nationales et culturelles.

Adrienne MASON

Julia GROS DE GASQUET, *En disant l'alexandrin : l'alexandrin tragique et son art, XVII^e-XX^e siècle* [sic], Paris, Honoré Champion (Coll. « Lumière classique »), 2006, 396 p.

Seul le chapitre II — environ 70 pages intitulées « Vers un jeu prosaïque ? » — de cet ouvrage qui se propose d'étudier l'évolution de la réalisation orale du texte de théâtre du Classicisme à nos jours concerne proprement le 18^e siècle. L'auteur, qui adopte les positions d'E. Green (sur la prononciation) et de G. Forestier (sur la ponctuation) et qui possède une riche expérience de comédienne, se révèle beaucoup plus à l'aise lorsque son propos — qui n'en est pas moins contestable — concerne l'époque de Racine ou lorsqu'elle s'appuie sur les travaux de métrique de Benoît de Cornulier que lorsqu'elle réfléchit sur le temps de Voltaire, même si là comme ailleurs c'est surtout son talent pour la synthèse — voire le rapport de synthèse — qu'elle exhibe, rien de bien neuf ou original ne marquant ses développements. Ce qui lui manque surtout, car elle s'appuie essentiellement sur des « discours sur » et très peu sur des textes de théâtre, c'est une connaissance plus approfondie des corpus, qui lui permettrait — comme elle se risque à le faire pour Racine à l'époque précédente — de déterminer dans quelle mesure l'écriture versifiée de Voltaire et des tragiques contemporains se plie à — ou suppose, ou provoque — une évolution de la diction et de la déclamation, qui accompagne probablement une révolution implicite de la conception du rythme du vers. Appuyées sur les chantiers inachevés de Georges Lote et sur un vieux (1965) mémoire de D.E.S. de Michèle Montalbetti (qui à l'air tout à fait passionnant), ces pages qui rendent visite cursivement à d'Hannetaire ou Louis Racine, à Dorfeuille ou Humboldt, marquent la place de plus en plus grande du « langage du corps » dans le jeu de l'acteur et cherchent à faire le point sur la question du naturel et de l'imitation. C'est souvent suggestif, même si c'est parfois trop assertif, mais tellement parcellaire qu'on ne peut manquer d'être déçu. Le sujet, sans doute, était d'une telle ampleur — un vrai sujet de thèse d'État — qu'il eût fallu bien plus de pages, bien plus de temps pour

le traiter — et l'on ne pense pas ici qu'au seul 18^e siècle — de façon plus approfondie.

Jean-Noël PASCAL

Édouard GUITTON, *Physionomie(s) d'André Chénier*, Orléans, Editions Paradigme (Coll. « Références »), 2005, 206 p.

Ce recueil d'articles publiés sur plus d'une trentaine d'années est venu à son heure, et il restera. Erudit impavide et lecteur d'une sensibilité sismographique, E. Guittton est aussi un historien ouvert et curieux. Encadrés entre un « état présent » de 1982 (*DHS*) et une réflexion sur Chénier « anachronique » ou « achronique », d'où l'écrivain ressort d'autant plus actuel que mieux inséré dans l'histoire, une douzaine d'articles font alterner les moments d'identification au « fier André » et à ses impulsions d'homme et de poète, et les vues panoramiques sur la poésie de son temps et de tous les temps, et les interrogations sur la rencontre de deux siècles. Le bonheur de lire est communicatif, la quantité d'informations sur Chénier — et sur les chéniéristes — admirable : un livre intéressant et utile, et de surcroît élégant.

Martine DE ROUGEMONT

Mihaela MUDURE, *Ispitiri, trecute vremi, Eseuri de istoria literaturii engleze. Secolele al XVII-lea i al XVIII-lea [Tentations, moments passés. Essais d'histoire de la littérature anglaise. XVII^e-18^e siècles]*, Piteti, Bucureti, Braov, Cluj-Napoca, Constanôa, Editura Paralela 45, 2006, 194 p.

Quand Mihaela Mudure fait publier en roumain son recueil d'essais sur la littérature anglaise des 17^e-18^e siècles, la spécialiste comble sciemment un vide dans la critique littéraire roumaine des dernières décennies. Si les exégèses roumaines ont fait foison — surtout après la chute du communisme — sur la littérature de langue anglaise contemporaine cependant, la littérature des siècles précédents semble avoir moins préoccupé les spécialistes. C'est ce à quoi le professeur de littérature anglaise se propose de pallier, en ayant rédigé un recueil rassemblant des études réunies sous le signe d'une même préoccupation, décryptée par l'auteur, dès l'introduction, comme tentation du texte. Et si les textes commentés sont des plus divers, en revanche, les approches se complètent grâce à une même ferveur, passion du littérateur et de l'analyste à la fois. Après avoir examiné divers aspects de la vie littéraire anglaise du 17^e siècle — les *court masks*, la pièce *Volpone*, l'œuvre poétique de Ben Jonson, les poèmes de John Donne, George Herbert, John Milton, Margaret Cavendish et Aphra Behn — la critique consacre une partie du volume aux commentaires de textes littéraires du 18^e siècle. La Restauration anglaise est illustrée grâce à une analyse des comédies de William Congreve, que M. Mudure entreprend selon plusieurs perspectives, allant de l'élément humain, notamment sentimental, jusqu'aux modèles culturels et historiques. Les lumières anglaises sont également présentes ; selon l'auteur, en Angleterre, le courant porte sur les échecs du système socio-politique anglais, l'une des lignes de force étant la valorisation de la raison, donc, de la culture. Dans la même perspective, l'étude consacrée au roman *Mémoires de Fanny Hill* inscrit « le respectable John Cleveland » parmi les auteurs moralisants, dont Laclou ou Crébillon-fils. Pour l'auteur, ce « Bildungsroman illuministe » est à la fois une mise en métaphores de la physiologie et un document sociologique avec une description humoristique de la sexualité parsemée d'allusions pro-féministes, le tout prouvant l'évolution de la classe moyenne anglaise vers un modèle comportemental « vénérable » que répandra la prose de l'époque victorienne. Les récits sur l'esclavage, genre peu connu par les lecteurs roumains, prônent l'idée selon M. Mudure que c'est la liberté d'expression qui sanctionne l'affranchissement. L'un des récits les plus convaincants sur l'esclavage a été écrit par le

Nigérien Oludah Equiano, *The Interesting Narrative of the Life of Oludah Equiano, or Gustavus Vasa the African*, paru en 1789, ouvrage qui représente pour la spécialiste une œuvre ironique à l'adresse de la civilisation blanche. Pour n'en mentionner qu'un exemple, l'emprise sur les femmes est vue comme un « pacte symbolique de force qui souligne la hiérarchie raciale ». L'expérience romantique du poète Alexander Pope est détaillée à travers le rapport équilibré entre romantisme et néo-classicisme, tel qu'il transparait dans le poème d'inspiration horatienne *Ode on Solitude*. Plus loin, traitant du poème *The Rape of the Lock* par le même auteur, le critique envisage une approche stylistique, qui aboutit à l'idée que le zeugme et l'*apokino*, les deux tropes les plus fréquentes dans cette ode, témoignent d'un souci pour la symétrie que n'égale que la préoccupation du poète pour la communication entre le matériel et le spirituel. Si un écrivain de la renommée d'Henry Fielding est considéré comme romancier et théoricien du genre, les études dédiées à Lady Mary Wortley Montagu et à Mary Wollstonecraft, aussi bien que l'article portant sur les femmes-journalistes du 18^e assument une perspective historique et biographique. Le volume a une portée double. Pour les scientifiques, il constitue un instrument de travail précieux ; tandis que les comparaisons entre la société roumaine contemporaine et la société anglaise du 18^e siècle en font une incitation à la lecture adressée au grand public roumain ainsi qu'une nécessaire invitation à la redécouverte de la culture européenne.

Maria MATEL-BOATCA

Hélène-Claire RICHARD, André CAROFF, *Le Comte de Sanois, 1723-1799, une vie bouleversée par l'affaire de la lettre de cachet*, Paris, Paradigme (Coll. « Histoire »), 2006, 190 p.

Jean-François Geffrard, comte de Sanois et dernier seigneur de Pantin, a mené la vie picaresque et procédurière d'un disciple de Rousseau égaré dans le monde post-féodal de la petite noblesse désargentée, essayant rebuffades auprès des Grands comme auprès des milieux financiers et judiciaires. Jeune gentilhomme breton chargé très tôt d'établir ses frères et sœurs, il est sans grands moyens et sans grands talents, si ce n'est son extraordinaire disposition à produire lettres et mémoires pleins de verve et de ressentiment. Ils sont destinés à défendre un honneur qui n'est plus que le cache-misère de sa condition. Le sort, aidé par cette forme d'aveuglement qui lui tient lieu de jugement, va lui donner l'occasion de mettre à profit cette faculté souvent intempestive et presque poétique d'indignation. Mal en ménage, décidé à quitter femme et foyer parisiens pour une Suisse utopique (« Le choix de Lausanne a été déterminé par son bon air, pour être auprès du docteur Tissot auquel il accorde une entière confiance et parce que le lait suisse lui semble meilleur », p. 76), il quitte le domicile conjugal le 28 mars 1785, non sans laisser une lettre absurde à son épouse, lui faisant croire qu'il est parti pour l'Amérique avec le patrimoine financier du couple. Il n'en faut pas plus à la famille pour lancer une lettre de cachet contre lui qui l'amènera, après une grotesque arrestation à Lausanne, à être interné à Charenton. L'ouvrage, parfaitement documenté, montre avec finesse comment le malheureux, servi par Lacrosette, jeune avocat de talent qui saura profiter du climat prérévolutionnaire, emploie sa pitoyable aventure à la dénonciation de la tyrannie. On ne peut que regretter, à la lecture de cette érudite enquête, la discrétion de l'appareil critique, qui sait pourtant produire en annexe un *Mémoire en faveur des habitants de Pantin*, de la main du comte de Sanois (1784), ainsi que le cahier de doléances des mêmes, dit *Cahier des demandes et des représentations des habitants des village et paroisse de Pantin près Paris, avec des notes marginales du seigneur haut justicier du lieu* (1789).

Odile RICHARD-PAUCHET

ART ET MUSICOLOGIE

Violaine ANGER (éd.), *Le Sens de la musique (1750-1900). Vivaldi, Beethoven, Berlioz, Liszt, Debussy, Stravinski*, Paris, Édition rue d'Ulm, 2005, 2 vols. I, 284 p., II, 310 p.

Le titre général de cette belle anthologie exprime bien le but que les divers auteurs sur la musique retenus se fixent lorsqu'ils prennent la plume : cerner autant que faire se peut le sens de la musique. L'une des préoccupations majeures au cœur d'une telle entreprise est la relation entre le mimétisme et l'expression, diversement abordée au fil du temps, et la question de l'autonomie de la musique. Comme le souligne V. Anger dans son introduction, « c'est probablement la fragilité intrinsèque de la notion d'imitation qui induit sa remise en cause progressive par la notion d'expression ». Or bien avant que la notion de « musique pure » ne soit résolument établie, l'autonomie de la musique se dessine déjà. L'anthologie proposée ici adopte donc la « notion d'expression » comme fil conducteur. Le premier volume présente les écrits majeurs de la deuxième moitié du 18^e siècle et du début du 19^e siècle, tandis que le deuxième volume commence avec Berlioz pour s'achever avec Stravinski au début du XX^e siècle. On suit ainsi un parcours chronologique. Dans le premier volume, qui nous intéresse principalement ici, les extraits de traités sont classés par domaines nationaux : domaine anglais (avec Avison, Beattie, Webb, Smith), français (avec Voltaire, Algarotti, d'Alembert, Rousseau, Batteux, Diderot, Condillac, des extraits de l'*Encyclopédie*, Boyé, Chabanon, Lesueur) et allemand (avec Quantz, L. Mozart, C. Ph. E. Bach, Schubart, Wackenroder, Kant, Herder, von Gerstenberg, Spazier). La deuxième partie de ce premier volume est consacrée à l'élaboration en système de la notion d'expression dans laquelle la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, qui est « à la charnière entre l'héritage de Vivaldi et le panthéisme romantique », sert d'indice particulièrement important dans l'évolution des rapports entre imitation et expression. Guidée par un fil conducteur justement problématisé, cette anthologie est un outil précieux. Bien que l'on puisse y déplorer certaines lacunes, tels le « Discourse on Music, Painting and Poetry » (1744) de James Harris ou la « Préface » de Thomas Twining à sa traduction du *Traité sur la poésie* d'Aristote (1789), le lecteur francophone appréciera de trouver la traduction jusqu'alors indisponible de textes majeurs de la critique étrangère. Les remarques explicatives de V. Anger sont toujours intéressantes et pertinentes et le chemin parcouru au gré de l'ensemble du corpus tout à fait passionnant.

Pierre DUBOIS

Nathalie BONDIL (éd.), *Catherine la Grande. Un art pour l'Empire*. Exposition (2-6 mai 2006) organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, de l'Ontario, Toronto et le Musée de l'Ermitage sous la direction Guy COGEVAL, Matthew TEITELBAUM, Mikhaïl PIOTROVSKY, directeurs, Gent, éditions Snoeck, 2005, 328 p. + ill., 24 x 31 cm.

Les deux parties qui divisent cet ouvrage édité pour une exposition sur Catherine la Grande en font autre chose qu'un livre d'images sur le Musée de l'Ermitage comme le présente M. Piotrovsky. En effet, si une première partie est constituée de reproductions, une seconde partie en noir et blanc beaucoup plus importante (p. 139-328) comporte 19 articles qui étudient aussi bien le personnage de Catherine, ses portraits (E. Renné, E. Tarassova), son goût (N. Bondil, S. Androssov), ses rapports avec les philosophes et les arts (G. Dulac, T. Rappé) que les voyages, la porcelaine, les forgerons, l'art du bronze et la manufacture impériale (T. Korchounova, T. Malinina). On aura compris, cet ouvrage est très complet et offre au lecteur plus qu'un simple catalogue, fût-il et c'est le cas,

présenté avec le soin de la perfection que la grande Catherine — qui est plus un tyran qu'une grande Dame — méritait sûrement.

Martine GROULT

Michel CAFFIER, *Place Stanislas. Nancy trois siècles d'art et d'histoire*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2005, 183 p. + ill. couleur, 25 x 35 cm.

Publié à l'occasion du 250^e anniversaire de l'inauguration de la Place Stanislas de Nancy, cet ouvrage retrace les grandes lignes de l'histoire d'une place célèbre, dans l'histoire architecturale, artistique et politique de la ville. Chronologiquement, il s'étend du projet de création de la place en 1752 à la fin de sa dernière restauration en 2005. La place Stanislas, appelée « place Royale » (1755-1791) à sa création, puis « place du Peuple » (1792), « place Napoléon » (1804-1814), « place Royale » (1815-1831), « place Stanislas » (1831), « place du Peuple » (1848), et de nouveau « place Stanislas » depuis 1850, inscrite maintenant au patrimoine mondial de l'Unesco, a été construite par Stanislas Leszczynski en l'honneur de son gendre, le roi Louis XV. Roi de Pologne contraint à abdiquer, Stanislas Leszczynski est devenu duc de Lorraine et de Bar en 1737 par le traité de Vienne qui lui accorde le duché de Lorraine jusqu'à sa mort. Homme des Lumières, polyglotte passionné par les sciences et les arts, Stanislas a voulu doter sa capitale d'un ensemble architectural rassemblant les bâtiments officiels autour d'une place qui réorganiserait l'espace urbain alors divisé entre une « ville vieille » et une « ville neuve », et qui serait un lieu de manifestations publiques et de glorification royale. Pour mettre en œuvre son projet, Stanislas a su s'entourer d'artistes remarquables, parmi lesquels il faut citer Emmanuel Héré l'architecte de la place, Jean Lamour le serrurier des élégantes grilles qui ont valu à Nancy son nom de « ville aux portes d'or », et Barthélémy Guibal le sculpteur des fontaines coulées en plomb mais aussi de la statue de Louis XV détruite durant la Révolution et remplacée en 1831 par celle, déjà critiquée à l'époque pour son esthétique lourde, de Stanislas. La place a été inaugurée le 26 novembre 1755. L'ouvrage met en relief le rôle rapidement occupé par cette place dans la vie publique de la ville, en rappelant qu'elle a été et reste le lieu de ralliement de tous les mouvements sociaux, de tous les grands rassemblements populaires, qu'ils soient réguliers comme la fête de la Saint Nicolas, les manifestations liées au Festival du Théâtre Universitaire entre 1963 et 1983, le Livre sur la Place..., ou en relation avec des événements spécifiques : discours de Pétain, passage de de Gaulle, mai 68, visite de Jean-Paul II... C'est sur la place Stan', selon sa dénomination courante rappelée par l'auteur, que se cristallisent les émotions de la cité. La dernière restauration a voulu lui rendre sa beauté originale, celle définie par Stanislas et ses artistes, en s'appuyant sur l'abondante documentation d'époque conservée au musée Lorrain, au musée des Beaux-Arts ou à la bibliothèque municipale de Nancy. L'ouvrage bénéficie des reproductions de ces croquis (ceux d'Emmanuel Héré par exemple), gouaches, estampes, plans et autres témoignages picturaux d'un chantier urbain au 18^e siècle. Ce sont surtout ces images luxueuses de documents méconnus qui intéresseront d'abord le spécialiste de l'époque. Il appréciera sans doute aussi les reproductions des eaux-fortes de Jacques Callot, celles des dessins ou photos qui jalonnent l'histoire de la place Stan' et les illustrations de l'Art nouveau dont Nancy fut la capitale.

Marie-France PIGUET

Claire COLEMAN, Fernando ORTEGA, *Mozart. La fin de sa vie*, Paris, Éditions Parole et Silence, 2005, 195 p.

Autour de l'année 2006 se sont multipliées les parutions consacrées à Mozart. Celle-ci due à Claire Coleman, écrivain et Fernando Ortega, théologien professeur à l'Université Catholique d'Argentine ne retiendra guère l'attention des lecteurs

intéressés par le classicisme viennois. La thèse soutenue par les auteurs consiste à expliquer le relatif fléchissement de la production musicale de Mozart dans l'avant dernière année de sa vie par un choix délibéré : hanté par la mort et, en quelque sorte, conscient de sa propre destinée, Mozart aurait choisi de s'accorder une pause, un moment de réflexion, pour mieux repartir l'année suivante : « ce qu'il va faire en 1790, c'est le plus décisif voyage qui soit : partir en vérité à la rencontre de soi-même afin de parvenir à l'unité intérieure ». Cette explication — en est-elle vraiment une ? — de la sécheresse créative de Mozart est fournie sans aucun document ou réflexion analytique à l'appui. Cet ouvrage pose avant tout des questions essentielles de vie intérieure et de foi, plus qu'il ne traite de Mozart. Il s'agit, en somme, d'un livre de deux mélomanes, bons écrivains, certes amateurs de Mozart, mais qui cherchent, avant tout, à appliquer les sentences de Mère Teresa ou de Benoît XVI, et ce de manière parfois maladroite, sur la musique du grand fils de Salzburg.

Martin WÁHLBERG

Couleurs et formes. L'héritage du 18^e siècle dans l'École de Nancy, Paris, Somogy éditions d'art et Nancy, Musée de l'École de Nancy, 2005, 117 p. + nb. ill.

Ce bel ouvrage richement documenté est le catalogue d'une exposition du même titre qui s'est tenue au musée de l'École de Nancy (sept. — déc. 2005) dans le cadre du programme «Nancy 2005, le temps des Lumières». L'héritage du 18^e s., qui ne surprend guère dans une ville où brille la Place Stanislas, acquiert ici une importance nouvelle, la démonstration se faisant autant par l'image que par les cinq essais du livre (dus à des spécialistes nancéens et au conservateur en chef du musée d'Orsay). Toutes les réalisations du mouvement nancéen sont prises en compte dans l'iconographie, depuis les services de table jusqu'aux ensembles architecturaux. L'École de Nancy, creuset de l'Art nouveau en France, illustre une fois de plus, si besoin est, que le lien entre innovation et tradition est incontournable et que modernité n'est pas que brisure. Là où on insiste d'habitude sur le rapprochement entre Art nouveau et essor de l'industrie ou sur les courants venus d'Asie, quitte à noter l'aspect baroque d'objets d'art où s'accusent la courbe et l'asymétrie, le présent ouvrage explore en profondeur les traces d'un point fort de l'histoire lorraine. Mais ces traces dépassent le régional et rejoignent certaines des préoccupations philosophiques marquantes des Lumières, entre autres celle touchant aux sciences de la nature (se répercutant, *inter alia*, sous forme de décorations florales, végétales ou animales) comme à divers métiers artisanaux. Côté iconographie, la présence de motifs Louis XVI, ou même Napoléon, sans parler de Stanislas, est soulignée. Comme le notent clairement les essais consacrés aux deux artistes les plus illustres du mouvement, Emile Gallé et Louis Majorelle sont redevables aux Lumières pour plus d'une de leurs inspirations. L'exposition récente au Musée d'Orsay de la Collection Rispal, dont une bonne moitié des objets proviennent d'artistes de l'École de Nancy, illustre à souhait le discours de *Couleurs et formes*. Un seul regret : que l'artiste Victor Prouvé, qui succéda à Gallé comme chef de file du mouvement, soit si peu présent dans ces pages.

Béatrice FINK

Christophe DIDIER (dir.) *Schiller et l'idéal européen*, études réunies par Christine MAILLARD, Strasbourg, Bibliothèque Nationale Universitaire, 2005, 194 p., + ill., 23,5 × 32 cm.

Ce beau et grand catalogue d'une exposition tenue en 2005 à la BNUS concerne l'imprimé — journal, brochure, livre — avec seulement deux digressions vers le manuscrit et la médaille, et avec l'ajout de maquettes planes de décors

et de costumes. Mais il y a jusqu'à huit images par page, toutes d'une qualité remarquable, et ces images austères de pages imprimées, pour la plupart non illustrées, fascinent. Trois sections : la première, « L'œuvre de Schiller et la maturation d'un idéal européen », déploie dans l'ordre chronologique la formidable collection de la BNUŠ avec un commentaire qui marque les continuités et les détours. Puis c'est « L'idéal européen dans le théâtre de l'histoire », examen passionnant des quatre pièces les plus connues, de leur création à leurs sources et à leurs reprises, souvent opératiques (c'est ici qu'interviennent des prêts de la BnF et de l'Opéra) : section qui constitue une riche introduction, en effet, au théâtre européen. Puis vient « Schiller : idéal allemand, idéal européen », une série de gros plans très illustrés, parfois ironiques, sur l'Hymne à la joie, le Chant de la Cloche, les Fêtes de 1859 (où l'on fête les cent ans de Schiller comme les Anglais fêtent Shakespeare), les médailles, le centenaire de la mort en 1905, très kitsch, et les *Schillerromane*, « quand le dramaturge devient personnage ». Enfin quatre articles plus synthétiques sur le théâtre. Les textes sont vivants et érudits (un seul accident repéré : Florian prénomné Benjamin !), l'ensemble est très séduisant et plein d'inattendu.

Martine DE ROUGEMONT

Anne FEUCHTER-FELER, *Le Drame militaire en Allemagne au 18^e siècle. Esthétique et cité*, Bern, Berlin etc., Peter Lang (Coll. « Convergences »), 2005, 353 p.

Le corpus examiné dans cette thèse de doctorat n'est pas celui du « drame de chevalerie » (étudié par Raymond Heitz, 1995), mais un ensemble largement ignoré par la recherche : le drame du soldat (« Soldatenstück »). Non point donc l'homme de guerre héroïque, celui de la postérité de *Götz von Berlichingen* (Goethe, 1773), qui marque une césure dans l'histoire du drame historique, mais des parents du *Déserteur* de Mercier qui connut d'ailleurs un grand succès en Allemagne. Le drame militaire constitue une veine dramatique particulièrement féconde vers la fin du 18^e siècle allemand. A. Feuchter-Feler sélectionne, selon des critères pertinents (tenant compte en particulier de sa diversité dans le temps et dans l'espace), une trentaine de pièces sur un corpus total qu'on peut évaluer à plus de 260 pour la période allant de 1767 (*Minna von Barnhelm* de Lessing) à 1806 (effondrement du Saint-Empire). Cette efflorescence s'explique largement par le succès de la pièce de Lessing, lui-même dû à ses qualités propres, mais aussi au contexte politico-culturel de sa parution (les années suivant la guerre de Sept Ans), ainsi qu'au contexte littéraire et théâtral, puisque *Minna* apparaît alors comme une des premières comédies par laquelle l'Allemagne se libère de la tutelle française. Véritable phénomène de mode, le drame militaire conquiert alors les scènes du Saint-Empire : il relève donc du répertoire le plus joué et le plus représentatif idéologiquement de son temps parce qu'il correspond aux aspirations des spectateurs. À la croisée de plusieurs registres thématiques, proche parfois des drames patriotiques (mais distinct de la pièce politique à dimensions nationales), s'inspirant parfois des tableaux de genre, voire de la pièce paysane à la manière de Dancourt (bien connu en Allemagne), annonçant le théâtre populaire ultérieur (*Volksdrama*), le drame militaire est à la fois un sous-genre et le contraire du drame bourgeois : il met en scène une opposition de la sphère militaire et du monde bourgeois qui s'inscrit en particulier dans la typologie des lieux (plusieurs de ces drames se déroulent dans des auberges, lieux de passage opposés à la demeure bourgeoise, métaphore de l'extériorité du soldat par rapport à la société civile), opère parfois une réévaluation au moins symbolique de la hiérarchie sociale par la valorisation du militaire en face du noble (nombreux soldats et officiers y sont d'extraction modeste). À la fois didactique et divertissant, balançant entre le larmoyant et le comique, indice de la recomposition du

champ de la production dramatique sur ce qui fut l'opposition tragédie vs. comédie, il contribua à faire évoluer le théâtre allemand vers des formes plus attentives à l'élément visuel et à la mise en scène. Cette étude minutieuse saisit ce corpus sous l'angle textuel et scénique en rejetant à la fois une définition typologico-générique étroite et une approche strictement thématique au profit d'un examen des aspects idéologiques et théâtrologiques. Elle se fonde comme il convient sur les fort nombreux comptes rendus des représentations dans lesquels perce en particulier une valorisation nouvelle du métier d'acteur, lequel se perçoit de plus en plus comme codépositaire avec l'auteur d'une mission d'éducation. Elle envisage le drame militaire au 18^e siècle, qui se veut comédie spécifiquement allemande, en relation avec les débats sur le répertoire du théâtre national et sur la place du théâtre dans la cité. Il est un lieu de fixation de la conscience nationale, entre la représentation idéale du statut militaire et sa transposition sociale effective, au croisement de la veine guerrière (gloire, patriotisme, honneur, déchiré entre les aspirations personnelles et le devoir comme le héros masculin de *Mimma*) et de la veine réaliste (soldat, soudard). Loin de toute théorie du « reflet », A. Feuchter-Feler analyse les motifs récurrents de ces pièces (l'éthique militaire, l'honneur, la perception étonnamment positive du militaire par les autres personnages ; l'idéalisation du soldat et de l'éthique militaire etc.), les types de personnages secondaires (profiteurs de guerre, aubergistes, usuriers, fournisseurs des armées etc.). La bibliographie dresse la liste des nombreux comptes rendus contemporains des représentations de ces pièces.

Gérard LAUDIN

Claire GERIN-PIERRE, *Musée des Beaux-Arts de Nantes. Catalogue des peintures françaises XVI^e-18^e siècle*. Paris, RMN, Nantes, Musée des Beaux-Arts, 2005, 246 p. + nb. ill., 28 x 22 cm.

Créé en 1801, le musée de Nantes ne bénéficia pas des saisies révolutionnaires locales, mais il fut doté comme l'un des quinze musées de province par des envois de l'État provenant d'institutions religieuses parisiennes : de la peinture d'histoire, pour l'essentiel du 18^e s. L'achat de la collection Cacault par la Ville en 1808 pourvut au premier élargissement vers la peinture du 18^e s., qui fut augmenté en 1814 par celui de la collection Fournier, très riche en paysages, et, en 1852, par le legs Clarke de Feltré. Il y avait de tout dans le millier de tableaux de la collection Cacault, de simples copies à usage documentaire et des toiles aujourd'hui célèbres, comme trois somptueux Georges de la Tour — *Le Vieilleur*, *L'Apparition de l'ange à saint Joseph* et *Le Reniement de saint Pierre* — et, pour le siècle suivant, *l'Arlequin empereur dans la lune* de Watteau (aussi attribué à Gillot), le portrait rocaille de *La Camargo dansant* par Lancret ou le *Voltaire et les paysans de Ferney* par Huber. Dans ce domaine, on notera un autoportrait de Largillière, le portrait très originalement structuré des pères Lesueur et Jacquier, mathématiciens et astronomes à Rome par Blanchet (1772), les portraits de Saint-Morys père et fils — propriétaires de l'illustre collection de dessins maintenant au Louvre — et l'impressionnant *Guitariste* de Greuze, quatre Tournières dont un portrait de groupe qui mériterait de plus amples études — celui, présumé, des parents de Maupertuis daté de 1715 —, outre des cartons de tapisserie de Charles-Antoine Coyvel et de Brenet pour les manufactures royales et deux paysages animés d'Oudry pour les Salons de 1741 et 1748. Une anonyme *Réunion galante dans un parc* (inv. 782) autorise à dater de la fin du 17^e s. en France des sujets largement traités ensuite par les peintres de fêtes galantes, dont Lancret représenté par trois toiles « Cacault » à Nantes. Dans le même univers culturel, on notera une très colorée *Danseuse en costume Louis XVI* attribué à Schall, une anonyme *Danseuse tenant un bouquet de fleurs* (inv. 672), aux tons précieux et délicats, et un autre anonyme — *Portrait d'un*

acteur (inv. 725)-dont le catalogue ne peut reconnaître l'origine : il s'agit en fait d'un Crispin identifiable par son costume noir, sa collerette, sa rapière et ses gants ... à crispin. La peinture locale est présente par une série de portraits de Jean-François Sablet du tout début du 19^e s. : la redoutable médiocrité bourgeoise s'y révèle, involontairement, dans des physionomies saisies de l'enfance à la caducité. Son frère, Jacob-Henri avait peint *Le 18 Brumaire, La salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud*, curieux reportage sur toile de la fin d'une époque.

François MOUREAU

Julien LUGAND, *Peintres et doreurs en Roussillon aux XVII^e et 18^e siècles*, [Canet], Trabucaire (Coll. « Història »), 2006, 269 p., + ill.

Devenu français par le traité des Pyrénées, le Roussillon se souvient de sa tradition catalane, mais s'ouvre aussi à sa nouvelle patrie. Dans le domaine de la peinture, beaucoup restait à faire, malgré des travaux sur la dynastie des Guerra et, surtout, sur le portraitiste « monté à Paris », Jacint Rigau. Les archives régionales sont très nombreuses et cet ouvrage les analyse en détail, montrant le quotidien des activités des soixante peintres ou doreurs se consacrant pour l'essentiel à la peinture d'église et aux retables de bois sculpté dans la période 1650-1730. Le Collège Saint-Luc réformé en 1698 en est l'organe professionnel, dont la physionomie est très proche de celle des autres académies de même type existant dans le Royaume (apprentissage, maîtrise, etc.), sauf l'état intermédiaire de compagnonnage qui semble ne pas exister. Entre 1650 et 1670, apparaît la distinction entre peintre et doreur, ce qui indique le développement de la peinture de chevalet (« quadro »), plus laïque, si l'on peut dire, que la peinture de retable « a fons de or ». Réalisée dans l'atelier, cette peinture est commercialisée directement auprès des amateurs par la « botiga » de l'artiste, car les commandes sont relativement rares. Faute de marchand d'art, le monopole, du moins théorique, reste aux peintres de la province dont l'appétit financier est d'ailleurs modeste, à défaut, sans doute aussi, d'un collectionnisme local. On note la presque disparition de la peinture de genre (natures mortes, etc.) naguère florissante dans la péninsule ibérique, une timide présence du portrait : l'essentiel est composé de tableaux de dévotion. L'ouvrage est suivi d'une prosopographie des peintres et de leur œuvre conservé ou disparu.

François MOUREAU

Danielle MATERNATI-BALDOUY, Gilles MIHIÈRE, *L'Orfèvrerie civile en Provence au 18^e siècle*, Avignon, Éditions A. Barthélemy, 2005, 280 p. + ill. noir et blanc, 28 x 24 cm.

Le catalogue de l'exposition organisée au musée Grobet-Labadie de Marseille (novembre 2005-février 2006) a permis de proposer des pièces d'orfèvrerie conservées dans des collections privées, outre celles que les musées ont prêtées. L'orfèvrerie « civile » à usage domestique et quotidien — par opposition à l'orfèvrerie à usage religieux — est relativement connue pour la Généralité d'Aix depuis les travaux de Raymond Jourdan-Barry en 1974. L'ouvrage fournit un historique des métiers du métal précieux : leur organisation, leurs rapports avec le pouvoir qui les contrôle, avec les métiers du négoce — marchands-merciers — qui les concurrencent. Mais l'essentiel du livre présente des pièces d'argenterie, des plus modestes cuillers à ragout aux plus somptueuses pièces de forme — aiguères, pots à sucre, verseuses. Le classement est fait par ordre alphabétique de maîtres-orfèvres installés dans des villes comme Aix, Arles, Draguignan, Marseille, Riez, Salon, Sisteron, Tarascon et Toulon. Quelques documents d'archive et un utile glossaire complètent ce bel ouvrage qui témoigne de la permanence du style « rocaille » en Provence jusqu'à l'extrême fin de l'Ancien Régime, dont un

fascinant pot à sucre en forme de melon réalisé à Marseille en 1777 par Ignace François Colombier.

François MOUREAU

Jean-François MÉJANÈS (dir), *Les Van Blarenberghes des reporters du 18^e siècle*, préface de Henri LOYRETTE, Gent, éditions Snoeck, Paris, Musée du Louvre éditions, 2006, 96 p. + ill., 22 x 28 cm.

Six articles — dont 3 de J.-F. Méjanès — expliquent avec beaucoup de détails les tableaux des Van Blarenberghes, dynastie de peintres reconnus et honorés par Louis XV et Louis XVI. Louis-Nicolas comme Henri-Joseph son fils furent très productifs et surtout abordèrent une multitude de sujets dans des tableaux et des miniatures (gouaches sur papier, aquarelles diverses, plume et encre). Ils offrent donc un panorama tant de scènes populaires que de parades foraines, de scènes théâtrales, de ports, de châteaux et de villes connus ou disparus. Cet ouvrage fournit, avec un soin remarquable dans les reproductions, une vision vivante et instructive de la vie quotidienne au Siècle des Lumières.

Martine GROULT

Jean NAYROLLES, *L'Invention de l'art roman à l'époque moderne (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Coll. « Art et Société »), 2006, 408 p.

Comment est-on passé du mépris devant un art « gothique », « dégradé », chargé « d'ornements sans goût » à la création du terme d'art roman, à sa périodisation, son explication et enfin son imitation, étape suprême d'une redécouverte ? Un très beau travail d'historiographie permet de suivre la lente émergence du goût, parallèle à la démarche scientifique des 18^e et 19^e siècles. Sans les sciences naturelles et leur fine classification, point de démarche archéologique moderne, point d'effort de taxinomie. Nommer, comparer, classer, chercher les filiations, discuter des continuités et ruptures furent les premières démarches des Archéologues et Antiquaires. Sur les cinq chapitres de ce copieux volume, trois abordent la période de la prise de conscience d'une spécificité médiévale, c'est-à-dire l'époque des Lumières. Ce sont les Anglais qui, réfléchissant sur l'évolution parallèle de leur histoire nationale et de leurs monuments, jouèrent alors un rôle déterminant (Wren qualifie en 1713 de « Saxon » le plus ancien art médiéval) et commencèrent à distinguer et nommer des périodes dans les mille ans qui vont du romain dégénéré au gothique fleuri en se fondant en partie sur les arcatures plein cintre ou ogivales et les ornements. En France, si l'on inventorie les monuments avec passion (Montfaucon, Lebeuf, Caylus, Seroux d'Agincourt, Millin, Émeric-David) on ne reconnaît guère que l'art d'après le 13^e siècle, « lutte du génie contre la barbarie », et l'on recule les plus anciens édifices au temps des rois des premières races. C'est presque simultanément que les termes « romanesque » et « roman » firent leur apparition pour désigner une période postérieure à une fin de l'Antiquité encore à définir. Les recueils de dessins des 17^e et 18^e siècles (Gaignières, Peiresc, Montfaucon) montrent un intérêt pour les arts figurés, cependant plus historique et proche des travaux de compilation des Mauristes qu'esthétique. Néanmoins certains esprits fins et critiques (Dom Urbain Plancher, Jean Lebeuf) ont adopté une méthode d'analyse comparative dont le meilleur exemple est la requalification des personnages des « rois et reines de France » des portails (Saint-Germain des Prés, par exemple) en personnages de l'ancien testament : Clotilde « Pédauque » redevint la reine de Saba. Mais la démarche globalisante de l'auteur se comprend par son développement majeur sur le 19^e siècle.

Françoise MICHAUD-FRÉJAVILLE

Quand la gravure fait illusion. Autour de Watteau et Boucher. Le dessin gravé au 18^e siècle, s.l., Association des Conservateurs du Nord-Pas-de-Calais, Éditions Gourcuff Dragenigo, 2006, 160 p. + ill.

Le musée des Beaux-Arts de Valenciennes s'est spécialisé en partie dans l'art du 18^e siècle. Après l'exposition *Watteau et la fête galante* (RMN, 2004), le musée a proposé, de novembre 2006 à février 2007, une présentation très pédagogique de l'art de la gravure à l'âge de toutes les illusions, notre 18^e siècle français. Il s'agissait de montrer comment la technologie s'est mise alors au service d'une reproduction visant à imiter totalement et, dirait-on, servilement l'original dessiné (crayon, sanguine, trois crayons, lavis, etc.) au point de tromper un œil moyennement averti. La manière de lavis ou de sanguine, l'aquatinte aboutissent à des fac-similés qui permettent de diffuser largement les dessins en couleur. L'exposition exclut la gravure scientifique (Jacques Gautier Dagoty) au profit de la gravure de genre. Quelques noms d'artistes techniciens dominent : Jean-Baptiste Le Prince pour l'aquatinte, Gilles Demarteau pour la manière de sanguine, Louis-Marin Bonnet pour la manière de pastel, Jean-François Janinet pour la manière d'aquarelle, Nicolas Le Sueur pour la gravure en camaïeu combinant le bois et le cuivre ou Pierre Paul Antoine Robert de Séri pour la gravure sur bois en couleur et à l'eau-forte. Une grande section est consacrée aux gravures d'après Watteau. Tour de force technique, la « tête de Flore » de François Boucher, pastel gravé par Bonnet, nécessite huit planches superposées comme le montre l'exemplaire unique conservé à l' Arsenal. Les progrès de la chimie et des arts du métal sont mis largement à contribution en liaison avec des amateurs qui subventionnent les recherches (Pierre Crozat, Claude-Henri Watelet). Le glossaire technique du catalogue sera très utile aux chercheurs néophytes. Une note sur les 2500 gravures anciennes de la collection Jacques Doucet maintenant logée à l'INHA semble inviter à ce type d'exploration.

François MOUREAU

Marina ROGGERO, *Le Carte piene di sogni. Testi e lettori nell'età moderna*, Bologna, Il Mulino, 2006, 284 p. + ill.

Dans cette étude sur l'accès — entre oralité et lecture — à la littérature de plaisance des lecteurs « non professionnels » de l'Italie de l'âge moderne (après le Concile de Trente), c'est-à-dire des femmes, des gens du peuple et même des déviants et marginaux (un exemple : les compagnes d'un groupe de brigands), et surtout des enfants et des jeunes, omnivores et « frontaliers de la culture » (franchissant facilement les frontières entre le monde féminin et celui des hommes, le monde des maîtres et celui des serveurs), le 18^e siècle représente le point d'appui et le cœur d'une recherche qui dans les témoignages directs appartenant à cette époque trouve ses sources les plus précieuses. Ce parcours, plein de passionnantes découvertes, à la recherche de la « voie italique » au monde de l'écriture — une voie qui se révèle très orale, fondée sur le chant, sur la récitation, sur l'improvisation sur canevas et les interventions actives des médiateurs sur les textes et leur langue — est centré sur deux corpus qui ont d'importantes affinités : les histoires « d'armi e d'amore », y compris les grands poèmes de Tasso et Ariosto (ch. 4), et les publications théâtrales, passion typique de l'âge de Metastasio, de Goldoni, d'Alfieri. Ce deuxième volet de la recherche est donc particulièrement intéressant pour les dix-huitiémistes, qui pourront explorer avec l'auteur et ses témoins les manifestations de la voracité théâtrale du public populaire en particulier et ses raisons profondes — avec un penchant pour la tragédie d'Alfieri apparemment surprenant — et les voies fortuites de la circulation des textes, imprimés ou en forme manuscrite. Dans le chapitre consacré aux publications théâtrales nous retrouvons aussi l'intérêt pour le problème de la langue, particulièrement complexe en Italie, qui est un élément

constant du livre. L'auteur poursuit également toujours la comparaison de la situation de l'Italie très peu alphabétisée et conditionnée à long terme dans son rapport avec les livres par la censure et la répression de la contre-réforme, avec d'autres pays, catholiques et protestants. Cette méthode offre des repères et des compléments documentaires très utiles, inscrivant en outre la recherche dans le contexte des études internationales sur les pratiques de lecture, mais peut parfois risquer de diluer précisément l'originalité qui est pourtant un des plus évidents mérites de cet ouvrage qui se lit d'un trait et de son approche au problème.

Erica J. MANNUCCI

Sophie ROUGHOL, *Antonio Vivaldi*, Paris, Actes Sud (Coll. « Classica » et « magazine *Classica Répertoire* »), 2005, 148 p.

Le livre fait partie d'une collection qui a publié en l'espace de deux ans onze titres, chacun est consacré à un compositeur différent. Cet ouvrage se veut une introduction générale à l'œuvre et à la vie du « prêtre rouge ». S. Roughol cherche louablement à toucher un large public, certes, mais cela peut-il justifier les trop nombreuses réductions et omissions ? La vulgarisation doit-elle nécessairement impliquer une simplification ? Si les renseignements insignifiants sur les mouvements géographiques et les éléments les plus divers de la vie de Vivaldi se multiplient en abondance, les mises au point concernant sa musique et les explications pédagogiques, elles, restent secondaires — et peu satisfaisantes.

Martin WÄHLBERG

Xavier SALMON, *Louis-Nicolas van Blarenberghe à Versailles. Les gouaches commandées par Louis XVI*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2005, 64 p. + ill. couleur, 30 x 24 cm.

Peintes pour les appartements intérieurs du roi à Versailles, les 24 gouaches de grand format sur vélin ornées de bordures dorées célébrant les victoires de Louis XV lors de la guerre de Succession d'Autriche et la bataille de Yorktown sont l'œuvre d'un des nombreux membres de la dynastie van Blarenberghe, Louis-Nicolas, peintre de bataille au Département de la Guerre. Louis XVI les lui commanda en 1778 pour célébrer les victoires de son grand-père et sa gloire personnelle dans la guerre d'Amérique. Originaire de Flandre et breveté peintre de bataille depuis 1769, l'artiste, qui était lui-même un bon connaisseur des vues cavalières peintes depuis un siècle pour magnifier les hauts faits de la monarchie française, fit montre, pour cette commande d'exception, d'une virtuosité éblouissante dans le faire, dont la reproduction des détails par l'auteur a quelque chose de magique. Les 24 gouaches achevées en 1790 sont reproduites et analysées selon le catalogue qu'en fit Eudore Soulié dans sa *Notice des peintures* du musée de Versailles (1855). Elles ont retrouvé depuis 1987 le salon des jeux et le billard des appartements intérieurs.

François MOUREAU

Selma SCHWARTZ, *Le Service Razoumovski. Un Cabinet de curiosités sur porcelaine*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2005, 93 p. + 51 ill. en couleur.

Le magnifique service réalisé en 1767 pour le comte Cyril Razoumovski à la Manufacture de Sèvres et conservé maintenant dans les collections Rothschild de Waddeston Manor a retrouvé, le temps d'une exposition, le lieu dont il est issu. Il s'agit d'un chef-d'œuvre de la porcelaine tendre et du fameux « bleu céleste » de la Manufacture ... à base de baume de momie comme fixateur, décoré de quatre-vingts oiseaux copiés sur cinq des sept volumes de *The Natural History of Birds* et des *Gleanings of Natural History* de George Edwards par quatre des meilleurs peintres de Sèvres : Armand, Aloncle, Chappuis et Évans. Président de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et maréchal, mais aussi incompetent dans un domaine que dans l'autre, Razoumovski, francophile

déterminé, fit construire dans la capitale un palais tout français. Conçu pour le dessert et vingt-quatre personnes, le service de Sèvres, qu'il avait commandé lors d'un séjour à Paris y trônait. C'est peu de dire qu'il est magnifique et fut payé de même (48 livres l'assiette). Le raffinement sublime des couleurs dont sont peints les oiseaux n'avait pas de prix : les illustrations de ce beau livre en témoignent.

François MOUREAU

Christine VELUT, *Décors de papier. Production, commerce et usages des papiers peints à Paris, 1750-1820*, Paris, MONUM/ Éditions du patrimoine (Coll. « Temps & espace des arts »), 2005, 160 p., + ill. couleur, 28 x 22 cm.

Tirée d'une thèse soutenue à Paris I, cet ouvrage présente un dossier complet et fort joliment illustré sur une activité industrielle née à Paris et en Alsace, après l'Angleterre, à l'âge où les demeures se spécialisent en pièces à usage défini. Le « papier peint », terme inexact, puisqu'il est issu des techniques de la gravure sur bois, de l'indiennage et des couleurs au pochoir, va rapidement, dans les dernières décennies du 18^e s., remplacer les cuirs et les tapisseries traditionnellement utilisées pour décorer les murs. Comme toujours, lors de telles innovations techniques, le papier peint imitera d'abord les couvertures qui l'ont précédé ; le coût raisonnable et la facilité de pose le répandront dans les intérieurs bourgeois, qui le changeront au fil des modes. Si la technique est simple, c'est une activité de main-d'œuvre plus ou moins spécialisée, dont rendent compte les magnifiques dessins en coupe de la manufacture Arthur et Grenard par Jean-Baptiste Philibert Moitte (1788). Sur sept niveaux, les ouvriers s'affairent : dessinateurs, graveurs, broyeurs de couleurs, imprimeurs, rouleurs, lisseurs, fonceurs, colleuses ou raboteuses — activités féminines — et rogneurs. En avril 1789, le manufacturier Réveillon subira les premières révoltes de ce qui n'était pas encore la Révolution. Ces fragiles décors aux coloris éclatants, d'une fascinante complexité parfois qui annonce les panoramas du siècle suivant, créent au moindre prix un monde où l'illusion est jetable et renouvelable à volonté.

François MOUREAU